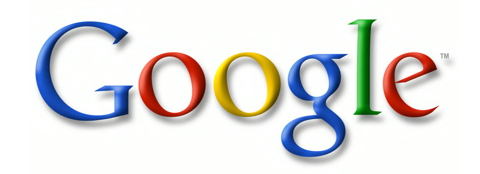
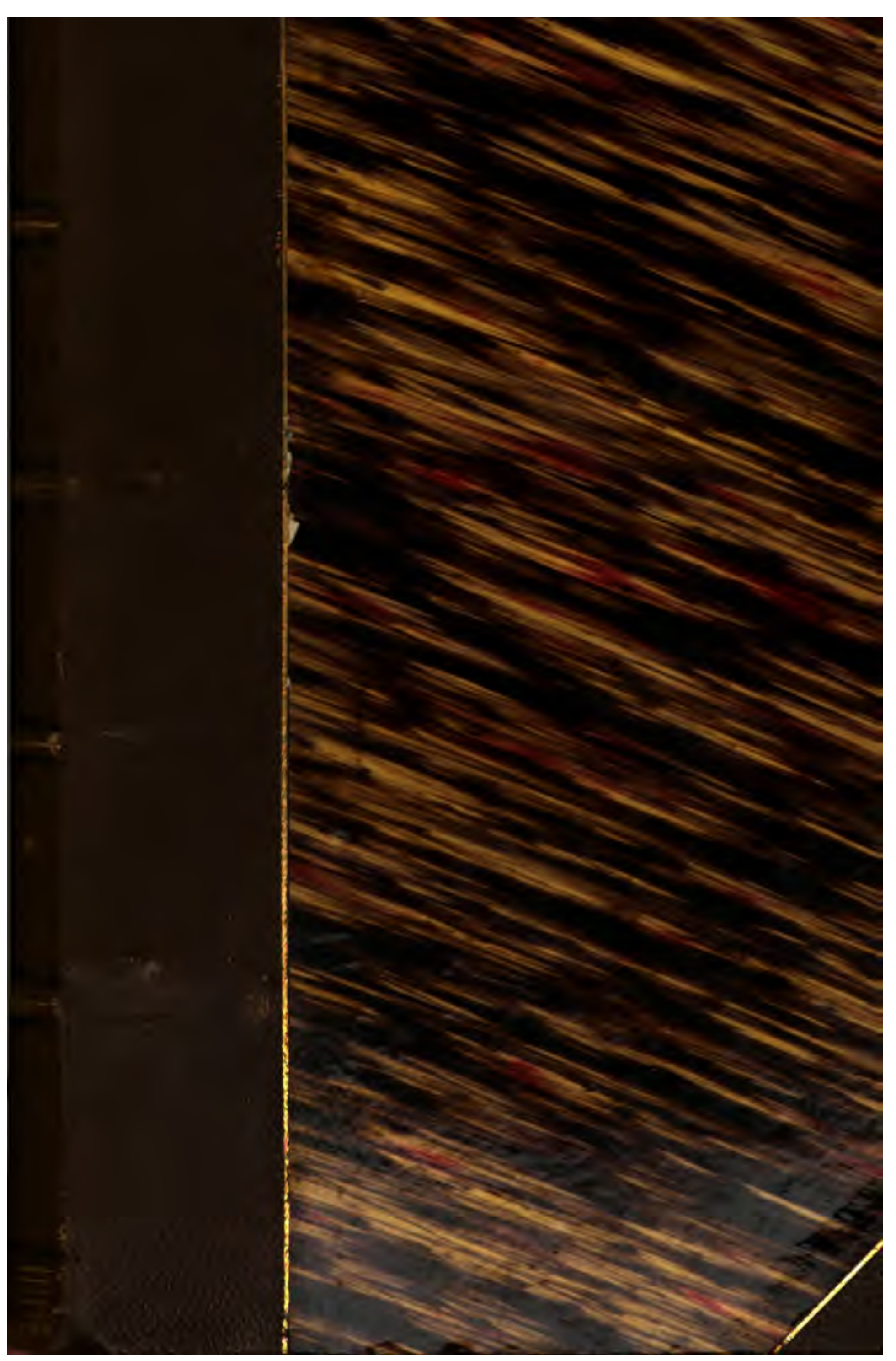
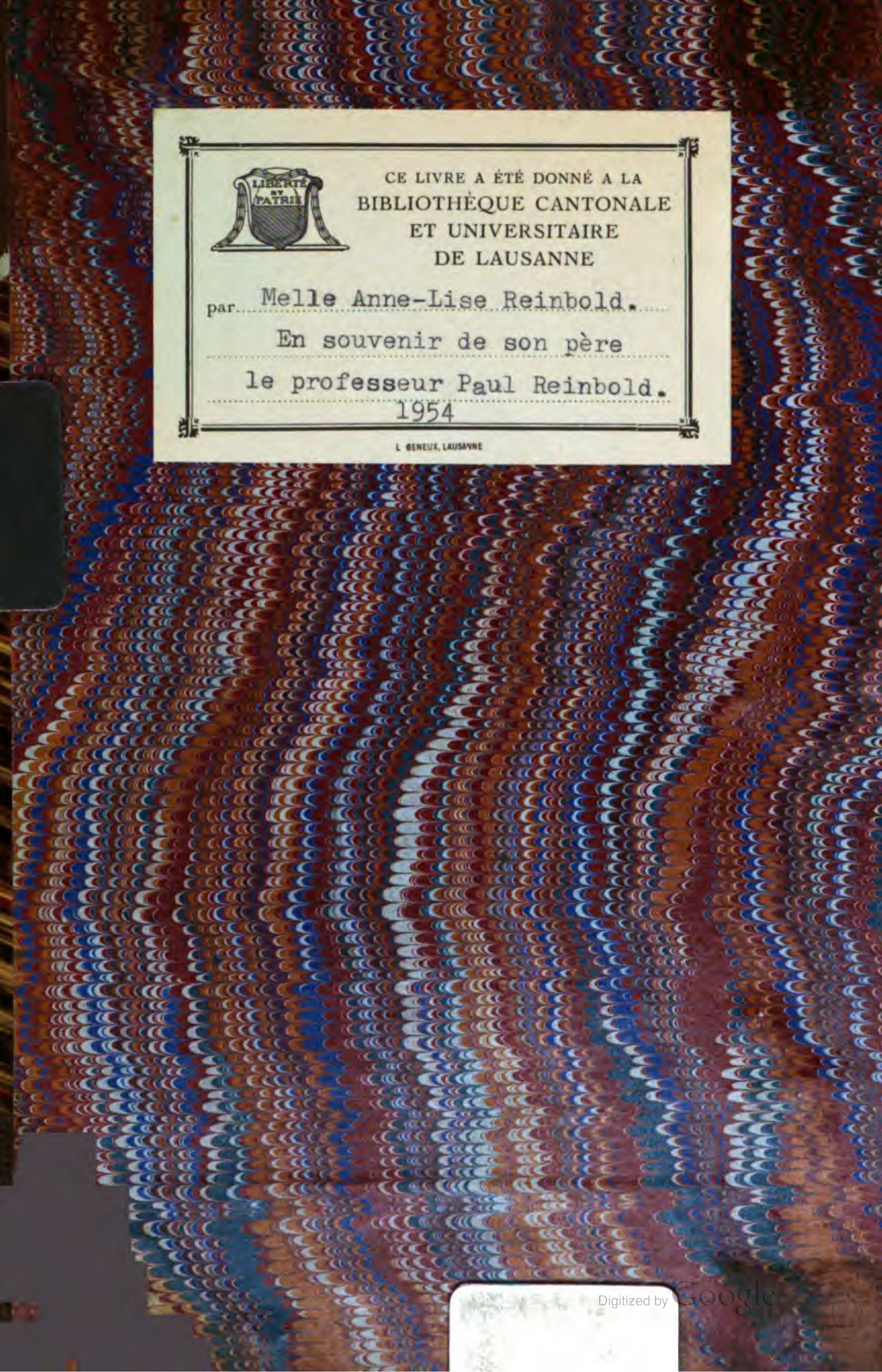
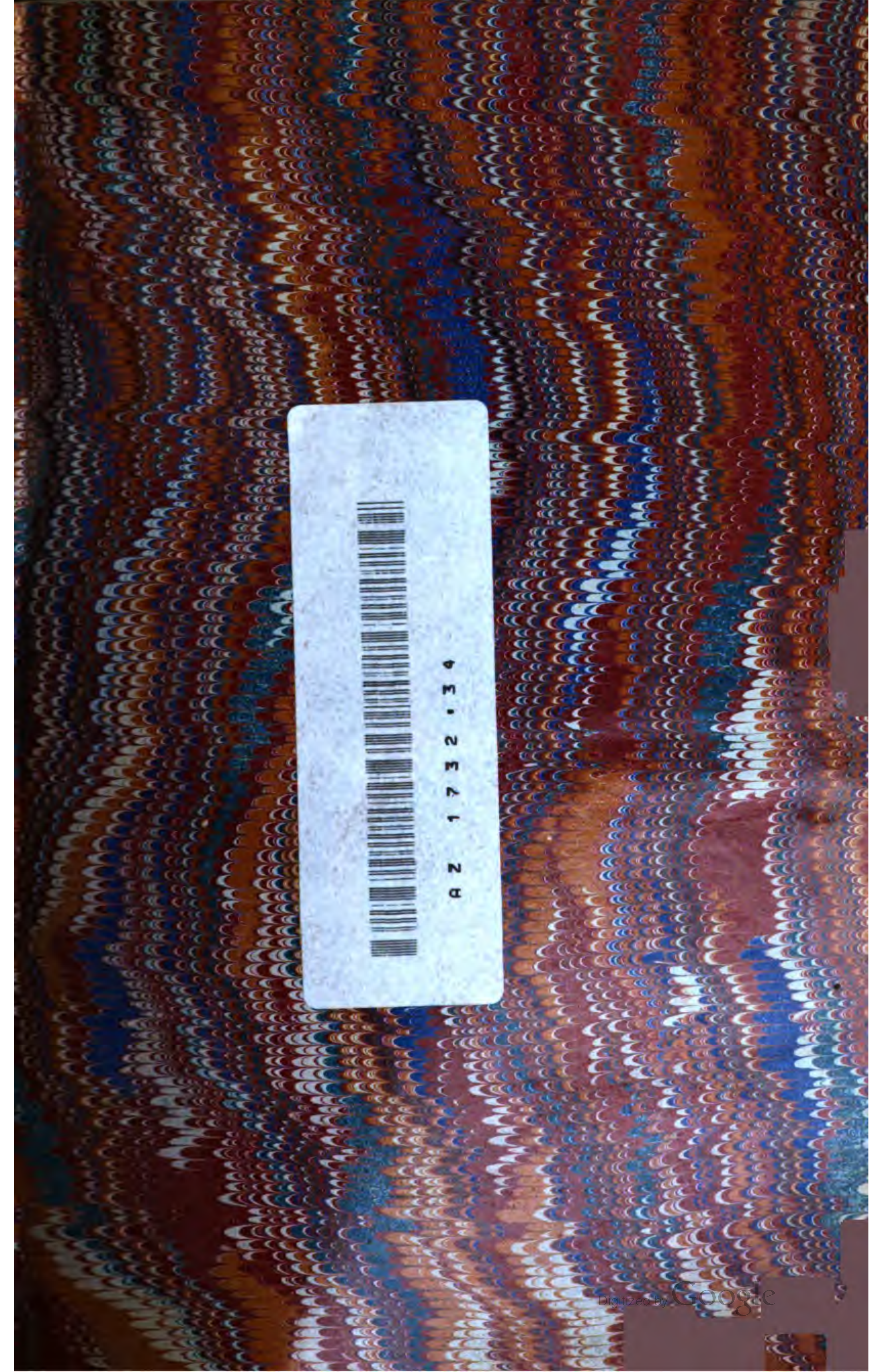






LIBERTÉ ET PATRIE
CE LIVRE A ÉTÉ DONNÉ A LA
BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
ET UNIVERSITAIRE
DE LAUSANNE
par Melle Anne-Lise Reinbold.
En souvenir de son père
le professeur Paul Reinbold.
1954
L. GENEUX, LAUSANNE



OEUVRES COMPLÈTES

DE M. LE VICOMTE

DE CHATEAUBRIAND.

TOME XXXIV.

DE L'IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES, N° 16.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE M. LE VICOMTE

DE CHATEAUBRIAND,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

TOME TRENTE-QUATRIÈME.

ESSAI SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

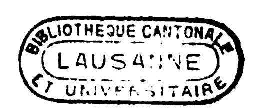
TOME II.



PARIS.

POURRAT FRÈRES, ÉDITEURS.

M. DCCC. XXXVII.


BIBLIOTHEQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

ESSAI

SUR LA

LITTÉRATURE

ANGLAISE,

ET

CONSIDÉRATIONS

SUR LE GÉNIE DES TEMPS, DES HOMMES
ET DES RÉVOLUTIONS.



MILTON

[illegible]

[illegible] poëtes, pendant [illegible]

[illegible] Charles Ier et du [illegible]

[illegible] Milton [illegible]

[illegible]

[illegible] les Wotton, les Habington, les Herbert, les Carew, les [illegible] deux ou trois de ces noms, quel [illegible] les autres? [illegible]

[illegible] de nos jugemens sur Shakespeare et Dante; [illegible] auprès de l'homme dont le [illegible] a été l'occasion de ces recherches sur la



MILTON.

SA NAISSANCE. COLLÉGE.

Au dessus d'une foule de prosateurs et de poètes, pendant les règnes orageux de Charles Ier et du Protecteur, s'élève la belle tête de Milton. Où sont les contemporains de ce Génie, les Cowley, les Waller, les Denham, les Marvel, les Suckling, les Crashaw, les Lovelace, les Davenant, les Wither, les Habington, les Herbert, les Carew, les Stanley? Excepté deux ou trois de ces noms, quel lecteur français connaît les autres? Le *Génie du christianisme* parle raisonnablement du *Paradis Perdu :* j'avais à faire amende honorable d'une partie de mes jugemens sur Shakespeare et Dante; je n'ai rien à réparer auprès de l'homme dont le poème a été l'occasion de ces recherches sur la

littérature anglaise : il ne me reste qu'à développer les motifs d'une admiration accrue par un examen plus approfondi d'un chef-d'œuvre. Obligé de m'arrêter à des beautés que j'essayais de faire passer dans notre langue, je les ai mieux appréciées, en désespérant de les reproduire telles que je les sentais.

Milton n'était plus; on ne le connaissait pas : son génie, sorti du tombeau comme une ombre, vint demander au monde pourquoi on l'ignorait sur la terre. Étonné, on regarda ces grands Mânes; on se demanda si réellement l'auteur de douze mille vers oubliés était immortel. La vision éclatante et majestueuse fit d'abord baisser les yeux; puis on se prosterna et on adora. Alors il fallut savoir ce qu'avait été ce secrétaire de Cromwel, ce pamphlétaire apologiste du régicide, détesté des uns, méprisé des autres. Bayle commença et s'enquit des *faits touchant la taille et la mine de Milton :* cette mine-là était fière, et valait bien celle d'un roi.

Une malédiction était dans la famille noble de Milton, dépouillée de sa fortune pendant les guerres civiles de la Rose rouge et de la Rose blanche : le père de Milton était *protestant* et son grand-père catholique; celui-ci avait déshérité son fils. La malédiction de l'aïeul, sautant une génération, se reposa sur la tête du petit-fils.

Le père de Milton, établi à Londres où il devint notaire (*scrivener*), épousa Sarah Caston, de

l'ancienne famille de Bradshaw ou des Hanghton, dont il eut une fille, Anne, et deux fils, Jean et Christophe. Christophe, le cadet, fut royaliste, devint un des barons de l'échiquier et juge des *Common Pleas* sous Jacques II; il s'éteignit dans l'obscurité, dépouillé ou démissionnaire de sa place, peu de temps après ou avant la révolution de 1688; Jean, l'aîné, fut républicain et mourut non aperçu comme son frère : mais la raison de la nuit qui l'environnait était d'une tout autre nature; on peut dire de lui ce qu'il a dit de la Montagne-Sainte dans le ciel : « On ne la voyait » point, parce qu'elle était obscurcie par l'excès » de la lumière. »

Le père de Milton aimait les arts : il avait composé un *in Nomine* à quarante parties; quelques vieux airs de lui ont été conservés dans le recueil de Wilby. Apollon, partageant ses présens entre le père et le fils, avait donné la musique au père, la poésie au fils.

Dividuumque Deum, genitorque, puerque tenemus.

(Milto ad patrem.)

Milton, le père, était peut-être né en France. Son immortel fils naquit le 9 décembre 1608, dans la Cité de Londres, Bread-Street, à l'enseigne de l'*Aigle*, augure et symbole. Shakespeare vivait encore : Milton reçut une éducation domestique lettrée, à l'ombre du tombeau de ce

grand génie inculte. Il acheva ses humanités à l'école de Saint-Paul à Londres, sous le docteur Alexandre Gill; il eut pour tuteur Young, puritain. Son extrême application à l'étude lui donna de bonne heure des douleurs de tête et une grande faiblesse de vue; maux habituels de sa vie, dont il avait reçu le germe de sa mère. A dix-sept ans il passa au collége de Christ à Cambridge en qualité de pensionnaire *minor*, et à la surveillance du savant William Chappel, depuis évêque de Cork et Ross en Irlande. La beauté de Milton le fit surnommer « la dame du collége de Christ » : *the lady of Christ's college :* il rappelle complaisamment ce nom dans un de ses discours à l'Université. Il donna des marques de ses dispositions poétiques, en composant des pièces latines et des paraphrases des Psaumes en vers anglais. L'hymne sur la *Nativité* est admirable de rhythme, et d'un effet inattendu.

« C'était l'hiver; l'enfant né du ciel était venu
» enveloppé dans de rudes et pauvres langes; la
» Nature s'était dépouillée de sa riante parure,
» pour sympathiser avec son maître : ce n'était
» pas le moment pour elle de se livrer aux plai-
» sirs avec le Soleil son amant; seulement elle
» avait caché sa faiblesse sous l'innocente neige,
» et jeté sur elle le saint et blanc voile des vierges.
» . . . . La terre était
» en paix; les rois demeuraient en silence, comme

» s'ils sentaient l'approche de leur souverain. Les
» vents caressaient les vagues, annonçant tout
» bas de nouvelles joies au doux océan. Les étoiles,
» regardant immobiles et surprises, ne voulaient
» pas s'enfuir : malgré toute la lumière du matin,
» elles s'obstinaient à briller dans le ciel, jusqu'à
» ce que leur Seigneur leur parlât lui-même, et
» leur dît de s'en aller. »

Reçu Bachelier en 1628, Milton, Maître en 1632, quitta Cambridge par esprit d'indépendance, et refusa d'entrer dans le clergé. « Celui
» qui s'engage dans les *ordres*, dit-il, souscrit à
» son esclavage et prête un serment : il lui faut
» alors ou devenir parjure ou briser sa con-
» science. »

Quelques passages de sa première élégie latine, où il a l'air de préférer les plaisirs de Londres aux ennuis de Cambridge, devinrent la source des calomnies que l'on répandit contre lui dans la suite : on l'accusa d'avoir été VOMI de l'Université après les désordres d'une impure jeunesse ; des pamphlets assurèrent qu'il avait été forcé d'aller cacher sa vie en Italie. Johnson pense que Milton fut le dernier étudiant de l'Université, puni d'une peine corporelle. Rien de tout cela n'est vrai, et ne s'accorde même pas avec les dates d'une vie aussi correcte que religieuse.

MILTON CHEZ SON PÈRE. — OUVRAGES DE SA JEUNESSE.

Le père de Milton, ayant fait une petite fortune, s'était retiré à la campagne d'Horton, près Cole-brooke, en Buckingham-Shire. Milton l'y rejoignit et passa cinq années enseveli dans la lecture des auteurs grecs et latins. Il faisait, de temps en temps, quelques courses à Londres pour acheter des livres et prendre des leçons de mathématiques, d'escrime et de musique.

Il écrivait à un ami qui lui reprochait de vivre dans la retraite : « Vous croyez qu'un trop grand » amour d'apprendre est une faute; que je me » suis abandonné à rêver inutilement mes années » dans les bras d'une solitude lettrée, comme » Endymion perdait ses jours avec la lune sur le » mont Latmus...... Mais ces belles espérances » dont vous m'entretenez, qui flattent la vanité » et la jeunesse, ne s'accordent point avec ce » Casque obscur de Pluton, dont parle Homère. » Je mettrais bas ce Casque, si dans ma vie cachée

» je n'avais d'autre vue que de satisfaire une fri-
» vole curiosité. Mais l'exemple terrible, rapporté
» dans l'Évangile, du serviteur qui avait enfoui
» son talent, est présent à mes yeux : ce n'est
» pas le plaisir d'une étude spéculative, c'est la
» considération même du Commandement évan-
» gélique qui m'empêche d'aller aussi vite que
» d'autres et me retient par un religieux respect.
» Cependant, afin que vous voyiez que je me défie
» quelquefois de moi-même, et que je prends
» note de certain retardement en moi, j'ai la har-
» diesse de vous envoyer quelques unes de mes
» rêveries de nuit, dans la forme des stances de
» Pétrarque.

How soon hath Time, the subtle thief of youth,
Stoln on his wing my three and twentieth year!
My hasting days fly on with full carreer,
But my late spring no bud or blossom shew'th.

» Combien vite le temps, adroit voleur de la jeu-
» nesse, a dérobé sur son aile mes vingt-trois
» années! Mes jours hâtés fuient en pleine car-
» rière; mais mon dernier printemps ne montre
» ni boutons ni fleurs.... »

De 1624 à 1638 il composa l'*Arcades*, *Comus* ou le *Masque*, *Lycidas*, dans lequel il semble prophétiser la mort tragique de l'évêque Laud, l'*Allegro* et le *Penseroso*, des *Élégies* latines et des *Sylves*.

Johnson a fait de l'*Allegro* et du *Penseroso* une vive analyse.

« L'*homme gai* entend l'alouette le matin ;
» l'homme *pensif* entend le rossignol le soir.

» L'*homme gai* voit le coq se pavaner ; il prête
» l'oreille à l'écho qui repète le bruit du cor et
» de la meute dans le bois ; il voit le soleil s'élever
» avec gloire ; il écoute le chant de la laitière ; il
» regarde les travaux du laboureur et du fau-
» cheur ; il jette les yeux sur une tour éloignée
» où réside quelque belle dame : la nuit il fait
» ses délices de quelque conte fabuleux.

» L'homme *Pensif* tantôt se promène à minuit
» pour rêver, tantôt écoute le triste son de la
» cloche du Couvre-Feu. Si le mauvais temps
» l'oblige de rentrer chez lui, il s'assied dans une
» chambre éclairée par la lueur du foyer. Ayant
» près de lui une lampe solitaire, il épie l'étoile
» du pôle pour découvrir l'habitation des ames
» séparées de leurs corps, ou bien il lit les scènes
» pathétiques de la tragédie ou de l'épopée. Quand
» vient le matin, matin obscurci par la pluie et
» le vent, il erre dans les sombres forêts où il
» n'y a pas de sentier ; il tombe assoupi au bord
» de quelque eau qui murmure, et, dans un en-
» thousiasme mélancolique, il attend un rêve
» d'avenir ou une musique exécutée par quelques
» personnages aériens.

» La *Gaieté* et la *Mélancolie* sont toutes les deux

» solitaires, silencieuses habitantes des cœurs qui
» ne reçoivent ni ne transmettent des sentimens.

» L'*homme gai* assiste à la ville aux fêtes bril-
» lantes, aux savantes comédies de Benjonhson et
» aux drames sauvages de Shakespeare (*Wild*
» *dramas of Shakespeare*).

» Le *Pensif*, loin de la foule, se promène dans
» les cloîtres, ou fréquente les cathédrales. »

Pour le vieil âge de la *Gaieté*, Milton ne fait point de provisions; mais il conduit la *Mélancolie* avec une grande dignité jusqu'à la fin de la vie.

Je ne sais si les deux caractères sont suffisamment distincts; on ne peut trouver, il est vrai, de la gaieté dans la mélancolie du poète, mais j'ai peur qu'on ne rencontre quelque mélancolie dans sa gaieté. Le *Penseroso* et l'*Allegro* sont deux nobles efforts d'imagination.

Milton a emprunté plusieurs images de ses beaux poèmes à l'*Anatomie de la mélancolie*, par Burton, imprimée en 1624.



MILTON EN ITALIE.

En 1638 Milton obtint de son père la permission de voyager. Le vicomte Scudamore, ambassadeur de Charles Ier, reçut à Paris l'apologiste futur du meurtre de ce roi; il le présenta à Grotius. A Florence, Milton visita Galilée presque aveugle et demi-prisonnier de l'Inquisition; il a souvent rappelé le Courrier céleste, *nuncius Sidereus*, dans le *Paradis perdu*, lui rendant ainsi l'hospitalité des grands hommes. A Rome, il se lia avec Holstein, bibliothécaire du Vatican. Chez le cardinal Barberini, il entendit chanter Léonora; il lui adressa des vers inspirés par les lieux qui avaient entendu la voix d'Horace :

> Altera Torquatum cepit Leonora poetam,
> Cujus ab insano cessit amore furens.
> Ah! miser ille tuo quantò feliciùs ævo
> Perditus, et propter te Leonora foret!

« Une autre Léonore ravit le Tasse qui devint
» insensé par l'ardeur de l'amour. Ah! qu'avec

» bonheur, de ton temps, Léonore, l'Infortuné
» se serait perdu pour toi! »

Milton s'est plu à renfermer son génie dans quelques sonnets italiens; on aime à voir le terrible chantre de Satan se jouer à travers les doux Nombres de Pétrarque :

> Canto, dal mio buon popol non inteso;
> E'l bel Tamigi cangio col bel Arno.
> Amor lo volse. . . . .
> Seppi ch' amor cosa mai volse indarno.

« Je chante, non entendu de mon bon peuple;
» j'ai changé la belle Tamise pour le bel Arno.
» L'amour l'a voulu; l'amour n'a jamais voulu
» une chose en vain. »

Milton connut à Naples Manso, marquis de Villa, vieillard qui eut le double honneur d'être l'ami du Tasse et l'hôte de Milton : il adressa à ce dernier un distique renouvelé du pape saint Grégoire :

> Ut mens, forma, decor, facies, mos, si pietas sic,
> Non Anglus, verùm Herclè, Angelus ipse fores.

« Si la piété répondait au génie, à la forme, à
» la bonne grace, à la beauté, aux manières, par
» Hercule! tu ne serais pas un Anglais, mais un
» Ange. »

Milton lui paya sa dette de reconnaissance dans une Églogue latine pleine de charme :

Diis dilecte senex, te Jupiter æquus oportet
Nascentem, et miti lustrârit lumine Phœbus,
Atlantisque nepos ; neque enim nisi charus ab ortu
Dis superis poterit magno favisse poetæ.

« Vieillard aimé des dieux, il faut que Jupiter » (j'emprunte ici l'élégante traduction de M. Villemain) ait protégé ton berçeau, et que Phœbus » l'ait éclairé de sa douce lumière ; car il n'y a » que le mortel aimé des dieux dès sa naissance » qui puisse avoir eu le bonheur de secourir un » grand poète. »

Le chantre à venir des innocentes joies d'Éden priait le ciel de lui accorder un pareil ami ; il promettait alors de célébrer les rois de la Grande-Bretagne, cet Arthur qui « livra des combats » sur la terre, » *terris bella moventem*. Milton n'obtint pas la faveur qu'il implorait ; il n'a eu pour ami et pour défenseur de son nom que la postérité. Le poète convie Manso de ne pas trop mépriser une muse hyperboréenne ; car, lui dit-il gracieusement, « dans l'ombre obscure de la » nuit nous croyons avoir entendu des cygnes » chanter sur la Tamise : »

Nos etiam in nostro modulantes flumine cycnos
Credimus obscuras noctis sensisse per umbras.

Milton avait formé le projet de parcourir la Sicile et la Grèce : quel précurseur de Byron ! Les troubles de sa patrie le rappelèrent : il ne rentra point en Angleterre sans avoir vu Venise, cette beauté de l'Italie, aujourd'hui si belle encore bien que mourante au bord de ses flots.



MILTON REVENU EN ANGLETERRE; SES OCCUPATIONS ET SES PREMIERS OUVRAGES DE CONTROVERSE.

Le voyageur revenu à Londres ne prit aucune part active aux premiers mouvemens de la révolution. Ecoutons Johnson :

« Que notre respect pour Milton ne nous dé-
» fende pas de regarder avec quelque degré d'a-
» musement de grandes promesses et de petits
» effets, un homme qui revient en hâte au logis
» parce que ses compatriotes luttent pour leur
» liberté, et qui, arrivé sur le théâtre de l'action,
» évapore son patriotisme dans une école privée.
» Cette période de la vie du poète est celle de-
» vant laquelle tous ses biographes ont reculé :
» il leur est désagréable d'abaisser Milton au rang
» de maître d'école ; mais comme on ne peut nier
» qu'il enseigna des enfans, l'un trouve qu'il les
» instruisit pour rien, l'autre pour le seul amour
» de la propagation du savoir et de la vertu. Tous
» disent ce qu'ils savent n'être pas vrai, afin d'ex-

» cuser une condition à laquelle un homme sage
» ne peut trouver aucun reproche à faire. »

L'esprit satirique et la malveillance de Johnson se fait ici remarquer. Le docteur, qui n'avait pas vu de révolution, ignorait que dans ces grands troubles les champs de bataille sont partout et que chacun choisit celui où l'appelle son inclination ou son génie : l'épée de Milton n'aurait pas fait pour la liberté ce que fit sa plume. Le docteur, grand royaliste, oublie encore que tous les royalistes ne prirent pas les armes ou ne montèrent pas sur l'échafaud comme le duc d'Hamilton, le lord de Holland et lord Capel; que lord Arundel, par exemple, ami des muses comme Milton, et à qui la science doit les marbres d'Oxfort, quitta Londres, tout grand-maréchal d'Angleterre qu'il était au commencement de la guerre civile, et alla mourir paisiblement à Padoue : il est vrai que son malheureux neveu, Guillaume Howard, lord Strafford, paya pour lui tribut au malheur, et l'on sait trop par qui son sang fut répandu.

Pendant trois ans Milton donna des soins à l'éducation des deux fils de sa sœur et à quelques jeunes garçons de leur âge. Il habita successivement au cimetière de Saint-Bride dans Fleet-Street et un grand hôtel avec un jardin dans Aldersgate. Il se fortifia dans les langues anciennes en les enseignant; il apprit l'hébreu, le chaldéen et le syriaque. En 1640, à l'époque de la convocation

du Long-Parlement, il débuta dans la polémique et plaida la cause de la liberté religieuse contre l'Eglise établie. Son ouvrage, divisé en deux livres, adressé à un ami, a pour titre : *of Reformation touching church discipline;* etc., — « de la » Réformation touchant la discipline de l'Église » en Angleterre et des causes qui jusqu'ici l'ont » empêchée. » Il publia ensuite trois traités : *Épiscopat anglais*, *Raison du Gouvernement de l'Église*, *Apologie pour Smectymnus;* ce nom était composé de la réunion de six lettres prises des noms des six théologiens auteurs du *Traité de Smectymnus*. Pour les lecteurs d'aujourd'hui, il n'y a rien à tirer de ces ouvrages, si ce n'est ce que Milton dit dans *la Raison du Gouvernement de l'Église*, de son dessein de composer un poème en *anglais*.

« Peut-être avec le temps, le travail, et le penchant de la nature, j'enverrai *quelque chose* » d'écrit à la postérité, qu'elle ne laissera pas volontiers mourir : je suis possédé de cette idée. » Peu m'importe d'être célèbre au loin, je me » contenterai des îles Britanniques, mon univers. » Mais il ne suffit pas d'invoquer les filles de mémoire, il faut par des prières ferventes implorer » l'Esprit éternel; lui seul peut envoyer le Séraphin qui du feu sacré de son autel touche et » purifie nos lèvres. »

Milton ne faisait pas aussi bon marché de sa

renommée que Shakespeare : celui-ci plaît par l'insouciance de sa vie; d'un autre côté on aime à voir un génie encore inconnu se prophétiser lui-même, quand la postérité, confirmant la prédiction, lui répond : « Non! je n'ai pas laissé » mourir ce *quelque chose* que tu as écrit. »

Malheureusement Milton, cédant à l'ardeur de son caractère dans cette dispute religieuse, parle avec dédain du savant et vénérable évêque anglican Usher, à qui la science doit des travaux admirables sur l'Histoire de la Chronologie.



MARIAGE DE MILTON.

Milton, à l'âge de dix-neuf ans, avait composé sa septième élégie latine dans laquelle il dit :

« Un jour de mai, dans une promenade aux » environs de Londres, je rencontrai une jeune » femme d'une beauté extraordinaire. J'en devins » passionnément amoureux; mais soudain je la » perdis de vue : je n'ai jamais su qui elle était, » et ne l'ai jamais retrouvée. Je fis le serment de » ne jamais aimer. »

Si le poète tint son serment, il faudrait supposer qu'il n'aima aucune de ses trois femmes, car il se maria trois fois. En ce cas qu'aurait été la vierge si promptement évanouie? Peut-être cette Compagne céleste qui visitait l'Homère anglais pendant la nuit, et lui dictait ses plus tendres vers. Dans un beau portrait de Milton, M. Pichot raconte que cette sylphide mystérieuse

était Leonora, l'Italienne : l'auteur du *Pélerinage à Cambridge* brode là-dessus une touchante Nouvelle historique. W. Bowles et M. Bulwer ont développé la même fiction.

Le comte d'Essex ayant pris Reading en 1643, le père et le frère de Milton, qui s'étaient retirés dans cette ville, retournèrent à Londres et vinrent demeurer chez le poète. Milton avait alors trente-cinq ans : un jour il se dérobe de sa maison, sans être accompagné de personne; son absence dura un mois, au bout duquel il rentra marié sous le toit d'où il était sorti garçon. Il avait épousé la fille aînée de Richard Powell, juge de paix de Forest-Hill, près Shotover, dans Oxford-Shire. Richard Powell avait emprunté du père de Milton 500 liv. sterl. qu'il ne lui rendit jamais, et qu'il crut payer en donnant sa fille au fils de son créancier. Ces noces, aussi furtives que des amours, en eurent l'inconstance : Milton ne quitta pas sa femme comme Shakespeare; ce fut sa femme qui l'abandonna. La famille de Marie Powell était royaliste : soit que Marie ne voulût pas vivre avec un républicain, soit tout autre motif, elle retourna chez ses parens. Elle avait promis de revenir à la Saint-Michel et elle ne revint pas : Milton écrit lettres sur lettres, point de réponse; il dépêche un messager qui perd son éloquence et son temps. Alors l'époux délaissé se résout à répudier l'épouse fugitive : pour faire jouir les autres maris de l'indépen-

dance qu'il se propose, son esprit le porte à changer en une question de liberté une question de susceptibilité personnelle; il publie son Traité sur le Divorce.



TRAITÉ DE MILTON SUR LE DIVORCE.

Ce traité est divisé en deux livres : *The Doctrine and discipline of divorce ; restaured to the good of both sexes*, etc. « Doctrine et discipline du di-
» vorce, rétablies pour le bien des deux sexes. »
Il s'ouvre par une adresse au Long-Parlement.

« S'il était sérieusement demandé, ô Parlement
» renommé, assemblée choisie ! qui de tous les
» docteurs et maîtres a jamais attiré à lui un plus
» grand nombre de disciples en matière de reli-
» gion et mœurs, on répondrait avec une appa-
» rence de vérité : C'est la Coutume. La théorie
» et la Conscience recommandent pour guide
» la Vertu ; cependant, que cela arrive par le
» secret de la Volonté divine ou par l'aveuglement
» Originel de notre nature, la Coutume est silen-
» cieusement reçue comme le meilleur instruc-
» teur. »

L'écrivain pose ensuite divers principes qu'il ne prouve pas tous également.

« L'homme est l'occasion de ses propres mi-
» sères, dans la plupart de ses maux qu'il attri-
» bue à la main de Dieu. Ce n'est pas Dieu qui a
» défendu le Divorce, c'est le Prêtre. La loi de
» Moïse permet le Divorce, la loi du Christ n'a
» pas aboli cette loi de Moïse. La loi canonique
» est ignorante et inique lorsque, en stipulant
» les droits du corps, elle n'a rien fait pour la
» réparation des injustices et des souffrances qui
» naissent de l'esprit. Le mariage n'est pas un
» remède contre les exigences de la nature ; il est
» l'accomplissement d'un amour conjugal et d'un
» aide mutuel : l'amour et la paix de la famille
» font le mariage aux yeux de Dieu. Or, si l'a-
» mour et la paix n'existent pas, il n'y a plus de
» mariage. Rien ne trouble et ne désole plus un
» chrétien qu'un mariage où l'incompatibilité de
» caractère se rencontre : l'adultère corporel n'est
» pas la plus grande offense faite au mariage : il
» y a un adultère spirituel, une infidélité des
» intelligences antipathiques, plus cruelle que
» l'adultère corporel. Prohiber le divorce pour
» cause naturelle, est contre nature. Deux per-
» sonnes mal engagées dans le mariage passent
» les nuits dans les discordes et les inimitiés,
» se réveillent dans l'agonie et la douleur ; ils
» traînent leur existence de mal en mal, jusqu'à

» ce que le meilleur de leurs jours se soit épuisé
» dans l'infortune, ou que leur vie se soit éva-
» nouie dans quelque peine soudaine. Moïse ad-
» met le Divorce pour dureté de cœur; le Christ
» n'a pas aboli le Divorce, il l'a expliqué; saint
» Paul a commenté les paroles du Christ. Le
» Christ ne faisait pas de longs discours, sou-
» vent il parlait en monosyllabes; il semait çà et
» là comme des perles les grains célestes de sa
» doctrine; ce qui demande de l'attention et du
» travail pour les recueillir. On peut dire à celui
» qui renvoie sa femme pour cause d'adultère :
» Pardonnez-lui. — Vous pouvez montrer de la
» miséricorde; vous pouvez gagner une ame : ne
» pourriez-vous donc divorcer doucement avec
» celle qui vous rend malheureux? Dieu n'aime
» pas à labourer de chagrins le cœur de l'homme;
» il ne se plaît pas dans nos combats contre des
» obstacles invincibles. Dieu le Fils a mis toute
» chose sous ses pieds; mais il a commandé aux
» hommes de mettre tout sous les pieds de la
» Charité. »

Milton ne résout ici aucune question particulière; il n'entre point dans les difficultés touchant les enfans et les partages : son esprit large était contraire à l'esprit anglais qui se renferme dans le cercle de la société pratique. Milton généralise les idées, les applique à la société dans son ensemble, à la nature humaine entière; il fait

liberté de tout, et prêche l'indépendance de l'homme sous quelque rapport que ce soit. Et cependant cet ardent champion du divorce a divinement chanté la sainteté et les délices de l'amour conjugal : « Salut, amour conjugal, mys-» térieuse loi, véritable source de l'humaine pos-» térité. » (*Paradis perdu*, livre IV.)

D'après ses principes sur le Divorce, Milton voulut épouser une fille du docteur Dawis, jeune et spirituelle, mais elle ne se souciait pas du beau génie qui la recherchait. La première femme du poète se ressouvint de lui alors : la famille Powell, devenue moins royaliste à mesure que la cause royale devenait moins victorieuse, désirait un raccommodement. Milton étant allé chez un de ses voisins nommé Blackborough, soudain la porte d'une chambre s'ouvre : Marie Powell se jette en larmes aux pieds de son mari et confesse ses torts; Milton pardonne à la pécheresse : aventure qui nous a valu l'admirable scène entre Adam et Ève au Xe livre du *Paradis perdu*.

Soon his heart relented
Tow'rds her, his life so late and sole dilight,
Now, at his feet submissive in destress!

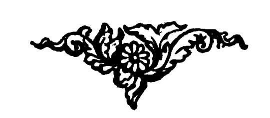
« Son cœur bientôt s'attendrit pour elle, na-» guère sa vie et ses seules délices, à présent à ses » pieds soumise dans la douleur. »

La postérité a profité d'une tracasserie de ménage.

Un mariage romanesque commencé dans le mystère, renoué dans les larmes, eut pour résultat la naissance de trois filles, et deux de ces Antigones rouvrirent les pages de l'antiquité à leur père aveugle.

Après le triomphe des parlementaires, Milton offrit un asile à la famille de sa femme. Todd a retrouvé des papiers dans les archives publiques, par lesquels on voit que Milton prit possession du reste de la fortune de son beau-père lorsqu'il mourut; fortune qui lui revenait comme hypothèque d'une somme prêtée par le père du poète. La veuve de Powell pouvait réclamer son douaire; elle ne l'osa, « car, dit-elle, M. Milton est un » homme dur et colère, et ma fille qu'il a épousée » serait perdue si je poursuivais ma réclamation. »

Les Presbytériens ayant attaqué l'écrit sur le Divorce, l'auteur irascible se détacha de leur secte, et devint leur ennemi.



DISCOURS SUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE.

Milton fit bientôt paraître son *Areopagitica*, le meilleur ouvrage en prose anglaise qu'il ait écrit; cette manière de s'exprimer, *liberté de la presse*, n'étant pas encore connue, il intitula son ouvrage : *A speach for the liberty of unlicens'd printing*,

To the Parliament of England.

Discours pour la liberté d'imprimer sans *licence* (permission) au Parlement d'Angleterre.

Après avoir remarqué que la censure est inutile contre les mauvais livres, puisqu'elle ne les empêche pas de circuler, l'auteur ajoute :

« Tuer un homme, c'est tuer une créature rai-
» sonnable; tuer un livre, c'est tuer la raison,

» c'est tuer l'immortalité plutôt que la vie. Les
» révolutions des âges souvent ne retrouvent pas
» une vérité rejetée, et faute de laquelle des na-
» tions entières souffrent éternellement.

» Le peuple vous conjure de ne pas rétrogra-
» der, d'entrer dans le chemin de la vérité et de
» la vertu. Il me semble voir dans ma pensée une
» noble et puissante nation se lever, comme un
» homme fort après le sommeil; il me semble
» voir un aigle muant sa puissante jeunesse, allu-
» mant ses regards non éblouis au plein rayon
» du soleil de midi, ôtant à la fontaine même de
» la lumière céleste les écailles de ses yeux long-
» temps abusés, tandis que la bruyante et timide
» volée des oiseaux qui aiment le crépuscule fuit
» en désordre. Supprimerez-vous cette moisson
» fleurie de connaissances et de lumières nou-
» velles qui ont grandi et qui grandissent encore
» journellement dans cette cité? Établirez-vous
» une oligarchie de vingt monopoleurs, pour
» affamer nos esprits? N'aurons-nous rien au-delà
» de la nourriture qui nous sera mesurée par
» leur boisseau? Croyez-moi, Lords et Com-
» munes, je me suis assis parmi les savans étran-
» gers; ils me félicitaient d'être né sur une terre
» de liberté philosophique, tandis qu'ils étaient
» réduits à gémir de la servile condition où le
» savoir était réduit dans leur pays. J'ai visité le
» fameux Galilée devenu vieux, prisonnier de
» l'Inquisition pour avoir pensé en astronomie

» autrement qu'un censeur franciscain ou domi-
» nicain. La liberté est la nourrice de tous les
» grands esprits : c'est elle qui éclaire nos pen-
» sées comme la lumière du ciel. »

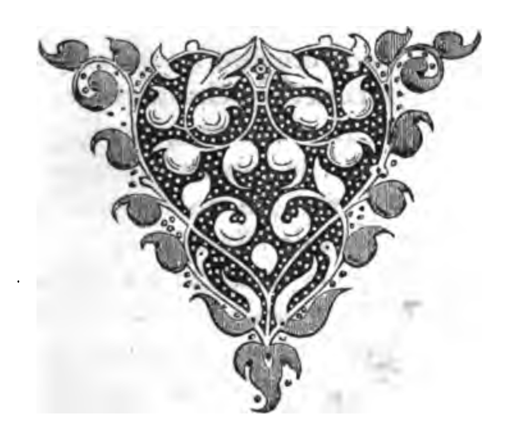
A cet énergique langage on reconnaît l'auteur du *Paradis perdu*. Milton est un aussi grand écrivain en prose qu'en vers ; les révolutions l'ont rapproché de nous ; ses idées politiques en font un homme de notre époque : il se plaint dans ses vers d'être venu un siècle trop tard ; il aurait pu se plaindre dans sa prose d'être venu un siècle trop tôt. Maintenant l'heure de sa résurrection est arrivée ; je serais heureux d'avoir donné la main à Milton pour sortir de sa tombe comme prosateur ; depuis long-temps la gloire lui a dit comme poète : « Lève-toi ! » Il s'est levé et ne se recouchera plus.

La liberté de la presse doit tenir à grand honneur d'avoir pour patron l'auteur du *Paradis perdu ;* c'est lui qui, le premier, l'a nettement et formellement réclamée. Avec quel art pathétique le poète ne rappelle-t-il pas qu'il a vu Galilée, sous le poids de l'âge et des infirmités, près d'expirer dans les fers de la censure, pour avoir osé affirmer le mouvement de la terre ! C'était un exemple pris à la hauteur de Milton. Où irions-nous aujourd'hui si nous tenions un pareil langage ?

Regardez, regardez, peuples du nouveau monde !
N'apercevez-vous rien sur votre mer profonde ?

Ne vient-il pas à vous du fond de l'horizon
Un cétacée informe au triple pavillon?
Vous ne devinez pas ce qui se meut sur l'onde :
C'est la première fois qu'on lance une prison [1].

[1] Loi de la presse. M. A. Musset.



MORT DU PÈRE DE MILTON. ÉVÈNEMENS HISTORIQUES. TRAITÉ SUR L'ÉTAT DES ROIS ET DES MAGISTRATS.

En 1645 Milton recueillit les poèmes latins et anglais de sa jeunesse. Les chansons furent mises en musique par Henri Lawes, attaché à la chapelle de Charles Ier : la voix de l'apologiste allait bientôt se faire entendre au cercueil du monarque à la chapelle de Windsor.

Le père de Milton mourut ; les parens de la femme du poète retournèrent chez eux, et sa maison, dit Philips, redevint encore une fois le temple des muses. A cette époque, Milton fut au moment d'être employé en qualité d'adjudant dans les troupes de sir William Waller, général du parti presbytérien dont nous avons des Mémoires.

Lorsque, au mois d'avril 1647, Fairfax et Cromwell se furent emparés de Londres, Milton, pour continuer plus tranquillement ses études, quitta son grand établissement de Berbicane, et

se retira dans une petite maison de *High Holborne*, près de laquelle j'ai long-temps demeuré. Et c'est ici le lieu de rappeler une observation que j'ai faite au commencement de cet Essai : « Une vue de la littérature, isolée de l'histoire des nations, ai-je dit, créerait un prodigieux mensonge; en entendant des poètes successifs chanter imperturbablement leurs amours et leurs moutons, on se figurerait l'existence non interrompue de l'âge d'or sur la terre. . . . . . . Il y a toujours chez une nation, au moment des catastrophes et parmi les plus grands évènemens, un prêtre qui prie, un poète qui chante, etc. »

Nous voyons Milton se marier, s'occuper de l'étude des langues, élever des enfans, publier des opuscules en prose et en vers, comme si l'Angleterre jouissait de la plus profonde paix : et la guerre civile était allumée, et mille partis se déchiraient, et l'on marchait dans le sang parmi des ruines.

En 1644 les batailles de Marstonmoor et de Newbury avaient été livrées; la tête du vieil archevêque Laud était tombée sous le fer du bourreau. Les années 1645 et 1646 virent le combat de Naseby, la prise de Bristol, la défaite de Montross, la retraite de Charles Ier à l'armée écossaise qui livra aux Anglais leur monarque pour 400,000 livres sterling.

Les années 1647, 1648, 1649, furent plus tragiques encore; elles renferment dans leur période

fatale le soulèvement de l'armée, l'enlèvement du roi par Joyce, l'oppression du parlement par les soldats, la seconde guerre civile, l'évasion du roi, la seconde arrestation de ce monarque, l'épuration violente du Parlement, le jugement et la mort de Charles Ier.

Qu'on se reporte à ces dates, et l'on y placera successivement ces ouvrages de Milton, dont je viens de parler. Milton assista peut-être comme spectateur à la décapitation de son souverain; il revint peut-être chez lui faire quelques vers ou arranger pour ses enfans un paragraphe de sa grammaire latine : *Genders are three : masculine, feminine and neuter;* « il y a trois genres, le masculin, le féminin et le neutre. » Le sort des empires et des hommes ne compte pas plus que cela dans le mouvement qui entraîne les sociétés.

En France, en 1793, il y avait aussi des poètes qui chantaient *Thyrsis*, un des personnages du Masque, et qui n'étaient pas des Milton; on allait au spectacle peuplé de bons villageois; les bergers occupaient la scène quand la tragédie courait les rues. On sait que les Terroristes étaient d'une bénignité de mœurs extraordinaire : ces tendres pastoureaux aimaient surtout les petits enfans. Fouquier-Tinville, et son serviteur Samson qui sentait le sang, se délassaient le soir au théâtre, et pleuraient à la peinture de l'innocente vie des champs.

Charles Ier n'eut pas plutôt été exécuté, que

les Presbytériens crièrent au meurtre, à l'inviolabilité de la personne royale : bien que ces Girondins de l'Angleterre eussent puissamment contribué à la catastrophe, du moins ils ne votèrent pas, comme les Girondins français, la mort du prince dont ils déploraient la perte. Pour répondre à leur clameur, Milton écrivit son *Tenure of kings and magistrats*, « État des rois et des magistrats. » Il n'eut pas de peine à démontrer que ceux qui se lamentaient le plus du sort de Charles l'avaient eux-mêmes conduit à l'échafaud. Ainsi qu'il arrive dans toutes les révolutions, les partis essaient de tenir à certaines bornes où ils ont fixé le *droit* et la *justice ;* mais les hommes qui les suivent les renversent et franchissent ce but, comme dans une charge de cavalerie le dernier escadron passe sur le ventre du prèmier, si celui-ci vient à s'arrêter.

Milton cherche à prouver qu'en tout temps et sous toutes les formes de gouvernement il a été légal de faire le procès à un mauvais roi, de le déposer ou de le condamner à mort. « Si un sujet, » dit-il, en raison de certains crimes, est frappé » par la loi dans lui-même, dans sa postérité, » dans son héritage dévolu au roi, quoi de plus » juste que le roi, en raison de crimes analogues, » perde ses titres, et que son héritage soit dévolu » au peuple ? Direz-vous que les nations sont » créées pour le monarque, et que celui-ci n'est » pas créé pour les nations ; que ces nations sont

» regardées, dans leur Multitude, comme infé-
» rieures à l'Individu Royal? Cette doctrine serait
» une espèce de trahison contre la dignité de l'es-
» pèce humaine. Soutenir que les Rois ne doivent
» rendre compte de leur conduite qu'à Dieu, c'est
» abolir toute société politique. C'est alors que les
» sermens que les princes ont prêtés à leur cou-
» ronnement sont de pures moqueries, et que les
» lois qu'ils ont juré de garder sont comme non
» avenues. » Milton dans ces doctrines n'allait
pas plus loin que Mariana, et il les appuyait des
textes de l'Écriture : la révolution anglaise, en
cela toute contraire à la nôtre, était essentielle-
ment religieuse.



MILTON SECRÉTAIRE LATIN DU CONSEIL D'ÉTAT DE LA RÉPUBLIQUE. L'ICONOCLASTE.

Les écrits politiques de Milton le recommandèrent enfin à l'attention des chefs du gouvernement; il fut appelé aux affaires et nommé secrétaire latin du Conseil d'état de la république : quand celui-ci se changea en Protectorat, Milton se trouva tout naturellement secrétaire du Protecteur pour la même langue latine. A peine entré dans ses nouvelles fonctions, il reçut l'ordre de répondre à l'*Eikon Basiliké*, publié à Londres après la mort de Charles, comme le testament de Louis XVI se répandit dans Paris après la mort du roi martyr. Une traduction française de l'Eikon parut sous ce titre : *Pourtraict de sa sacrée majesté durant sa solitude et ses souffrances.*

Milton intitula spirituellement sa réponse au *Pourtraict : l'Iconoclaste*. Tout en immolant de nouveau le monarque, il prétend n'avoir aucun dessein de souffleter une tête coupée; mais enfin

les circonstances l'obligent à parler, et il préfère au Roi Charles la Reine Vérité : *Reginam Veritatem Regi Carolo anteponendam arbitratus*.

L'ouvrage est écrit avec méthode et clarté; l'auteur y semble moins dominé par son imagination que dans ses autres traités politiques. « Discourir » sur les malheurs d'une personne tombée d'un » rang si élevé, et qui a payé sa dette finale à ses » fautes et à la nature, n'est pas une chose en elle- » même recommandable; ce n'est pas non plus » mon intention. Je ne suis poussé ni par l'ambi- » tion, ni par la vanité de me faire un nom, en » écrivant contre un roi : les rois sont forts en » soldats et faibles en argumens, ainsi que tous » ceux qui sont accoutumés dès le berceau à user » de leur volonté comme de leur main droite, et » de leur raison comme de leur main gauche. » Cependant pour l'amour des personnes d'habi- » tude et de simplicité, qui croient les monarques » animés d'un souffle différent des autres mortels, » je relèverai au nom de la liberté et de la répu- » blique le gant qui a été jeté dans l'arène, quoi- » qu'il soit le gant d'un roi. »

Milton, d'autant plus cruel pour Charles Ier dans l'*Iconoclaste* qu'il est plus contenu, oppose à l'*Eikon* ce raisonnement au sujet de la mort de Strafford :

« Charles se repent, nous dit-il, d'avoir donné

» son consentement à l'exécution de Strafford : il
» est vrai que Charles déclara aux deux cham-
» bres qu'il ne pouvait condamner son favori pour
» haute trahison ; que ni la crainte ni aucune
» considération ne lui feraient changer une ré-
» solution puisée dans sa conscience. Mais ou la
» résolution de Charles n'était pas puisée dans sa
» conscience, ou sa conscience reçut de meilleures
» informations, ou enfin sa conscience et sa ferme
» résolution plièrent les voiles devant quelque
» crainte plus forte ; car peu de jours après ses
» fermes et glorieuses paroles à son parlement,
» il signa le bill pour l'exécution de Strafford. »

Milton appelle l'*Eikon* un livre de pénitence.
« Charles était un diligent lecteur de poésie plus
» que de politique ; peut-être l'*Eikon* n'est qu'une
» pièce de vers : les mots en sont bons, la fiction
» claire ; il n'y manque que la rime. Charles
» donne la rudesse au Parlement anglais, la vertu
» à la Reine, dans des paroles qui arrivent presque
» à la douce autorité du sonnet. »

Milton se joue des réflexions du roi à Holmby
et de sa lettre testamentaire au prince de Galles :
il rappelle encore à ce propos les condamnations
de diverses têtes couronnées, et descend impi-
toyable jusqu'à l'exécution de Marie Stuart,
aïeule de Charles ; souvenir sans courage, car
Charles dormait à Windsor et n'entendait pas ce
que son ennemi lui disait.

« Vous parlez, s'écrie le poète, de la couronne » d'épines de notre Sauveur! Les rois peuvent » sans doute trouver assez de couronnes d'épines » cueillies et tressées par eux; mais la porter » comme Christ la porta n'est pas donné à ceux » qui ont souffert pour leurs propres démérites. »

Malgré son intrépidité républicaine, le publiciste paraît embarrassé quand il arrive au dernier chapitre de l'*Eikon*. Ce dernier chapitre a pour titre : *Méditations sur la mort*. Que fait Milton? Il fuit devant ces méditations. « Toutes les choses » humaines, dit-il, peuvent être controversées; » les jugemens seront divers jusqu'à la fin du » monde : mais cette affaire de la mort est un cas » simple, et n'admet pas de controverse; dans » ce centre commun toutes les opinions se ren- » contrent. »

C'est ainsi que Milton prit part à la gloire du régicide : le bourreau fit jaillir jusqu'à lui le sang de Charles Ier, comme l'immolateur, dans les sacrifices antiques, arrosait les spectateurs du sang de la victime.

Milton soupçonnait l'*Eikon* de n'être pas du roi : ce qu'il avait pressenti s'est trouvé vrai; l'ouvrage est du docteur Gauden. L'*Eikon* renferme une prière empruntée, mot pour mot, de celle de Pamela, dans l'*Arcadie* de Philippe Sidney. Ce fut un grand sujet de moquerie pour les

républicains et de confusion pour les royalistes qui avaient cru à l'authenticité du *pourtraict* de leur maître. Dans la suite, un nommé Henri Hills, imprimeur de Cromwell, prétendit que Milton et Bradshaw avaient obtenu de Dugar, éditeur de l'*Eikon*, l'insertion de la prière de Pamela, afin de détruire l'effet de l'*Eikon*. Rien dans le caractère de Milton n'autorise à croire qu'il eût pu se rendre coupable d'une pareille lâcheté. Comment aurait-il su qu'on imprimait le Portrait royal ? Comment les parlementaires, qui auraient connu l'existence du manuscrit, ne l'auraient-ils pas arrêté ? Les violences arbitraires étaient fort en usage parmi ces gens libres, non les fourberies : dans la correspondance secrète du Roi avec la Reine, qu'ils surprirent et imprimèrent, ils ne changèrent rien. Les interpolations, les falsifications, les suppressions, sont des moyens bas que la révolution anglaise a laissés à notre révolution.

Toutefois Johnson a cru qu'on avait dépravé le texte de l'*Eikon Basilikê* : « Les factions, dit-il, » laissent rarement un homme honnête, quoiqu'il » puisse y être entré tel. . . . . Les régicides » s'emparèrent des papiers que le roi donna à » Juxon sur l'échafaud, de sorte qu'ils furent au » moins les éditeurs de cette prière (la prière » prise de l'*Arcadie* de Sidney), et le docteur » Biche, qui a examiné ce sujet avec beaucoup » de soin, croit qu'ils en furent les fabricateurs. »

Pour moi, en examinant de près l'*Eikon Basi-*

liké, il m'est venu une autre espèce de doute sur cet ouvrage : je ne puis me persuader que l'*Eikon* soit sorti tout entier de la plume du docteur Gauden. Le Ministre aura vraisemblablement travaillé sur des notes laissées par Charles Ier. Des sentimens intimes ne trompent pas ; on ne peut se mettre si bien à la place d'un homme, que l'on reproduise les mouvemens d'esprit de cet homme dans telle ou telle circonstance de sa vie. Il me semble, par exemple, que Charles Ier a pu seul écrire cette suite de pensées :

« Sous prétexte d'arrêter une bourrasque popu-
» laire, j'ai excité une tempête dans mon sein. (Charles se reproche ici la mort de Strafford.)

» O Dieu, que ta bénédiction m'octroie d'être
» toujours raisonnable comme homme, religieux
» comme chrétien, constant et juste comme roi !

» Les évènemens de toutes les guerres sont in-
» certains, ceux de la guerre civile inconsolables :
» puis donc que, vainqueur ou vaincu, il me
» faut toujours souffrir, donne-moi de ton esprit
» au double.

» J'ai besoin d'un cœur propre à beaucoup
» souffrir !

» Ils m'ont bien peu laissé de cette vie, et seu-
» lement l'écorce.

» Mon fils, s'il faut que vous ne voyiez plus ma
» face, et que ce soit l'ordre de Dieu que je sois

» enterré pour jamais dans cette obscure et si
» barbare prison, adieu.

» Je laisse à vos soins votre mère : souvenez-
» vous qu'elle a été contente de souffrir pour
» moi, avec moi et avec vous aussi, par une
» magnanimité incomparable.

» Quand ils m'auront fait mourir, je prie Dieu
» qu'il ne verse point les fioles de son indignation
» sur la généralité du peuple.

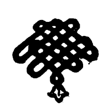
» J'aimerais mieux que vous fussiez Charles *le*
» *Bon* que Charles *le Grand*. J'espère que Dieu
» vous aura destiné à pouvoir être l'un et l'autre.

» Vous ferez plus paraître et exercerez plus
» légitimement votre autorité en relâchant un
» peu de la sévérité des lois qu'en vous y atta-
» chant si fort; car il n'y a rien de pire qu'un
» pouvoir tyrannique exercé sous les formes de
» la loi.

» Que ma mémoire et mon nom vivent en votre
» souvenir.

» Adieu, jusqu'à ce que nous puissions nous
» rencontrer au ciel, si nous ne le pouvons pas
» en la terre.

» J'espère qu'un siècle plus heureux vous
» attend. »



DÉFENSE DU PEUPLE ANGLAIS CONTRE SAUMAISE.

Bientôt parut celui des ouvrages de Milton qui, de son vivant, lui donna le plus de renommée : c'est sa *Défense du peuple anglais* contre l'écrit de Saumaise en faveur de la mémoire de Charles Ier. « Les attaques contre un roi qui n'est » plus, dit avec raison et éloquence M. Villemain, » ces insultes au delà de l'échafaud avaient quel- » que chose d'abject et de féroce, que l'éblouis- » sement du faux zèle cachait à l'ame enthou- » siaste de Milton. »

Defensio pro populo anglicano est écrit en prose latine, élégante et classique; mais Milton ne s'y montre que le *traducteur* de ses propres sentimens *pensés* en anglais, et il perd ainsi son originalité nationale. Tous ces chefs-d'œuvre de latinité moderne feraient bien rire les écoliers de Rome s'ils venaient à ressusciter.

Milton dit d'abord à Saumaise que lui Saumaise

ne sait pas le latin; il lui demande comment il a écrit *persona regia*. Milton affectait de faire remonter, en bonne latinité, *persona* à la signification classique un *masque*, bien que Saumaise eût pour lui l'autorité de Varron et de Juvénal; mais se relevant tout à coup, il ajoute : « Ton expres» sion, Saumaise, est plus juste que tu ne l'ima» gines; un tyran est en effet le masque d'un » roi. »

Cette querelle sur le latin est une querelle commune entre les érudits; tout homme habile en grec et en latin prétend que son voisin n'en sait pas un mot.

« Tu commences, Saumaise, ton écrit par ces » mots : Une horrible nouvelle a dernièrement » frappé nos oreilles! un parricide a été commis » en Angleterre! Mais cette *horrible nouvelle* doit » avoir eu une épée beaucoup plus longue que » celle de saint Pierre, et tes oreilles doivent être » d'une étonnante longueur, car cette nouvelle » ne peut frapper que celles d'un âne... O avocat » mercenaire! ne pouvais-tu écrire la défense de » Charles le père, selon toi le meilleur des rois » défunts, à Charles le fils, le plus indigent de » tous les rois vivans, sans mettre ton écrit à la » charge de ce roi piteux? Quoique tu sois un » coquin, tu n'as pas voulu te rendre ridicule et » appeler ton écrit : *Défense du roi*, car ayant » *vendu* ton écrit, il n'est pas à *toi;* il appartient » à ton roi, lequel l'a trop payé au prix de cent

» *jacobusses*, grande somme pour ce pauvre hère
» de monarque! »

Milton ne reçut-il pas de ses maîtres mille livres sterling pour sa réponse à Saumaise? c'était plus de cent *jacobusses*. Heureusement tout n'est pas de ce ton dans la défense.

« Je vais discourir sur des choses considérables
» et non communes : je dirai comment un roi
» très puissant, après avoir foulé aux pieds les
» lois de la nation et ébranlé le culte, gouverna
» selon sa volonté et son bon plaisir, et fut enfin
» vaincu sur le champ de bataille par ses sujets :
» ils avaient souffert sous ce roi une longue ser-
» vitude. Je dirai comment il fut jeté en prison;
» comment, n'ayant pu donner dans ses paroles
» ou ses actions l'espoir d'obtenir de lui une meil-
» leure règle, il fut finalement condamné à mort
» par le suprême conseil du royaume, et décapité
» devant la porte même de son palais. Je dirai
» en vertu de quel droit et de quelles lois parti-
» culières à ce pays ce jugement fut prononcé,
» et je défendrai facilement mes dignes et vail-
» lans compatriotes contre les calomnies domes-
» tiques et étrangères.....

» La nature et les lois seraient en danger, si
» l'esclavage parlait et que la liberté fût muette,
» si les tyrans rencontraient des hommes prêts à
» plaider leur cause, tandis que ceux qui ont
» vaincu ces tyrans ne pourraient trouver un

» avocat. Chose déplorable en vérité si la rai-
» son, présent de Dieu dont l'homme est doué,
» ne fournissait pas plus d'argumens pour la con-
» servation et la délivrance des hommes que pour
» leur oppression et leur ruine! »

De là l'auteur passe aux réponses directes. Saumaise avance qu'on a vu des rois, des tyrans assassinés dans leur palais ou tués dans des émeutes populaires, mais qu'on n'en a point vu conduits à l'échafaud. Milton lui demande s'il est meilleur de tuer un prince par violence et sans jugement que de le mener à un tribunal où il n'est condamné, comme tout autre citoyen, qu'après avoir été entendu dans sa défense?

Saumaise soutient que la loi de nature est imprimée dans le cœur des hommes : Milton répond que le droit de succession n'est point un droit de nature; qu'aucun homme n'est roi par la loi de nature. Il cite à cette occasion tous les rois jugés et surtout en Angleterre. « Dans un ancien » manuscrit, » dit-il, appelé *Modus tenendi parlamenta*, on lit : « Si le roi dissout le parlement » avant que les affaires pour lesquelles le conseil » a été convoqué ne soient dépêchées, il se rend » coupable de parjure et sera réputé avoir violé » le serment de son couronnement. » « A qui la faute si Charles a été condamné? N'a-t-il pas pris les armes contre ses peuples? N'a-t-il pas fait massacrer cent cinquante-quatre mille protestans

dans la seule province d'Ulster en Irlande? »

Hobbes prétend que, dans la *Défense du peuple anglais*, le style est aussi bon que les argumens sont mauvais. Voltaire dit que Saumaise attaque en pédant, et que Milton répond comme une bête féroce. « Aucun homme, selon Johnson, n'oublie » son premier métier : les droits des nations et » des rois deviennent des questions de grammaire, » si des grammairiens les discutent. »

La *Défense* fut traduite du latin dans toutes les langues de l'Europe : le traducteur anglais s'appelle *Washington*.

Les ambassadeurs des puissances étrangères à Londres s'empressèrent d'aller faire leurs complimens à Milton sur son *admirable* ouvrage : c'est une chose si heureuse pour les rois que de tuer les rois! Philaras, Athénien de naissance, et ambassadeur du duc de Parme auprès du roi de France, écrivit des éloges sans fin à l'apologiste du jugement de Charles Ier. Nous avons vu les ambassadeurs ramper à Paris aux pieds des secrétaires de Bonaparte. Abstraction faite des hommes, les corps diplomatiques, qui ne sont plus en rapport avec le système de la nouvelle société, ne servent souvent qu'à troubler les cabinets auprès desquels ils sont accrédités, et à nourrir leurs maîtres d'illusions.

Milton a remué d'une main puissante toutes les idées agitées dans notre siècle. Ces idées ont dormi pendant cent cinquante années, et se sont

réveillées en 1789. Ne croirait-on pas que les ouvrages politiques du poète ont été écrits de nos jours, sur des sujets que nous voyons traiter chaque matin dans les feuilles publiques?

Saumaise se vantait d'avoir fait perdre la vue à Milton, et Milton d'avoir fait mourir Saumaise. Une réplique de celui-ci ne parut qu'après sa mort; il y traite Milton de *prostitué*, de *larron fanatique*, d'*avorton*, de *chassieux*, de *myope*, d'*homme perdu*, de *fourbe*, d'*impur*, de *scélérat audacieux*, de *génie infernal*, d'*imposteur infame;* il déclare qu'il voudrait le voir torturer et expirer dans de la poix fondue ou dans de l'huile bouillante. Saumaise n'oublie pas quelques vers latins où Milton a manqué à la quantité. Vraisemblablement la colère du savant venait moins de son horreur du Régicide que des mauvaises plaisanteries de Milton contre le latin de la *Defensio regia*.



SECONDE DÉFENSE.

Milton répliqua peut-être encore avec plus de violence à la brochure de Pierre Du Moulin, chanoine de Canterbury, publiée par le ministre François Morus : *Cri du sang royal vers le ciel contre les régicides anglais.* Les royalistes croyaient émouvoir les princes étrangers en appelant Cromwell régicide et usurpateur ; ils se trompaient : les souverains sont fort accommodans en fait d'usurpation ; ils n'ont horreur que de la liberté.

Defensio secunda est plus intéressante pour nous que la *première :* dans ce second traité, Milton a passé de la défense des principes à la défense des hommes : il raconte l'histoire de sa vie et repousse les reproches qu'on lui adresse ; il établit ainsi magnifiquement le lieu de sa plaidoirie :

« Il me semble commander, comme du sommet
» d'une hauteur, une grande étendue de mer et
» de terre. Des spectateurs se pressent en foule :
» leurs visages inconnus trahissent des pensées
» semblables aux miennes. Ici, des Germains

» dont la mâle force dédaigne la servitude; ici
» des Français d'une impétuosité vivante et gé-
» néreuse au nom de la liberté; de ce côté-ci le
» calme et la valeur de l'Espagnol ; de ce côté-là
» la retenue et la circonspecte magnanimité de
» l'Italien. Tous les amans de l'indépendance et
» de la vertu, le Courageux et le Sage, dans quel-
» que endroit qu'ils se trouvent, sont pour moi.
» Quelques uns me favorisent en secret, quel-
» ques uns m'approuvent ouvertement; d'autres
» m'accueillent par des applaudissemens et des
» félicitations; d'autres qui s'étaient refusés long-
» temps à toute conviction se livrent enfin captifs
» à la force de la vérité. Entouré par la multi-
» tude, je m'imagine à présent que des colonnes
» d'Hercule aux extrémités de la terre je vois
» toutes les nations recouvrant la liberté dont
» elles avaient été si long-temps exilées, je crois
» voir les hommes de ma patrie transporter dans
» d'autres pays une plante d'une qualité supé-
» rieure et d'une plus noble croissance que celle
» que Triptolême transporta de régions en ré-
» gions : ils sèment les avantages de la civilisation
» et de la liberté parmi les cités, les royaumes et
» les nations. Peut-être n'approcherai-je pas in-
» connu de cette foule, peut-être en serai-je aimé,
» si on lui dit que je suis cet homme qui soutient
» un combat singulier contre le fier avocat du
» despotisme. »

N'est-ce pas là ce qu'on appelle aujourd'hui *la*

propagande révolutionnaire éloquemment annoncée? Milton avait seul ces idées; on n'en trouve aucune trace dans les révolutionnaires de son temps. Sa fiction s'est réalisée : l'Angleterre a répandu ses principes et les formes de son gouvernement sur toute la terre.

L'auteur de *Defensio secunda*, en parcourant son sujet, trace plusieurs portraits historiques :

BRADSHAW.

« Jean Bradshaw, dont la liberté même recom-
» mande le nom à une éternelle mémoire, est
» sorti, comme chacun le sait, d'une noble fa-
» mille. . . . . Appelé par le Parlement à pré-
» sider le procès du roi, il ne se récusa pas, et
» accepta cette charge pleine de péril. Il joignait
» à la science des lois un esprit généreux, une
» ame élevée, des mœurs intègres qui ne déplai-
» saient à personne. Il s'acquitta de son devoir
» avec tant de gravité, de constance, de présence
» d'esprit, qu'on eût pu croire que Dieu, comme
» autrefois dans son admirable providence, l'avait
» désigné de tout temps parmi son peuple pour
» conduire ce jugement. »

Voilà ce que les partis font d'une homme! Bradshaw était un avocat bavard et médiocre.

FAIRFAX.

« Il ne serait pas juste de passer sous silence
» Fairfax qui unit le plus grand courage à la plus

» grande modestie, à la plus haute sainteté de
» vie, et qui est l'objet des faveurs de Dieu et de
» la nature. Ces louanges te sont justement dues,
» quoique tu te sois retiré à présent du monde,
» comme autrefois Scipion à Literne. Tu as vaincu
» non seulement l'ennemi, mais l'ambition, mais
» la gloire, qui ont vaincu tant d'éclatans mortels.
» La pureté de tes vertus, la splendeur de tes ac-
» tions consacrent la douceur de ce repos dont
» tu jouis, et qui constitue la récompense désirée
» des travaux des hommes. Tel était le repos que
» possédaient les héros de l'antiquité après une
» vie de gloire : les poètes, désespérant de trouver
» des idées et des expressions propres à exprimer
» la paix de ces guerriers, disaient qu'ils avaient
» été reçus dans le ciel et admis à la table des
» Dieux. Mais quelles que soient les causes de ta
» retraite, soit la santé, comme je le crois prin-
» cipalement, soit tout autre motif, je suis con-
» vaincu que rien ne t'aurait fait abandonner le
» service de ton pays, si tu n'avais su que dans
» ton successeur la liberté trouverait un protec-
» teur, l'Angleterre un refuge et une colonne de
» gloire. »

Les efforts de Milton sont visibles ; il appelle à lui toute la poésie de l'histoire pour masquer la véritable cause de la retraite de Fairfax, le jugement de Charles Ier. On sait la comédie que Cromwell fit jouer auprès de cet honnête mais pauvre homme.

CROMWELL.

Milton parle d'abord de la noble naissance du Protecteur : la naissance joue un grand rôle dans les idées républicaines du poète, lui-même noble.

« Il me serait impossible de compter toutes les » villes qu'il a prises, toutes les batailles qu'il a » gagnées. La surface entière de l'empire britan- » nique a été la scène de ses exploits et le théâtre » de ses triomphes. . . . . A toi, notre » pays doit ses libertés; tu ne pouvais porter un » titre plus utile et plus auguste que celui d'au- » teur, de gardien, de conservateur de nos li- » bertés. Non seulement tu as éclipsé les actions » de tous nos rois, mais celles qui ont été ra- » contées de nos héros fabuleux. Réfléchis sou- » vent au cher gage que la terre qui t'a donné la » naissance a confié à tes soins : la liberté qu'elle » espéra autrefois de la fleur des talens et des » vertus, elle l'attend maintenant de toi ; elle » se flatte de l'obtenir de toi seul. Honore les » vives espérances que nous avons conçues, ho- » nore les sollicitudes de ta patrie inquiète. Res- » pecte les regards et les blessures de tes braves » compagnons qui, sous ta bannière, ont hardi- » ment combattu pour la liberté ; respecte les » ombres de ceux qui périrent sur le champ de » bataille ; respecte les opinions et les espérances

» que les États étrangers ont conçues de nous, de
» nous qui leur avons promis pour eux-mêmes
» tant d'avantage de cette liberté; laquelle, si elle
» s'évanouissait, nous plongerait dans le plus pro-
» fond abîme de la honte; enfin respecte-toi toi-
» même; ne souffre pas, après avoir bravé tant
» de périls pour l'amour des libertés, qu'elles
» soient violées par toi-même, ou attaquées par
» d'autres mains. Tu ne peux être vraiment libre
» que nous ne le soyons nous-mêmes. Telle est la
» nature des choses : celui qui empiète sur la li-
» berté de tous est le premier à perdre la sienne
» et à devenir esclave. »

Milton aurait pu écrire l'histoire comme Tite-Live et Thucydide. Johnson n'a cité que les louanges données au Protecteur par le poète, pour mettre en contradiction le républicain avec lui-même : le beau passage que je viens de traduire montre ce qui faisait le contrepoids de ces louanges. Aux jours de la toute-puissance de Bonaparte, qui aurait osé lui dire qu'il n'avait obtenu l'Empire que pour protéger la liberté? Cependant Milton aurait mieux fait d'imiter quelques fermes démocrates qui ne se rapprochèrent jamais de Cromwell, et le regardèrent toujours comme un tyran : mais Milton n'était pas démocrate.

Sur ces ouvrages aujourd'hui complètement oubliés, reposa la réputation du grand écrivain,

pendant sa vie; triste réputation qui empoisonna ses jours et que n'a point consolée l'impérissable renommée sortie de la tombe du poète. Tout ce qui tient aux entraînemens des partis et aux passions du moment meurt comme eux et avec elles.

Les réactions de la Restauration en Angleterre furent beaucoup plus vives que les réactions de la Restauration en France, parce que les convictions étaient plus profondes, et les caractères plus prononcés. Le retour des Bourbons n'a point étouffé les réputations de la République ou de l'Empire, comme le retour des Stuarts étouffa la renommée de Milton. Il est juste aussi de dire que le poète ayant écrit en latin la plupart de ses disquisitions, elles restèrent inaccessibles à la foule.



AFFRANCHISSEMENT DE LA GRÈCE.

De même qu'il avait demandé la liberté de la presse, l'Homère anglais remplit un devoir filial en se déclarant pour l'affranchissement de la Grèce. Camoëns avait déjà dit : « Et nous laissons » la Grèce dans la servitude ! » Milton écrit à Philarès « qu'il voudrait voir l'armée et les flottes de » l'Angleterre employées à délivrer du tyran otto- » man la Grèce, patrie de l'éloquence, » *ut exercitus nostros et classes, ad liberandam ab ottomanico tyranno Græciam, eloquentiæ patriam.*

Si ces vœux avaient été exaucés, le plus beau monument de l'antiquité existerait encore : les Vénitiens ne firent sauter une partie du temple de Minerve qu'en 1682; Cromwell aurait conservé le Parthenon dont lord Elgin n'a dérobé que les ruines. Milton avait encore ici une de ces idées qui appartiennent aux générations actuelles et qui de nos jours a porté son fruit.

Qu'il soit permis au traducteur de Milton de

lui faire hommage de quelques lignes qui ont préparé la délivrance de la Grèce :

« Il s'agit de savoir si Sparte et Athènes renaî-
» tront, ou si elles resteront à jamais ensevelies
» dans leur poussière. Malheur au siècle témoin
» passif d'une lutte héroïque, qui croirait qu'on
» peut, sans péril comme sans pénétration de
» l'avenir, laisser immoler une nation ! cette
» faute ou plutôt ce crime serait tôt ou tard suivi
» du plus rude châtiment.

» Des esprits détestables et bornés, qui, s'ima-
» ginant qu'une injustice, par cela seul qu'elle est
» consommée, n'a aucune conséquence funeste,
» sont la peste des États. Quel fut le premier
» reproche adressé pour l'extérieur, en 1789, au
» gouvernement monarchique de la France? Ce
» fut d'avoir souffert le partage de la Pologne. Ce
» partage, en faisant tomber la barrière qui sé-
» parait le Nord et l'Orient du Midi et de l'Oc-
» cident de l'Europe, a ouvert le chemin aux
» armées qui tour à tour ont occupé Vienne,
» Berlin, Moscou et Paris.

» Une politique immorale s'applaudit d'un suc-
» cès passager : elle se croit fine, adroite, habile;
» elle écoute avec un mépris ironique le cri de
» la conscience et les conseils de la probité. Mais
» tandis qu'elle marche, et qu'elle se dit triom-
» phante, elle se sent tout à coup arrêtée par
» les voiles dans lesquels elle s'enveloppait; elle

» tourne la tête et se trouve face à face avec une
» révolution vengeresse qui l'a silencieusement
» suivie. Vous ne voulez pas serrer la main sup-
» pliante de la Grèce? Eh bien! sa main mou-
» rante vous marquera d'une tache de sang, afin
» que l'avenir vous reconnaisse et vous punisse[1]. »

A la chambre des Pairs j'obtins un amendement pour qu'on ne vendît plus en Egypte sous le pavillon français les victimes enlevées à la Morée.

« Considéré dans ses rapports avec les affaires
» du monde, disais-je, mon amendement est
» aussi sans le moindre inconvénient. Le terme
» générique que j'emploie n'indique aucun peuple
» particulier. J'ai couvert le Grec du manteau de
» l'esclave, afin qu'on ne le reconnût pas, et
» que les signes de sa misère rendissent au moins
» sa personne inviolable à la charité du chrétien.
» . . . .

» J'ai lu hier une lettre d'un enfant de quinze
» ans datée des remparts de Missolonghi.—« Mon
» cher compère, écrit-il dans sa naïveté à un de
» ses camarades à Zante, j'ai été blessé trois fois;
» mais je suis, moi et mes compagnons, assez
» guéri pour avoir repris nos fusils. Si nous avions
» des vivres, nous braverions des ennemis trois
» fois plus nombreux. Ibrahim est sous nos murs;

[1] Préface de l'*Itinéraire*, pour l'édition des Œuvres complètes 1826.

» il nous a fait faire des propositions et des me-
» naces ; nous avons tout repoussé. Ibrahim a des
» officiers français avec lui ; qu'avons-nous fait
» aux Français pour nous traiter ainsi ? »

» Messieurs, ce jeune homme sera-t-il pris,
» transporté par des chrétiens aux marchés d'A-
» lexandrie ? s'il doit encore nous demander ce
» qu'il a fait aux Français, que notre amende-
» ment soit là pour satisfaire à l'interrogation de
» son désespoir, au cri de sa misère, pour que
» nous puissions lui répondre : Non, ce n'est pas
» le pavillon de saint Louis qui protège votre
» esclavage, il voudrait plutôt couvrir vos nobles
» blessures.

» Pairs de France, ministres du Roi très chré-
» tien, si nous ne pouvons pas, par nos armes,
» secourir la malheureuse Grèce, séparons-nous
» du moins par nos lois des crimes qui s'y com-
» mettent ; donnons un noble exemple qui prépa-
» rera peut-être en Europe les voies à une poli-
» tique plus élevée, plus humaine, plus conforme
» à la religion, et plus digne d'un siècle éclairé ;
» et c'est à vous, messieurs, c'est à la France
» qu'on devra cette noble initiative [1]. »

Le combat de Navarin acheva de réaliser le souhait de Milton.

[1] *Opinion, Chambre des Pairs, 13 mars 1826, et réponse au garde des sceaux.*

MILTON AVEUGLE. SES DÉPÊCHES.

Hume a, je crois, remarqué le premier la phrase de Whitlocke, relative à Milton dans son emploi de secrétaire du conseil d'état. « Un cer-
» tain Milton, aveugle, occupé à traduire en latin
» un traité entre la Suède et l'Angleterre. » L'historien ajoute : *These forms of expression are amusing to posterity, who consider how obscure Whitlocke himself though lord keeper and ambassador, and indeed a man of great abilities and merit, has become in comparison of Milton.* « Ces formules
» d'expression sont amusantes pour la postérité
» qui remarque combien Whitlocke, quoique
» garde des sceaux et ambassadeur, d'ailleurs
» homme d'une grande habileté et d'un grand
» mérite, est devenu obscur en comparaison de
» Milton. »

Un ambassadeur se plaignait à Cromwell du retard d'une réponse diplomatique; le Protecteur lui répondit : « Le secrétaire ne l'a point encore
» expédiée, parce qu'étant aveugle il va lente-
» ment. » L'ambassadeur répliqua : « Pour écrire

» convenablement en latin, n'a-t-on pu, dans » toute l'Angleterre, trouver qu'un aveugle ? » Cromwell, par un instinct de gloire, découvrit la gloire cachée de Milton, et enchaîna la renommée du héros à celle du poëte : c'est quelque chose dans l'histoire du monde que Cromwell ayant pour secrétaire Milton.

On attribue à Milton les huit vers si connus que Cromwell envoya avec son portrait à Christine de Suède, et qui se terminent par ce trait :

Nec sunt hi vultus regibus usque truces.

Mon front n'est pas toujours l'épouvante des Rois.

Les notes du cabinet de Saint-James avaient été jusqu'alors écrites en français ; Milton les rédigea en latin, et voulut faire du latin la langue diplomatique universelle : il n'y réussit pas. Le français a généralement repris le dessus, à cause de sa clarté ; mais l'orgueil national du cabinet de Londres suit aujourd'hui en anglais la correspondance officielle, ce qui la rend perplexe, comme je le sais par expérience.

Cromwell mourut ; la mort aime la gloire : les entraves que le Protecteur avait mises à l'opinion furent brisées. Si l'on peut tuer pendant quelques jours la liberté, elle ressuscite : le Christ rompit les chaînes de la mort, en dépit de la garde romaine qui veillait à son sépulcre. On fit part aux

souverains de l'avènement nominal de Richard à la puissance de son père : dans le recueil des lettres de Milton se trouvent celles qu'il adressa à la cour de France. De telles dépêches sont un monument par la nature des faits et par la nature des hommes. L'auteur du *Paradis perdu*, au nom du fils de Cromwell, écrit ainsi à Louis XIV et au cardinal Mazarin :

Richard, Protecteur de la république d'Angleterre, etc., au sérénissime et puissant prince Louis, roi de France.

« Sérénissime et puissant roi, notre ami et » confédéré,

» Aussitôt que notre sérénissime père Olivier, » Protecteur de la république d'Angleterre, par » la volonté de Dieu l'ordonnant ainsi, quitta » cette vie le 3e jour de septembre; nous, déclaré » légalement son successeur dans la suprême » magistrature (quoique dans les larmes et l'ex- » trême tristesse), nous n'avons pu faire moins » à la première occasion que de faire connaître » par nos lettres cette matière à Votre Majesté. » Comme vous avez été un très cordial ami de » notre père et de cette république, nous avons » la confiance que cette nouvelle douloureuse et » inattendue sera reçue par vous avec autant de » chagrin qu'elle nous en a causé. Notre affaire à

» présent est de requérir Votre Majesté d'avoir
» une telle opinion de nous, comme d'une per-
» sonne déterminée religieusement et constam-
» ment à garder l'amitié et l'alliance contractées
» entre vous et notre père renommé, et, avec le
» même zèle et la même bonne volonté, à main-
» tenir les traités par lui conclus, et entretenir
» les mêmes rapports et intérêts avec Votre Ma-
» jesté. A cette intention, c'est notre plaisir que
» notre ambassadeur, résidant à votre cour, y
» reste accrédité par les pouvoirs qu'il avait au-
» trefois. Vous lui accorderez le même crédit pour
» agir en notre nom, comme si tout était fait par
» nous-même. En même temps nous souhaitons à
» Votre Majesté toutes sortes de prospérités.
» De notre cour, à Whitehall, 5 sept. 1658. »

A l'éminentissime seigneur cardinal Mazarin.

« Quoique rien ne puisse nous arriver de plus
» amer et de plus douloureux que d'écrire les
» tristes nouvelles de la mort de notre sérénis-
» sime et très-renommé père, cependant nous ne
» pouvons ignorer la haute estime qu'il avait
» pour Votre Eminence et le grand cas que vous
» faisiez de lui.
» Nous n'avons aucune raison de douter que
» Votre Eminence, de l'administration de laquelle
» dépend la prospérité de la France, ne gémisse
» comme nous sur la perte de votre constant ami

» et très dévoué allié. Nous pensons qu'il est im-
» portant, par nos lettres, de vous faire connaître
» un accident qui doit être aussi profondément
» déploré de Votre Éminence que du roi. Nous
» assurons Votre Eminence que nous observe-
» rons très religieusement toutes les choses que
» notre père, de sérénissime mémoire, s'était
» engagé par les traités à confirmer et à ratifier.
» Nous ferons en sorte, au milieu de votre deuil
» pour un ami si fidèle, si florissant et applaudi
» de toutes les vertus, que rien ne manque à la
» foi de notre alliance ; pour la conservation de
» laquelle, et pour le bien des deux nations,
» puisse le Seigneur Dieu tout puissant conserver
» Votre Eminence !

« Westminster, septembre 1658. »

Milton est ici un grand historien de l'histoire de France et d'Angleterre ! Il est curieux de voir Richard faire, comme un vieil héritier des trois couronnes, ses préparatifs pour régner. Milton écrivait, au nom d'un homme investi d'un pouvoir de quelques heures, à un jeune souverain qui devait conduire son arrière-petit-fils, par la monarchie non contrôlée, à l'échafaud du premier Stuart. Cet échafaud de Whitehall se changea en trône lorsqu'un sang royal l'eut couvert de sa pourpre, et le Protecteur s'y assit. La France, sous le petit-fils d'Henri IV, allait monter de tout ce que l'Angleterre devait descendre sous

Charles II et son frère. Il faut toujours que la gloire soit quelque part : en s'envolant de la tête de Cromwell, elle se posa sur celle de Louis XIV.

Louis XIV porta le deuil d'un Régicide, et ce fut le chantre de Satan, le Républicain apologiste de la mort de Charles Ier, l'ennemi des rois et des catholiques, qui fit part au Monarque absolu, auteur de la Révocation de l'édit de Nantes, de la mort d'Olivier, le Protecteur.

Ce qui paraît contraste ici est harmonie : les hautes renommées se mêlent, comme enfans d'une même famille. Tout ce qui a de la grandeur se touche : deux hommes de sentimens semblables, mais d'esprits inégaux, sont plus antipathiques l'un à l'autre que ne le sont deux hommes d'esprit supérieurs, quoique opposés d'opinions et de conduite.



RICHARD CROMWELL. OPINION DE MILTON SUR LA RÉPUBLIQUE, SUR LES DÎMES, SUR LA RÉFORME PARLEMENTAIRE.

Tandis que Milton, au nom de Richard, rappelait aux souverains et à leurs ministres le tendre amour et l'admiration profonde qu'ils avaient pour le juge d'un roi, les factions renaissaient en Angleterre. Les gouvernemens qui ne tiennent qu'à l'existence d'un homme tombent avec cet homme : l'effet cesse avec la cause. L'ancien parti républicain de l'armée se souleva ; les officiers que Cromwell avait destitués se réunirent. Lambert se mit à la tête de *la bonne vieille cause*. Menacé par les officiers, Richard eut la faiblesse de dissoudre la chambre des Communes ; la chambre des pairs était nulle.

Les assemblées aristocratiques règnent glorieusement lorsqu'elles sont souveraines et seules investies, de droit ou de fait, de la puissance ; elles offrent les plus fortes garanties à la liberté, à l'ordre et à la propriété : mais dans les gouvernemens mixtes elles perdent la plus grande partie

de leur valeur, et sont misérables quand arrivent les grandes crises de l'Etat. Elles n'ont jamais rien arrêté : faibles contre le roi, elles n'empêchent pas le despotisme; faibles contre le peuple, elles ne préviennent pas l'anarchie. Toujours prêtes à être chassées dans les commotions populaires, elles ne rachètent leur existence qu'au prix de leurs parjures et de leur esclavage. La chambre des lords sauva-t-elle Charles Ier ? sauva-t-elle Richard Cromwell, auquel elle avait prêté serment? sauva-t-elle Jacques II? sauvera-t-elle aujourd'hui les princes de Hanovre? se sauvera-t-elle elle-même? Ces prétendus contrepoids aristocratiques ne font qu'embarrasser la balance, et seront jetés tôt ou tard hors du bassin. Une aristocratie ancienne et opulente, ayant l'habitude de la tribune et des affaires, n'a qu'un moyen de garder le pouvoir quand il lui échappe; c'est de passer par degrés à la démocratie et de se placer insensiblement à sa tête, à moins qu'elle ne se croie encore assez forte pour jouer à la guerre civile; terrible jeu !

Peu après la dissolution de la chambre des Communes, Richard abdiqua : il était écrasé sous la renommée d'Olivier. Détestant le joug militaire, il n'avait pas la force de le secouer: sans conviction aucune, il ne se souciait de rien; il laissait ses gardes lui dérober son dîner, et l'Angleterre aller toute seule. Il emporta deux grandes malles remplies de ces *adresses et de ces congra-*

tulations en l'honneur de tous les hommes puissans, et à l'usage de tous les hommes serviles. On lui disait dans ces *félicitations* que Dieu lui avait donné l'autorité pour le *bonheur* des trois royaumes. « Qu'emportez-vous dans ces malles? » lui demanda-t-on. — « Le *bonheur* du peuple anglais, » répondit-il en riant.

Le Conseil des officiers rappela le Rump; le Rump attaqua aussitôt l'autorité militaire qui lui avait rendu la vie. Lambert bloqua, selon l'usage, les Communes. Ce parlement dissous, le peuple brûla en réjouissance sur les places publiques des monceaux de croupions de divers animaux. Monck parut, et tout annonça la Restauration.

Que faisait Milton pendant cette décomposition sociale? Voyant la liberté rétrograder, rêvant toujours la république, oubliant qu'il y a des momens où les écrits ne peuvent plus rien, il publia une brochure sur *le moyen prompt et facile d'établir une société libre*. Dans un exposé rapide, il rappelle ce que les Anglais ont fait pour abolir la monarchie :

« Si nous nous relâchons, dit-il, nous justi-
» fierons les prédictions de nos ennemis : ils ont
» condamné nos actions comme téméraires, re-
» belles, hypocrites, impies; nous ferons voir
» qu'un esprit dégénéré s'est soudainement ré-
» pandu parmi nous. Préparés et faits pour un
» nouvel esclavage, nous serons en mépris à nos
» voisins; le nom anglais deviendra un objet de

» risée. D'ailleurs, si l'on retourne à la monar-
» chie, l'on n'y restera pas long-temps; il faudra
» bientôt combattre ce que l'on a déjà combattu,
» sans parvenir jamais au point où l'on était par-
» venu ; on perdra les batailles que l'on avait déjà
» gagnées : Dieu n'écoutera plus ces ardentes
» prières qu'on lui adressait pour être délivrés de
» la tyrannie, puisque nous n'aurons pas su mieux
» nous en tenir à la victoire. Ainsi sera rendu
» vain et plus méprisable que la boue le sang de
» tant d'Anglais vaillans et fidèles qui achetèrent
» la liberté de leur pays au prix de leur vie. Un
» roi veut être adoré comme un demi-dieu : il
» sera entouré d'une cour hautaine et dissolue;
» il dissipera l'argent de l'Etat en festins, en bals
» et en mascarades ; débauchant notre première
» noblesse, mâles et femelles, il transformera les
» lords en chambellans, en écuyers et en grooms
» de la garde-robe. »

L'esprit pénétrant de Milton lui découvrait l'avenir ; il voyait les longs combats que l'on serait obligé de livrer pour reconquérir ce qu'on allait perdre : ce n'est qu'aujourd'hui même que l'Angleterre revient sur ce terrain, défendu pied à pied par le grand poète publiciste. Et ce roi, *entouré d'une cour hautaine et dissolue*, que l'auteur du *Paradis perdu* peignait si bien d'avance, était prêt à débarquer à Douvres.

Quelques mois avant la publication de cet ouvrage, il en avait donné deux autres, le premier

sur *l'autorité civile en matière ecclésiastique*, le second sur le meilleur moyen de chasser les *mercenaires* hors de l'Eglise : il examine le fait des dîmes, des redevances et des revenus de l'Église; il doute que les Ministres du culte puissent être maintenus par le pouvoir de la loi.

Son opinion sur la réforme parlementaire mérite d'être rappelée :

« Si l'on donne le droit à tous de nommer tout » le monde, ce ne sera pas la sagesse et l'autorité, » mais la turbulence et la gloutonnerie qui élè- » veront bientôt les plus vils mécréans de nos » tavernes et de nos lieux de débauche, de nos » villes et de nos villages, au rang et à la dignité » de sénateur. Qui voudrait confier les affaires » de la République à des gens à qui personne ne » voudrait confier ses affaires particulières? Qui » voudrait voir le trésor de l'État remis aux soins » de ceux qui ont dépensé leur propre fortune » dans d'infames prodigalités? Doivent-ils être » chargés de la bourse du peuple, ceux qui la » convertiraient bientôt dans leur propre bourse? » Sont-ils faits pour être les législateurs de toute » une nation, ceux qui ne savent pas ce qui est » loi et raison, juste ou injuste, oblique ou » droit, licite ou illicite; ceux qui pensent que » tout pouvoir consiste dans l'outrage, toute di- » gnité dans l'insolence, qui négligent tout pour » satisfaire la corruption de leurs amis, ou la

» vivacité de leurs ressentimens, qui dispersent
» leurs parens et leurs créatures dans les pro-
» vinces, pour lever des taxes et confisquer des
» biens? hommes les plus dégradés et les plus
» vils, qui achètent eux-mêmes ce qu'ils préten-
» dent exposer en vente, d'où ils recueillent une
» masse exorbitante de richesses détournées des
» coffres publics : ils pillent le pays et émergent
» en un moment, de la misère et des haillons, à
» un état de splendeur et de fortune. Qui pourrait
» souffrir de tels fripons de serviteurs, de tels
» vice-régens de leurs maîtres ? Qui pourrait
» croire que les chefs des bandits seraient propres
» à conserver la liberté? Qui se supposerait de-
» venu d'un cheveu plus libre par une telle race
» de fonctionnaires (ils pourraient s'élever à cinq
» cents élus de telle sorte par les comtés et les
» bourgs), lorsque, parmi ceux qui sont les vrais
» gardiens de la liberté, il y en a tant qui ne sa-
» vent ni comment user ni comment jouir de
» cette liberté, qui ne comprennent ni les prin-
» cipes ni les mérites de la propriété? »

On n'a jamais rien dit de plus fort contre la réforme parlementaire. Cromwell avait essayé cette réforme, il fut bientôt obligé de dissoudre le Parlement produit d'une loi d'élection élargie. Mais ce qui était vrai du temps de Milton n'est pas également vrai aujourd'hui. La disproportion entre les propriétaires et les classes populaires n'est plus aussi grande. Les progrès de l'éducation

et de la civilisation ont commencé à rendre les électeurs d'une classe moyenne plus aptes à comprendre des intérêts qu'ils ne comprenaient pas autrefois. L'Angleterre de ce siècle a pu, quoique non sans péril, conférer des droits à une classe de citoyens qui, au XVIIe siècle, auraient renversé l'État en entrant dans les Communes.

Ainsi, toutes les questions générales et particulières, agitées aujourd'hui chez les peuples du continent et dans le parlement d'Angleterre, avaient été traitées et résolues par Milton dans le sens où notre siècle les résout. Il a créé jusqu'à la langue constitutionnelle moderne : les mots de *fonctionnaires*, de *décrets*, de *motions*, etc., sont de lui. Quel était donc ce génie capable d'enfanter à la fois un monde nouveau et une parole nouvelle de politique et de poésie?



RESTAURATION. MILTON ARRÊTÉ ET REMIS EN LIBERTÉ. FIDÉLITÉ DU POÈTE A CROMWEL.

Milton eut la douleur de voir le fils de Charles I[er] remonter sur le trône; non que son cœur ferme fût effrayé, mais ses chimères de liberté républicaine s'évanouissaient : toute chimère qui s'évanouit fait du mal et laisse un vide. Charles II, dans sa déclaration de Bredá, annonçait qu'il pardonnait à tout le monde, s'en remettant aux Communes du soin d'excepter les indignes du pardon. Les vengeances sanglantes, sous les Stuart et sous la maison de Hanovre, ne purent être imputées à la couronne : elles furent l'œuvre des Chambres. Les corps sont plus implacables que les individus, parce qu'ils réunissent en eux plus de passions et qu'ils sont moins responsables.

A l'avènement de Charles II, Milton se démit de la place de secrétaire latin, et quitta son hôtel de Petty-France où pendant huit années il avait reçu tant d'hommages. Il se retira chez un de ses amis, dans *Bartholomew-Close*, aux environs de *West-Smithfield*. Des poursuites furent com-

mencées contre la *Défense du peuple anglais* et l'*Iconoclaste;* et le 27 juin 1660, le Parlement ordonna l'arrestation de l'auteur de ces ouvrages. On ne le trouva point d'abord; mais peu de mois après on le voit remis entre les mains d'un sergent d'armes : il fut néanmoins bientôt relâché. Le 17 décembre de la même année, il eut l'audace de s'adresser à cette terrible Chambre qui pensait l'avoir généreusement traité en ne faisant pas tomber sa tête : il réclama contre l'excès du salaire requis par le sergent; il croyait qu'on l'avait plus outragé en lui ôtant la liberté qu'en le privant de la vie. Les registres du Parlement constatent ces deux faits :

Samedi, 15 décembre 1660.

« Ordonné que M. Milton, à présent à la garde » d'un sergent d'Armes de cette Chambre, soit » relâché en payant les honoraires. »

Lundi, 17 décembre 1660.

« Une plainte ayant été faite que le sergent » d'Armes a demandé des honoraires excessifs » pour la garde de M. Milton,

» Ordonné qu'il en sera référé au comité des » priviléges pour examiner cette affaire. »

Davenant sauva Milton : histoire honorable aux Muses sur laquelle j'ai rimaillé jadis des vers détestables. Cunningham raconte autrement la

délivrance du poète : il prétend que Milton se déclara trépassé et qu'on célébra ses funérailles : Charles aurait applaudi à la ruse d'un homme échappé à la mort en faisant le mort. Le caractère de l'auteur de la *Défense* et les monumens de l'histoire ne permettent pas d'admettre cette anecdote. Milton fut oublié dans la retraite où il s'ensevelit; et à cet oubli nous devons le *Paradis perdu*. Si Cromwell eût vécu dix ans de plus, comme le remarque M. Mosneron, il n'aurait jamais été question de son secrétaire.

Les fêtes de la restauration passées, les illuminations éteintes, vinrent les supplices. Charles s'était déchargé sur les Communes de toute responsabilité de cette nature, et celles-ci n'épargnèrent pas les réactions violentes. Cromwell fut exhumé et sa carcasse pendue, comme si l'on eût hissé le pavillon de sa gloire sur les piliers du gibet. L'histoire a gardé dans *le trésor de ses Chartes* la quittance du maçon qui brisa, par ordre, le sépulcre du Protecteur, et qui reçut une somme de 15 shellings pour sa besogne :

May the 4th, 1661, *recd then in full*, *of the worship ful serjeant Norforke*, *fiveteen shillinges*, *for taking up the corpes of Cromwell*, *et Jerton et Brassaw*.

Rec by me John Lewis.

« Mai, le 4me jour, 1661, reçu alors en totalité,

» du respectable sergent Norforke, quinze shel-
» lings pour enlever le corps de *Cromwell*, *et*
» *Jerton et Brassaw*.

» Reçu par moi, John Lewis. »

Milton seul resta fidèle à la mémoire de Cromwell : tandis que de petits auteurs bien vils, bien parjures, bien vendus au pouvoir revenu, insultaient les cendres du grand homme aux pieds duquel ils avaient rampé, Milton lui donnait un asile dans son génie, comme dans un temple inviolable.

Milton put rentrer dans les affaires : sa troisième femme (car il avait épousé successivement deux autres femmes après la mort de Marie Powell) le suppliant d'accepter son ancienne place de secrétaire du conseil, il lui répondit : « Vous
» êtes femme et vous voulez avoir des équipages;
» moi je veux mourir honnête homme. » Demeuré républicain, il s'enferma dans ses principes avec sa muse et sa pauvreté. Il disait à ceux qui lui reprochaient d'avoir servi un tyran : « Il nous a
» délivrés des rois. » Il affirmait n'avoir combattu que pour la cause de Dieu et de la patrie.

Un jour se promenant dans le parc de Saint-James, il entendit tout à coup répéter autour de lui : Le roi! le roi! « Retirons-nous, dit-il à son
» guide; je n'ai jamais aimé les rois. » Charles II aborde l'aveugle : « Monsieur, voilà comme le

» ciel vous a puni d'avoir conspiré contre mon
» père. » — « Sire, si les maux qui nous affligent
» dans ce monde sont le châtiment de nos fautes,
» votre père devait être bien coupable. »



NOUVEAUX TRAVAUX DE MILTON; SON DICTIONNAIRE LATIN, SA MOSCOVIE, SON HISTOIRE D'ANGLETERRE.

La saison la plus favorable aux inspirations de Milton était l'automne, plus en rapport avec la tristesse et le sérieux de ses pensées : il dit cependant dans quelques vers qu'il *renaît au printemps*. Il se croyait recherché la nuit par une femme céleste. Il avait eu trois filles de Marie Powell: l'une d'elles, Deborah, lui lisait Isaïe en hébreu, Homère en grec, Ovide en latin, sans entendre aucune de ces langues : l'anecdote est contestée par Johnson. Aussi savant qu'il était grand poète, on a vu qu'il écrivait en latin comme en anglais; il faisait des vers grecs, témoin quelques uns de ses opuscules. C'est dans le texte même des prophètes qu'il se pénétrait de leur feu : la lyre du Tasse ne lui était point étrangère. Il parlait presque toutes les langues vivantes de l'Europe. Antoine Francini, Florentin, s'exprime sur Milton comme si le poète d'Albion, à son passage en Italie, jouissait déjà de tout son éclat :

Nell' altera Babelle
Per te il parlar confuse Giove in vano,
. . . .
Ch' ode oltr' all Anglia il tuo più degno idioma,
Spagna, Francia, Toscana, e Grecia e Roma.

« Dans une autre Babel, la confusion des lan-
» gues serait vaine pour toi, qui outre l'anglais,
» ton plus noble idiome, entends l'espagnol, le
» français, le toscan, le grec et le latin. »

Milton, vers la fin du protectorat, avait commencé sérieusement à écrire le *Paradis perdu :* il menait de front, avec ce travail des Muses, des travaux d'histoire, de logique et de grammaire. Il a rassemblé en trois volumes in-folio les matériaux d'un nouveau *Thesaurus linguæ latinæ*, qui ont servi aux éditeurs du dictionnaire de Cambridge imprimé en 1693. On a de lui une grammaire latine pour les enfans : Bossuet faisait le catéchisme aux petits garçons de Meaux. L'auteur du *Paradis perdu* est dominé du sujet de son *poëme* jusque dans le Traité d'*éducation* adressé à Hartlib en 1650 : « La fin
» de tout savoir, dit-il, est d'apprendre à réparer
» les ruines de nos premiers parens, en retrou-
» vant la vraie connaissance de Dieu. »

Ces travaux, qui auraient fait honneur à Ducange ou à un bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, n'accablaient pas le génie de Milton

et ne lui suffisaient pas : de même que Leibnitz, il embrassait l'histoire dans ses recherches. Sa *Moscovie* est un abrégé amusant par de petits détails de la nature des voyages. « Il fait si froid » l'hiver en Moscovie, que la sève des branches » mises au feu gèle en sortant du bout opposé » à celui qui brûle. Moscou a un beau château à » quatre faces, bâti sur une colline; les murs de » brique en sont très hauts : on dit qu'ils ont » dix-huit pieds d'épaisseur, seize portes et au- » tant de boulevarts. Ce château renferme le » palais de l'empereur et neuf belles églises avec » des tours dorées. »

C'est le Kremlin d'où la fortune de Bonaparte s'envola.

L'*Histoire d'Angleterre* de Milton se compose de six livres; elle ne va pas au delà de la bataille d'Hasting. L'Heptarchie, quoi qu'en dise Hume, y est fort bien débrouillée : le style de l'ouvrage est mâle, simple, entremêlé de réflexions presque toujours relatives au temps où l'historien écrivait. Le troisième livre s'ouvre par une description de l'état de la société dans la Grande-Bretagne au moment où les Romains abandonnèrent l'île; il compare cet état à celui de l'Angleterre lorsqu'elle se trouva délaissée du véritable pouvoir sous le règne de Charles Ier. A la fin du cinquième livre, Milton déduit les causes qui firent tomber les Anglo-Saxons sous le joug des

Normands : il demande si les mêmes causes de corruption ne pourraient pas faire retomber ses compatriotes sous le joug de la superstition et de la tyrannie.

L'imagination du poète ne dédaigne pas les origines fabuleuses des Bretons ; il consacre plusieurs pages aux règnes de ces monarques de romans, qui, depuis Brutus, arrière-petit-fils d'Énée, jusqu'à Cassibelan, ont gouverné la Grande-Bretagne. Sur son chemin il rencontre le roi Leir (Lear) :

« Leir qui régna après Bladud eut trois filles. » Etant devenu vieux, il résolut de marier ses » filles et de diviser son royaume entre elles ; mais » il voulut auparavant connaître celle de ces trois » filles qui l'aimait le mieux. Gonorille, l'aînée, » interrogée par son père, lui répondit, en invo» quant le ciel, qu'elle *l'aimait plus que son ame*. » Ainsi, dit le vieil homme plein de joie, puisque » tu honores mon âge défaillant, je te donne, » avec un mari que tu choisiras, la troisième » partie de mon royaume. Regan, la seconde fille » interrogée, répondit à son père qu'elle l'aimait » au dessus *de toutes les créatures ;* et elle reçut » une récompense égale à celle de sa sœur. Mais » Cordeilla, la plus jeune et jusque-là la plus ai» mée, fit cette sincère et vertueuse réponse : » Mon père, mon amour pour vous est comme » mon devoir l'ordonne : que peut demander de

» plus un père? que peut promettre de plus un
» enfant? ceux qui vont au delà vous flattent.

» Le vieillard fâché d'entendre cela, et désirant
» que Cordeilla reprît ses paroles, répéta sa de-
» mande; mais Cordeilla, avec une loyale tris-
» tesse pour les infirmités de son père, répondit,
» faisant allusion à ses sœurs, plutôt qu'en révé-
» lant ses propres sentimens : *Comptez* ce que
» vous avez, dit-elle, telle est votre *valeur*, et je
» vous aime ce que vous *valez*. — Eh bien! s'écria
» le roi Leir dans une grande colère, écoute ce
» que ton ingratitude te *vaut :* puisque tu n'as pas
» révéré ton vieux père comme ont fait tes sœurs,
» tu n'auras pas ta part de mon royaume.

» Cependant la renommée de la sagesse et des
» graces de Cordeilla s'étant répandue au loin,
» Aganippus, grand monarque dans les Gaules,
» la demanda en mariage. Après quoi, le roi Leir,
» tombant de plus en plus dans les années, devint
» la proie de ses deux autres filles et de leurs ma-
» ris. Il demeurait chez sa fille aînée, et il n'avait
» pour serviteurs que soixante chevaliers, et ils
» furent bientôt réduits à trente. Leir ne pouvant
» digérer cet affront se retira chez sa seconde
» fille; mais la discorde s'étant mise parmi les
» serviteurs de différens maîtres, on ne laissa au
» roi que cinq chevaliers. Il retourna chez sa fille
» aînée, espérant qu'elle aurait pitié de ses che-
» veux blancs; mais elle refusa de le recevoir, à
» moins qu'il ne se contentât d'un seul chevalier.

» Alors Cordeilla, sa plus jeune fille, revint en
» pensée au roi Leir; il reconnut le sens caché de
» ses paroles, et il espéra qu'elle aurait pitié de
» sa misère. Il s'embarqua pour la France. Cor-
» deilla, poussée de son amour et sans compter
» sur la plus petite récompense, se prit à verser
» des larmes au récit des malheurs de son père.
» Ne voulant pas qu'il fût vu dans la détresse ni
» par elle ni par personne, elle envoya secrète-
» ment un de ses plus fidèles serviteurs, qui le
» conduisit dans quelque bonne ville au bord de
» la mer, afin de le baigner, de le vêtir, de lui
» faire bonne chère, de le fournir d'une suite
» convenable à sa dignité. Cela étant fait, Cor-
» deilla, avec le roi son mari, et tous les barons
» de son royaume, allèrent au devant de lui en
» grande fête et en grande joie. Cordeilla passa
» en Angleterre avec une armée, et remit son père
» sur le trône. Elle vainquit ses sœurs impies
» avec leurs ducs, et le roi Leir porta la couronne
» pendant trois ans. Il mourut après, et Cor-
» deilla, menant une grande pompe et un grand
» deuil, l'enterra dans la ville de Leicester. Cor-
» deilla régna cinq ans, jusqu'à ce que Marganus
» et Canedagius, fils de ses sœurs, lui firent la
» guerre, la dépossédèrent, l'emprisonnèrent, et
» elle se tua. »

Il m'a été impossible de faire sentir dans cette traduction le charme de l'original. Le conteur a

vieilli son style à l'égal des chroniques dont il emprunte ce récit; il m'aurait fallu reproduire l'histoire du roi Leir dans la langue de Froissart. Milton s'est plu à lutter avec Shakespeare comme Jacob avec l'Ange.



TRAVAUX POÉTIQUES DE MILTON. PLAN DU PARADIS PERDU POUR UNE TRAGÉDIE.

Ce n'est pas tout : les compositions poétiques de Milton étaient aussi gigantesques que ses études en prose. Et ce n'était pas de ces fantaisies de la médiocrité abondante dont les vers ruissellent aussi facilement que des paroles : soit qu'il quittât la lyre pour la plume, ou la plume pour la lyre, Milton accroissait toujours en quelque chose les moissons de la postérité. On eût dit qu'il avait résolu de mettre, comme certains pères de l'Eglise, la Bible entière en tragédies. On conserve, à la bibliothèque du collége de la Trinité à Cambridge, des manuscrits du poète : parmi ces manuscrits se trouvent les titres de trente-six tragédies à prendre dans l'histoire d'Angleterre depuis Vertiger jusqu'à Edouard-le-Confesseur, et de quarante-huit tragédies à tirer des Livres Saints. Quelques notes et des indications de discours, de chants, de caractères, sont assez souvent jointes à ces titres.

Parmi les sujets sacrés choisis par Milton, j'ai

remarqué celui d'Athalie. Milton n'eût point surpassé Racine; mais il eût été curieux de voir comment ce mâle génie aurait conduit une action qui a produit le chef-d'œuvre de la scène. — Le poète *républicain* aurait-il donné aux rois des avertissemens plus nobles et plus sévères que le poète *royaliste :*

Loin du trône nourri, de ce fatal honneur,
Hélas ! vous ignorez le charme empoisonneur.
De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois ;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même ;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême ;
Qu'aux larmes, au travail le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné ;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.

Milton avait aussi formé le projet de traduire Homère.

Voici un des plans du *Paradis perdu* pour une tragédie, tel qu'il existe écrit de la main du poète dans les manuscrits du collége de la Trinité:

PERSONNAGES.

Michel.
L'Amour divin.
Chœur d'anges.
Lucifer.
Adam, Ève } avec le Serpent.
La Conscience.
La Mort.
Le Travail.
La Maladie.
Le Mécontentement.
L'Ignorance. } muets.
La Foi.
L'Espérance.
La Charité.

AUTRES PERSONNAGES.

Moïse.
La divine Justice, la Miséricorde, la Sagesse, l'Amour divin.
Hespérus, l'Étoile du soir.
Chœur d'anges.
Lucifer.
Adam.
Ève.
La Conscience.
Le Travail.
La Maladie.
Le Mécontentement.
L'Ignorance.
La Peur.
La Mort. } muets.
La Foi.
L'Espérance.
La Charité.

PLAN DU PARADIS PERDU.

TRAGÉDIE.

—

ACTE I.

Moïse, *prologiste*, raconte qu'il a son vrai corps; que ce corps ne se corrompt point, parce qu'il habite avec Dieu sur la montagne; que lui, Moïse, est semblable à Elie et à Enoch; qu'outre la pureté du lieu qu'il habite, les vents purs, la rosée et les nuages le préservent de la corruption. De là, il exhorte les hommes à parvenir à la vue de Dieu; il leur dit qu'ils ne peuvent voir Adam dans l'état d'innocence, à cause de leurs péchés.

La Justice, la Miséricorde, la Sagesse, s'enquièrent de ce qui arrivera à l'homme s'il tombe.

Chœur d'anges qui chantent un hymne à la création.

ACTE II.

L'Amour céleste, l'Etoile du soir et le Chœur chantent le cantique nuptial et décrivent le paradis.

ACTE III.

Lucifer machine la ruine d'Adam.

Le Chœur craint pour Adam et raconte la rébellion et la chute de Lucifer.

ACTE IV.

Adam et Ève tombés.

La Conscience les cite à l'examen de Dieu.

Le Chœur se lamente et dit les biens qu'Adam a perdus.

ACTE V.

Adam et Ève chassés du paradis.

Un ange présente à Adam le Travail, la Peine, la Haine, l'Envie, la Guerre, la Famine, la Maladie, le Mécontentement, l'Ignorance, la Peur et la Mort, entrés dans le monde : Adam leur donne leurs noms, ainsi qu'à l'Hiver, à la Chaleur, à la Tempête, etc.

La Foi, l'Espérance et la Charité consolent Adam et l'instruisent.

Le Chœur conclut rapidement.

Dans ce plan, la plupart des personnages *surnaturels* du *Paradis perdu* sont remplacés par des personnages *allégoriques*. Lucifer, dans la tragédie, projette la ruine d'Adam comme Satan la machine dans le poème; mais toutes les grandes scènes de l'Enfer sont supprimées, de même que les grandes scènes du Ciel : on ne voit point les conseils tenus dans l'Abîme; on n'entend point les oracles du PÈRE, les paroles du FILS sur la sainte montagne: le drame ne comportait pas ces développemens de l'épopée. Le Chœur raconte la rébellion et la chute de Lucifer; mais il est évident qu'il n'aurait pu le faire que d'une manière fort courte, non dans un long récit, et comme celui de Raphaël. Dans la tragédie l'Amour céleste et l'Etoile du soir chantent le cantique nuptial; dans le poème, c'est le poète lui-même qui entonne le cantique : on peut regretter le chant de l'Etoile du soir et en présumer la beauté. Mais Milton ne peut se passer de génie, témoin ce trait remarquable jeté dans une simple note : l'ange présente à Adam, après sa chute, toutes les calamités de la Terre, depuis le Travail jusqu'à la Mort; Adam *pécheur* les *nomme*, comme dans son *innocence* il avait imposé des *noms* aux innocens animaux de la création. Cette sublime allégorie ne se trouve point dans le *Paradis perdu*.

AUTRES DÉTAILS SUR MILTON.

Le chantre d'Eden disait que le poète doit être « un vrai poème, » *ought himself to be a true poem*, c'est-à-dire un modèle des choses les meilleures et les plus honorables.

Milton se levait à quatre heures du matin en été, à cinq en hiver. Il portait presque toujours un habit de gros drap gris; il étudiait jusqu'à midi, dînait frugalement, se promenait avec un guide, chantait le soir en s'accompagnant de quelque instrument : il savait l'harmonie et avait la voix belle. Il s'était long-temps livré à l'exercice des armes. A en juger par le *Paradis perdu*, il aimait passionnément la musique et le parfum des fleurs. Il soupait de cinq ou six olives et d'un peu d'eau, se couchait à neuf heures et composait la nuit dans son lit. Quand il avait fait quelques vers, il sonnait, et les dictait à sa femme ou ses filles. Les jours de soleil, il se tenait assis sur un banc à sa porte : il demeurait dans Bunhill-Row, au bord d'une espèce de chemin.

Au dehors, on accablait d'outrages le lion ma-

lade et abandonné; on lui disait : « Parricide de
» ton roi, si, par la clémence de Charles II, tu as
» échappé à ton supplice, tu n'es maintenant que
» plus puni. Vieux, infirme, pauvre, privé des
» yeux, réduit à écrire pour vivre, rappelle donc,
» pour gagner ta vie, Saumaise de la mort. » On
lui reprochait son âge, sa laideur, sa petitesse;
on lui appliquait ce vers de Virgile :

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum,

observant que le mot *ingens* était le seul qui ne
s'appliquât pas à sa personne. Il avait la simplicité de répondre (*Defensio autoris*) qu'il était
pauvre, parce qu'il ne s'était jamais enrichi; qu'il
n'était ni petit ni grand; qu'à aucun âge il n'avait
été trouvé laid; que dans sa jeunesse, l'épée au
côté, il n'avait jamais craint les plus hardis. En
effet, il avait été très-beau, et l'était encore dans
sa vieillesse : le portrait d'Adam était le sien
(livre IV du Paradis perdu). Ses cheveux étaient
admirables, ses yeux d'une pureté extraordinaire;
on n'y voyait aucune tache, et il eût été impossible de le croire aveugle.

Si l'on ne connaissait la rage des partis, croirait-on qu'on pût jamais faire un crime à un
homme d'être aveugle? Mais remercions ces abominables haines, elles nous ont valu quelques
lignes admirables. Milton répond d'abord qu'il a

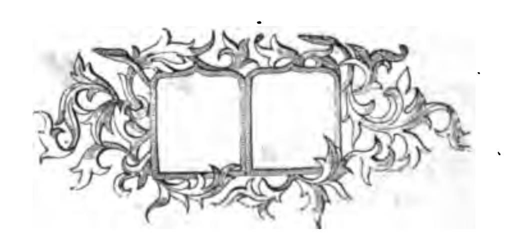
perdu la vue à la défense de la liberté, et il ajoute ces paroles de sublimité et de tendresse:

« Dans la nuit qui m'environne, la lumière de » la divine présence brille pour moi d'un plus » vif éclat. Dieu me regarde avec plus de ten- » dresse et de compassion, parce que je ne puis » plus voir que lui. La loi divine non seulement » doit me servir de bouclier contre les injures, » mais me rendre plus sacré; non à cause de la » privation de la vue, mais parce que je suis à » l'ombre des ailes divines qui semblent produire » en moi ces ténèbres. — J'attribue à cela les af- » fectueuses assiduités de mes amis, leurs atten- » tions consolantes, leurs bonnes visites et leurs » égards respectueux. »

On voit à quelle extrémité il était réduit pour écrire, par le passage d'une de ses lettres à Pierre Heimbach :

« Celle de mes vertus, que vous appelez ma » vertu politique, et que j'aimerais mieux que » vous eussiez appelée mon dévouement à ma pa- » trie (doux nom qui me charme toujours), ne » m'a pas trop bien récompensé. En finissant ma » lettre, si vous en trouvez quelque partie tracée » incorrectement, vous en imputerez la faute au » petit garçon qui écrit pour moi : il ignore ab- » solument le latin, et je suis forcé misérable- » ment de lui épeler chaque lettre que je dicte. »

Les maux de Milton étaient encore aggravés par des chagrins domestiques. J'ai déjà dit qu'il avait perdu sa première femme, Marie Powell, morte en couches; sa seconde femme, Catherine Wood Cock de Hackeney, mourut aussi en couches au bout d'un an. Sa troisième femme, Élisabeth Minshul, lui survécut et le servit bien. Il paraît qu'il fut peu aimé : ses filles, qui jouent un si beau rôle poétique dans sa vie, le trompaient et vendaient secrètement ses livres. Il s'en plaignait. Malheureusement son caractère semble avoir eu l'inflexibilité de son génie. Johnson a dit avec précision et vérité que Milton croyait la femme faite seulement pour *l'obéissance* et l'homme pour la *rébellion*.



PUBLICATION DU PARADIS PERDU.

Il touchait à l'âge de cinquante-neuf ans, lorsqu'en 1667 il songea à publier le *Paradis perdu*. Il en avait montré le manuscrit, alors divisé en dix livres, à Ellwood, quacker, qui a laissé à la littérature anglaise l'*Histoire sacrée* et la *Davideïde*. Le manuscrit du *Paradis perdu* n'était pas de la main de l'auteur : Milton n'ayant pas le moyen de payer un copiste, quelques amis avaient écrit alternativement sous sa dictée. Le Censeur refusait l'*imprimatur* à cet autre Galilée, découvreur d'astres nouveaux ; il chicanait à chaque vers ; il lui semblait surtout que le crime de *haute trahison* ressortait du magnifique passage où la gloire obscurcie de Satan est comparée à une éclipse, laquelle alarme *les rois par la frayeur des révolutions*.

Mais comment le docteur Tomkyns ne s'aperçut-il pas des allusions aux mœurs de la dynastie restaurée, allusions si sensibles dans ces vers qui font partie de la belle invocation à l'amour conjugal ?

« Il n'a point ses plaisirs (l'amour) dans le sou-
» rire acheté des prostituées, dans de rapides
» jouissances sans passion, sans joie, et que rien
» ne rend chères; il ne les a point dans la danse
» des favorites ou sous le masque lascif, ou dans
» le bal de minuit, ou dans la sérénade donnée
» par un amant famélique à sa fière beauté qu'il
» serait mieux de quitter avec mépris. »

Milton peint encore plus clairement la cour de Charles dans la *cour de Bacchus*, lorsqu'il représente les courtisans prêts à le déchirer, lui Milton, comme les Bacchantes déchirèrent Orphée sur les monts de la Thrace :

« Chasse au loin les barbares discords de Bac-
» chus et de ses enfans de la joie ; race de cette
» horde forcenée qui déchira sur le Rhodope le
» chantre de la Thrace : il ravit l'oreille des bois
» et des rochers, jusqu'à ce qu'une clameur sau-
» vage noyât et la voix et la lyre : la Muse ne put
» défendre son fils. »

Il est probable que l'ingénieuse lâcheté du censeur sauva le *Paradis perdu :* Tomkyns n'osa point reconnaître le roi et ses amis dans un portrait dont la ressemblance frappait tous les yeux.

Les libraires intimidés ne se pressaient pas d'acquérir le manuscrit d'un auteur pauvre, presque inconnu comme poète, suspect et détesté comme prosateur. Enfin il y en eut un plus

hardi que les autres : il osa se charger en tremblant de l'ouvrage fatal.

On a conservé le contrat de vente et le manuscrit du poème souillé de l'*imprimatur ;* le contrat porte ce titre :

Milton's agreement with Mr Symons
for Paradise lost.

Dated 27th april, 1667.

Convention de Milton avec M. Symons pour le Paradis perdu, daté du 27 avril 1667.

Il est dit, dans cette *convention*, que Jean Milton, gentleman, cède à Samuel Symons, imprimeur, en propriété et pour toujours, pour la somme de 5 liv. st., à lui, Milton, présentement payée, tous les exemplaires, copies et manuscrits d'un poème intitulé : *Paradis perdu*, ou de *quelque autre titre ou nom que ledit poème est ou sera nommé*. Clause singulière par laquelle on voit que Milton, son poème fait et vendu, hésitait encore sur le titre qu'il lui donnerait. Samuel Symons s'engage, en considération (*in consideration*) de l'acquisition du *Paradis perdu*, à payer une autre somme de 5 liv. st. à la fin de la première impression, quand il aura vendu 1,300 exemplaires de l'ouvrage. Il s'engage de plus à payer à Jean Milton ou à ses héritiers, à la fin d'une seconde

édition, après la vente aussi de 1,300 exemplaires, une troisième somme de 5 liv. st. A la suite de ce contrat on voit trois quittances : l'une datée du 26 avril 1669, et signée Jean Milton, qui reconnaît avoir reçu les secondes 5 liv. st. mentionnées au contrat ; l'autre signée d'Elisabeth veuve Milton, le 21 décembre 1680, qui reconnaît avoir reçu la somme de 8 liv. st., en cession de tous ses droits sur l'édition en douze livres du *Paradis perdu ;* enfin une troisième quittance, ou plutôt des espèces de lettres-patentes d'Elisabeth Milton, du 29 avril 1681, laquelle renonce à jamais à toute reprise contre Samuel Symons, à toutes réclamations qui pourraient être à faire, *from the beginning of the world unto the day of these presents*, « depuis le commencement du monde » jusqu'au jour de ces présentes. » *Faites dans la trente-troisième année du règne de notre souverain seigneur Charles, par la grace de Dieu roi d'Angleterre, d'Écosse, d'Irlande et de France, et défenseur de la foi.*

Ainsi Milton reçut 10 liv. sterl. pour la cession de la propriété du *Paradis perdu*, et sa veuve 8. Les dernières *lettres* de cette veuve sont datées de la *trente-troisième année du règne de Charles second*, c'est-à-dire que la révolution de 1649 est non avenue; que Cromwell n'a pas régné, et que Milton, secrétaire de la République et du Protecteur, n'a point écrit, sous la République et le Protectorat, le poème immortel, vendu pour

10 liv. st., payées dans l'espace de deux ans. Et c'est la veuve de Milton qui signe tout cela! Qu'importe? Il n'appartenait pas plus à Charles II d'effacer les temps dont Cromwell et Milton avaient fixé la date, qu'à Louis XVIII de rayer de son règne celui de Napoléon.



SAMSON AGONISTE. PARADIS RECONQUIS. NOUVELLE LOGIQUE. VRAIE RELIGION. MORT DE MILTON.

Le *Paradis perdu*, pendant toute la vie du poète, demeura enseveli au fond de la boutique du libraire aventureux. En 1667, dans toute la gloire de Louis XIV, lorsque *Andromaque* faisait son apparition sur la scène, John Milton était-il connu en France? Oui : peut-être de quelques gens de justice, comme un coquin d'écrivassier dont les diatribes avaient été dument brûlées par la main du bourreau à Paris et à Toulouse.

Milton survécut sept ans à la publication de son poème, et n'en vit point le succès. Johnson, qui retranche au poète tout ce qu'il lui peut retrancher, ne lui veut pas même laisser l'amer plaisir d'avoir cru qu'il s'était trompé d'avoir pensé qu'il avait perdu sa vie, ou qu'un âge indifférent et jaloux méconnaissait son génie. Le docteur prétend que le *Paradis perdu* eut un succès *véritable* durant la vie de l'auteur, que celui-ci « vit les progrès *silencieux* de son ouvrage ;

» qu'il ne fut point découragé, se reposant sur
» son propre mérite avec une confiance intime
» dans son talent, attendant sans impatience les
» vicissitudes de l'opinion et l'impartialité de la
» génération suivante. »

Cette supposition est contraire aux faits matériels, et l'on va voir par le *Samson* si Milton se croyait apprécié de ses contemporains.

Milton avait cette force d'ame qui surmonte le malheur et se sépare d'une illusion : ayant jeté tout son génie au monde dans son poème, il continua ses travaux comme s'il n'avait rien donné aux hommes, comme si le *Paradis perdu* était un pamphlet tombé, un accident dont il ne fallait plus s'occuper. Il publia successivement *Samson*, le *Paradis reconquis*, *Une nouvelle Logique*, un Traité sur la *vraie Religion*.

Le *Paradis reconquis* est une œuvre de lassitude, quoique calme et belle; mais la tragédie de *Samson* respire la force et la simplicité antique. Le poète s'est peint dans la personne de l'Israélite aveugle, prisonnier et malheureux : noble manière de se venger de son siècle !

Le jour de la fête de Dagon, Samson obtient la permission de respirer un moment à la porte de sa prison, à Gaza; là, il se lamente de ses misères :

« Je cherche ce lieu infréquenté pour donner
» quelque repos à mon corps; mais je n'en trouve
» point à mes pensées inquiètes : comme des fre-
» lons armés, elles ne m'ont pas plutôt rencontré

» seul, qu'elles se précipitent sur moi en foule,
» et me tourmentent de ce que j'étais au temps
» passé et de ce que je suis à présent. . . . .
» Le plus grand de mes maux est la perte de la
» vue : aveugle au milieu de mes ennemis ! Oh !
» cela est pire que les chaînes, les donjons, la
» mendicité, la décrépitude ! Le plus vil des ani-
» maux est au dessus de moi : le vermisseau rampe,
» mais il voit. Mais moi, plongé dans les ténèbres
» au milieu de la lumière ! O ténèbres ! ténèbres !
» ténèbres ! en pleins rayons du midi ! Ténèbres
» irrévocables, éclipse totale sans aucune espé-
» rance de jour ! Si la lumière est si nécessaire à
» la vie, si elle est presque la vie ; s'il est vrai que
» la lumière soit dans l'ame, pourquoi la vue est-
» elle confinée au tendre globe de l'œil, si aisé à
» éteindre ?. . . . . Ah ! s'il en eût été autre-
» ment, je n'aurais pas été exilé de la lumière
» pour vivre dans la terre de la nuit, exposé à
» toutes les insultes de la vie, captif chez des *en-*
» *nemis inhumains*. »

On croit que, par ces dernières paroles, le poète faisait allusion à l'exécution du second Henri Vane.

Samson, mené à la fête de Gaza pour amuser les convives, prie Dieu de lui rendre sa force ; il ébranle les colonnes de la salle du banquet, et périt sous les illustres ruines dont il écrase les Philistins, comme Milton, en mourant, a enseveli ses ennemis sous sa gloire.

Milton, dans ses derniers jours, fut obligé de

vendre sa bibliothèque. Il approchait de sa fin. Le docteur Wright l'étant allé voir, le trouva retiré au premier étage de sa petite maison, dans une toute petite chambre : on montait à cette chambre par un escalier tapissé momentanément d'une moquette verte, afin d'assourdir le bruit des pas et de commencer le silence de l'homme qui s'avançait vers le silence éternel. L'auteur du *Paradis perdu*, vêtu d'un pourpoint noir, reposait dans un fauteuil à coude : sa tête était nue ; ses cheveux argentés tombaient sur ses épaules, et ses beaux yeux noirs d'aveugle brillaient sur la pâleur de son visage.

Le 10 novembre 1674, la Divinité qui parlait la nuit au poète le vint chercher ; il se réunit dans l'Eden céleste à ces anges au milieu desquels il avait vécu, et qu'il connaissait par leurs noms, leurs emplois et leur beauté.

Milton trépassa avec tant de douceur qu'on ne s'aperçut pas du moment où, à l'âge de soixante-six ans moins un mois, il rendit à Dieu un des souffles les plus puissans qui animèrent jamais l'argile humaine. Cette vie du temps ni longue ni courte servit de base à une vie immortelle : le grand homme traina assez de jours sur la terre pour s'ennuyer, pas assez pour épuiser son génie qu'il posséda tout entier jusqu'à son dernier soupir. Bossuet, comme Milton, avait cinquante-neuf ans lorsqu'il composa le chef-d'œuvre de son éloquence ; avec quel feu et quelle jeunesse il parle

de ses cheveux blancs! Ainsi l'auteur du *Paradis perdu* se plaint d'être glacé par les années, en peignant les amours d'Adam et d'Ève. L'évêque de Meaux prononça l'*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre* en 1669, l'année même où Milton donna quittance des secondes 5 livres sterling reçues pour la vente de son poème. Ces incomparables génies qui tous les deux, dans des rangs opposés, avaient fait le portrait de Cromwell, s'ignoraient l'un l'autre, et n'entendirent peut-être jamais prononcer leurs noms : les aigles qui sont vus de tous vivent un à un et solitaires dans la montagne.

Milton mourut juste à moitié terme entre deux révolutions, quatorze ans après la restauration de Charles II, et quatorze ans avant l'avènement de Guillaume. Il fut enterré près de son père dans le chœur de l'église de Saint-Gilles. Longtemps après, les curieux allaient voir une petite pierre dont l'inscription n'était plus lisible : cette pierre gardait les cendres délaissées de Milton; on ne sait si le nom de l'auteur du *Paradis perdu* n'avait point été effacé.

La famille du poète s'enfonça vite dans l'obscurité. Trente ans s'étaient écoulés depuis la mort de Milton, lorsque Déborah, voyant pour la première fois le portrait du poète alors devenu célèbre, s'écria : « O mon père! mon cher père! » Déborah avait épousé Abraham Clarke, tisserand dans Spithfields; elle mourut, âgée de soixante-seize ans, au mois d'août 1727. Une de ses filles se

maria à Thomas Foster, tisserand aussi. Réduite à la misère, un critique proposa une souscription en sa faveur : « Cette proposition, dit-il, doit être » bien reçue, puisqu'elle est faite par moi, qu'on » pourrait regarder comme le Zoïle de l'Homère » anglais. » Zoïle n'eut pas le plaisir de nourrir la petite-fille d'Homère des outrages qu'il avait prodigués au père de l'Epopée biblique. Le parterre anglais devint le tuteur de l'orpheline; elle eut à son bénéfice une représentation du *Masque* dont Samuel Johnson, d'ailleurs assez dur dans son jugement sur Milton, fit le prologue.

Déborah fut connue du professeur Ward, et de Richardson à qui nous devons une Vie de Milton. Addison se fit le patron de Déborah, et obtint pour elle de la reine Caroline cinquante guinées.

Un fils de Déborah, Caleb Clarke, passa aux Indes dans les premières années du XVIIIe siècle. On a su par sir James Mackintosh que ce petit-fils de Milton avait été clerc de paroisse à Madras. Caleb Clarke eut de sa femme Marie trois enfans : Abraham, Marie, morte en 1706, et Isaac. Abraham, arrière-petit-fils de Milton, épousa, au mois de septembre 1725, Anna Clarke; il en eut une fille Marie Clarke, portée sur les registres de naissances, à Madras, 2 avril 1727. Là, disparaît toute trace de la famille de Milton. On ne sait ce que sont devenus Abraham et Isaac qui ne moururent point à Madras, et dont, jusqu'à pré-

sent, on n'a point fait vérifier le décès sur les registres de Calcutta et de Bombay. S'ils étaient retournés en Angleterre, ils n'auraient point échappé aux admirateurs et aux biographes de Milton : ils se sont donc perdus dans les vastes régions de l'Inde, au berceau du monde chanté par leur aïeul. Peut-être quelques gouttes inconnues du sang libre de Milton animent aujourd'hui le cœur d'un esclave ; peut-être aussi coulent-elles dans les veines d'un prêtre de Buddha, ou dans celles d'un de ces bergers indiens, qui se retire au frais sous un figuier, et surveille « ses troupeaux à travers les entaillures coupées » dans le feuillage le plus épais. »

> Shelters in cool, and tends his pasturing herds
> At loopholes cut thro' thickest shade.....
>
> *Paradis lost*, 13, IX.

Rien de plus naturel que la curiosité qui nous porte à nous enquérir de la famille des hommes illustres : celle de Bonaparte n'a point péri, parce qu'il a laissé après lui les reines et les rois qu'il fit avec son épée. J'ai recherché ailleurs ce qu'étaient devenus les descendans de ce Cromwell, dont le nom se trouve inséparablement uni dans la gloire à celui de Milton.

« Il est possible, ai-je dit, qu'un héritier direct » d'Olivier Cromwell par Henri soit maintenant » quelque paysan irlandais inconnu, catholique,

» peut-être, vivant de pommes de terre dans les
» tourbières d'Ulster, attaquant la nuit les oran-
» gistes et se débattant contre les lois atroces
» du Protecteur. Il est possible encore que ce
» descendant inconnu de Cromwell ait été un
» Franklin ou un Washington en Amérique [1]. »

[1] Les Quatre Stuarts.



PARADIS PERDU.

DE QUELQUES IMPERFECTIONS DE CE POÈME.

Le comte de Dorset, cherchant des livres, entra chez le libraire de Milton et mit par hasard la main sur le *Paradis perdu*. Le libraire pria humblement sa Seigneurie de le lire et de lui procurer des acheteurs. Le comte l'emporta, le lut, le fit passer à Dryden qui le lui renvoya avec ces mots : *Cet homme nous efface, nous et les anciens.*

Cependant la renommée du *Paradis perdu* ne marcha qu'avec lenteur; des mœurs frivoles et corrompues, l'aversion qu'on portait à des sectes religieuses dont les excès avaient fait naître l'esprit d'incrédulité, s'opposaient au succès d'un poème aussi sévère par le sujet, le style et la pensée : ni le duc de Buckingham, ni le comte de Rochester, ni le chevalier Temple, ne s'occupent de Milton. Mais, en 1688, une édition in-folio du *Paradis perdu*, sous le patronage de lord Sómmers, fit du bruit : on eût dit que la gloire de l'ennemi des Stuarts par eux opprimée avait

attendu l'année de leur chute pour éclater. Si Milton eût vécu, comme son frère, jusqu'à l'époque de la révolution de 1688, eût-il trouvé grace devant le gouvernement nouveau? J'en doute; on ne fit que changer de roi. Le vieux régicide Ludlow, accouru de Lausanne, se trouva aussi étranger sous Guillaume III qu'il l'eût été sous Jacques II : homme d'un autre temps, il retourna mourir dans sa solitude.

Peu à peu les éditions du *Paradis perdu* se multiplièrent. Addison lui consacra dix-huit articles du Spectateur. Alors il n'y eut plus assez d'autels pour le dieu; Milton prit, dans le culte public, sa place à côté de Shakespeare.

Quelques voix opposantes se firent entendre pourtant : aucune grande renommée ne s'élève sans contradicteurs. On prétendit que Milton avait imité Mosénius, Ramsay, Vida, Sannazar, Romœus, Flecther, Staforst, Taubman, Andreini, Quintianus, Malapert, Fox : on aurait pu ajouter à cette liste Saint-Avit, Dubartas et le Tasse; Saint-Avit a de très belles scènes dans Eden. Il est probable que Milton, à Naples, dans la compagnie de Manso, avait lu les *Sette giornale del mondo creato* du Tasse. Le chantre de la Jérusalem fait sortir Ève du sein d'Adam, tandis que *Dieu arrosait d'un sommeil paisible les membres de notre premier père assoupi* :

> Ed irrigò di placida quiete
> Tutte le membra al sonnacchioso. . . .

Le Tasse amollit l'image biblique, et dans ses douces créations la femme n'est plus que le premier songe de l'homme.

Que fait tout cela à la gloire de Milton ? Ces prétendus originaux ont-ils ouvert leurs ouvrages par le réveil de Satan dans l'Enfer? ont-ils traversé le Chaos avec l'Ange rebelle, aperçu la création du seuil de l'Empyrée, apostrophé le soleil, contemplé le bonheur de l'homme dans sa primitive innocence, deviné les majestueuses amours d'Ève et d'Adam ?

Soit qu'en traduisant Milton, l'habitude d'une société intime m'ait accoutumé à ses défauts; soit qu'élargissant la critique, je juge le poète d'après les idées qu'il devait avoir, je ne suis plus blessé des choses qui me choquaient autrefois. La découverte de l'artillerie dans le ciel me semble aujourd'hui découler d'une idée fort naturelle : Milton fait inventer par Satan ce qu'il trouve de pire parmi les hommes. Il revient souvent sur cette invention, à propos de la conspiration des poudres ; il a cinq pièces latines, *in Proditionem bombardicam*, *in inventorem bombardæ*.

Les railleries des démons sont une imitation des railleries des héros d'Homère. J'aime à voir l'*Iliade* apparaître au travers du *Paradis perdu*.

Les démons changés en serpens qui sifflent leur chef lorsqu'il se vient vanter d'avoir (sous la figure d'un serpent) perdu la race humaine, sont les caprices, d'ailleurs étonnamment bien expri-

més, d'une imagination surabondante. Dans les critiques que l'on a faites de ce passage, on n'a pas vu, ou on n'a pas voulu voir l'explication que le poète lui-même donne de la métamorphose : elle est conforme au sujet de l'ouvrage et aux traditions les plus populaires du christianisme. C'est pour la dernière fois que l'on aperçoit Satan : le Prince des ténèbres, superbe intelligence au commencement du poème, avant la séduction d'Adam, devient hideux reptile à la fin du poème après la chute de l'homme : au lieu de l'Esprit qui brillait encore à l'égal du soleil éclipsé, il ne vous reste plus que l'*ancien serpent*, que le *vieux dragon* de l'abîme.

Il serait moins injuste de reprocher à Milton quelques traits de mauvais goût. « Ce dîner (de » fruits) qui ne refroidit pas, » par exemple. J'aurais voulu pouvoir supprimer les vers où Adam dit à Ève qu'elle est une *côte tortueuse* que lui Adam *avait de trop*, et malheureusement cette injure se trouvait placée dans un morceau dramatique d'une beauté achevée.

Le poète abuse un peu de son érudition ; mais après tout, mieux vaut être trop instruit que de ne l'être pas assez : Milton a tiré plus de beautés de son savoir que Shakespeare de son ignorance. N'est-il pas surprenant qu'au milieu de la mauvaise physique de son temps, il annonce l'*attraction*, démontrée depuis par Newton ? Keppler, Boullian et Hook, il est vrai, avaient mis sur la

voie de la découverte, et Milton aurait pu connaître ce qu'on appelait alors la force *tractoire*. Dans l'Antiquité, Aristarque fait du soleil le centre unique de l'univers.

Des nuances et des lumières manquent de fois à autre dans les tableaux du poète; on devine que le peintre ne voit plus, comme en musique on reconnaît le jeu d'un aveugle à l'indéfini de certaines notes. Les descriptions du *Paradis perdu* ont quelque chose de doux, de velouté, de vaporeux, d'idéal, comme des souvenirs : les *soleils couchans* de Milton en rapport avec son âge, la nuit de ses paupières et la nuit approchante de sa tombe, ont un caractère de mélancolie qu'on ne retrouve nulle part. Lui demanderez-vous rien de plus, lorsqu'en peignant une nuit dans Eden, il vous dit : « Le rossignol répétait ses plaintes » amoureuses, et le silence était ravi. » Cinq ou six vers, hors de tous les lieux communs, lui suffisent pour offrir le spectacle religieux du matin. « La lumière sacrée commença de poindre dans » l'orient parmi les fleurs humides; elles exha- » laient leur encens matinal, alors que tout ce » qui respire sur le grand autel de la terre élève » vers le Créateur des louanges silencieuses et une » odeur qui lui est agréable. » On croit lire un verset des psaumes : *Jubilate Deo omnis terra : Benedic anima mea Domino*.

Enfin, si le poète montre quelquefois de la fatigue; si la lyre échappe à sa main lassée, il re-

pose et je me repose avec lui : je ne voudrais pas que les beaux endroits du *Cid* et des *Horaces* fussent joints ensemble par des harmonies élégantes et travaillées; les simplicités de Corneille sont un passage à ses grandeurs qui me charme encore.



PLAN DU PARADIS PERDU.

Que dirai-je du *Paradis perdu* qui n'ait déjà été dit? Mille fois on en a cité les traits sublimes, les discours, les combats, la chute des anges et cet Enfer qui *eût fui épouvanté, si Dieu n'en avait creusé si profondément l'abîme*. J'insisterai donc principalement sur la composition générale de l'ouvrage, pour faire remarquer l'art avec lequel le tout est conduit.

Satan s'est réveillé au milieu du lac de feu (et quel réveil!). Il rassemble le conseil des légions punies; il rappelle à ses compagnons de malheur et de désobéissance un ancien oracle qui annonçait la naissance d'un monde nouveau, la création d'une nouvelle race formée à dessein de remplir le vide laissé par les anges tombés : chose formidable! c'est dans l'enfer que l'on entend prononcer pour la première fois le nom de l'Homme.

Satan propose d'aller à la recherche de ce monde inconnu, de le détruire ou de le cor-

rompre. Il part, explore l'enfer, rencontre le Péché et la Mort, se fait ouvrir les portes de l'Abîme, traverse le Chaos, découvre la Création, descend au soleil, arrive sur la terre, voit nos premiers parens dans Eden, est touché de leur beauté et de leur innocence, et donne, par ses remords et son attendrissement, une idée ineffable de leur nature et de leur bonheur. Dieu aperçoit Satan du haut du ciel, prédit la faiblesse de l'homme, annonce sa perte totale, à moins que quelqu'un ne se présente pour être sa caution et mourir pour lui : les anges restent muets d'épouvante. Dans le silence du ciel, le Fils seul prend la parole et s'offre en sacrifice. La victime est acceptée, et l'homme est racheté avant même d'être tombé.

Le Tout-Puissant envoie Raphaël prévenir nos premiers pères de l'arrivée et des projets de leur ennemi. Le messager céleste fait à Adam le récit de la révolte des anges, arrivée au moment où le Père annonça du haut de la montagne Sainte qu'il avait engendré son Fils, et qu'il lui remettait tout pouvoir. L'orgueil et la jalousie de Satan, excités par cette déclaration, l'entraînent au combat; vaincu avec ses légions, il est précipité dans l'Enfer. Milton n'avait aucunes données pour trouver le motif de la révolte de Satan; il a fallu qu'il tirât tout de son génie. Ainsi, avec l'art d'un grand maître, il fait connaître ce qui a précédé l'ouverture du poème. Raphaël raconte encore à

Adam l'œuvre des six jours. Adam raconte à son tour à Raphaël sa propre création. L'ange retourne au ciel. Ève se laisse séduire, goûte au fruit, et entraîne Adam dans sa chute.

Au dixième livre, tous les personnages reparaissent; ils viennent subir leur sort. Au onzième et au douzième livre, Adam voit la suite de sa faute et tout ce qui arrivera jusqu'à l'Incarnation du Christ : le Fils doit, en s'immolant, racheter l'homme. Le Fils est un des personnages du poème : au moyen d'une vision, il reste seul et le dernier sur la scène, afin d'accomplir dans le monologue de la croix l'action définitive : *consummatum est*.

Voilà l'ouvrage en sa simplicité. Les faits et les récits naissent les uns des autres; on parcourt l'enfer, le chaos, le ciel, la terre, l'éternité, le temps, au milieu des blasphèmes et des cantiques, des supplices et des joies; on se promène dans ces immensités tout naturellement, sans s'en apercevoir, sans ressentir aucun mouvement, sans se douter des efforts qu'il a fallu pour vous porter si haut sur des ailes d'aigle, pour créer un pareil univers.

Cette observation touchant la dernière apparition du Fils montre, contre l'opinion de certains critiques, que Milton aurait eu tort de retrancher les deux derniers livres. Ces livres, que l'on regarde, je ne sais pourquoi, comme les plus faibles du poème, sont selon moi tout aussi

beaux que les autres; ils ont même un intérêt humain qui manque aux premiers. Du plus grand des poètes qu'il était, l'auteur devient le plus grand historien, sans cesser d'être poète. Michel annonce à nos premiers pères qu'il faut sortir du Paradis. Eve pleure; elle se désole de quitter ses fleurs : « O fleurs, dit-elle, qui toutes avez reçu de » moi vos noms. » Trait charmant, qu'on a cru d'un dernier poète germanique, et qui n'est qu'une de ces beautés dont les ouvrages de Milton fourmillent. Adam se plaint aussi, mais c'est d'abandonner les lieux que Dieu avait daigné honorer de sa présence : « J'aurais pu dire à mes enfans : » Sur cette montagne il m'apparut; sous cet arbre » il se rendit visible à mes yeux ; entre ces pins » j'entendis sa voix; au bord de cette fontaine je » m'entretins avec lui. »

Cette idée de Dieu, dont l'homme est dominé dans le *Paradis perdu*, est d'une sublimité extraordinaire. Ève, en naissant à la vie, n'est occupée que de sa beauté et ne voit Dieu qu'à travers l'homme; Adam, aussitôt qu'il est créé, devinant qu'il n'a pas pu se créer seul, cherche et appelle aussitôt son Créateur.

Ève demeure endormie au pied de la montagne: Michel, au sommet de la même montagne, montre à Adam, dans une vision, toute sa race. Alors se déroule la Bible. D'abord vient l'histoire de Caïn et d'Abel : « O maître, s'écrie Adam à » l'ange, en voyant tomber Abel, est-ce là la

» mort? est-ce par ce chemin que je dois retour-
» ner à ma poussière natale? » Remarquons que dans l'Écriture il n'est plus question d'Adam après sa chute; un grand silence s'étend entre son péché et sa mort; pendant 930 années, il semble que le genre humain, sa postérité malheureuse, n'a osé parler de lui; saint Paul même ne le nomme pas parmi les saints qui ont vécu de la Foi; l'Apôtre n'en commence la liste qu'à Abel. Adam passe pour le chef des morts, parce que tous les hommes sont morts en lui, et néanmoins, durant neuf siècles, il vit défiler ses fils vers la tombe dont il était l'inventeur, et qu'il leur avait ouverte.

Après le meurtre d'Abel, l'ange montre à Adam un hôpital et les différentes espèces de morts; tableau plein de vigueur à la manière du Tintoret. « Adam pleure à cette vue, dit le poète,
» quoiqu'il ne fût pas né d'une femme. » Réflexion pathétique inspirée au poète par ce passage de Job : « L'homme *né de la femme* ne vit que
» peu de temps, et il est rempli de beaucoup de
» misère. »

L'histoire des Géans de la montagne, que séduisent les femmes de la plaine, est merveilleusement contée. Le déluge offre une vaste scène. Dans ce XIe livre, Milton imite Dante par ces formes d'interpellations du dialogue : MAITRE? Dante aurait invité Milton, comme un frère, à entrer avec lui dans le groupe des grands poètes.

Au XIIe livre, ce n'est plus une *vision*, c'est un

récit. La Tour de Babel, la vocation d'Abraham, la venue du Christ, son Incarnation, sa Résurrection, sont remplies de beautés de tous les genres. Le livre se termine par le bannissement d'Adam et d'Ève, et par les vers si tristes que tout le monde sait par cœur.

Dans ces deux derniers livres, la mélancolie du poète s'est augmentée; il paraît sentir davantage le poids du malheur et des ans. Il met dans la bouche de Michel ces paroles :

« Tu jouiras de la vie, et, pareil à un fruit par-
» venu à sa maturité, tu retomberas dans le sein
» de la terre dont tu es sorti. Tu seras, non pas
» durement arraché, mais doucement cueilli par
» la mort, quand tu seras parvenu à cette ma-
» turité qui s'appelle vieillesse. Mais alors il te
» faudra survivre à ta jeunesse, à ta force, à ta
» beauté qui se changera en laideur, en faiblesse,
» en maigreur. Tes sens émoussés auront perdu
» ces goûts et ces douceurs qui les flattent main-
» tenant, et au lieu de cet air de jeunesse, de
» gaîté, de vivacité, qui t'anime, règnera dans
» ton sang desséché une froide et stérile mélanco-
» lie, qui appesantira tes esprits et consumera
» enfin le baume de ta vie. »

Un commentateur, à propos du génie de Milton, dans ces derniers livres du *Paradis perdu*, dit : « C'est le même océan, mais dans le temps du

» reflux; le même soleil, mais au moment où il
» finit sa carrière. »

Soit. La mer me paraît plus belle lorsqu'elle me permet d'errer sur ses grèves abandonnées, et qu'elle se retire à l'horizon avec le soleil couchant.



CARACTÈRES DES PERSONNAGES DU PARADIS PERDU.

ADAM ET ÈVE.

Milton a placé dans le premier homme et la première femme le type original de leurs fils et de leurs filles sur la terre.

« Dans leurs regards divins brillait l'image de
» leur glorieux auteur, avec la vérité, la sagesse,
» la sainteté sévère et pure; sévère, mais placée
» dans cette véritable liberté filiale, d'où vient la
» véritable autorité dans les hommes. Ils ne sont
» pas égaux, comme leur sexe n'est pas semblable:
» LUI formé pour la contemplation et le courage;
» ELLE pour la mollesse et la douce grace sédui-
» sante; LUI pour Dieu seulement; ELLE pour DIEU
» en LUI. Le beau large front de l'homme et son œil
» sublime déclaraient sa suprême puissance; ses
» cheveux d'hyacinthe, partagés autour de son
» front, pendent en grappe d'une manière mâle,
» mais non au dessous de ses larges épaules. La
» femme porte comme un voile sa chevelure d'or
» qui descend éparse et sans ornement jusqu'à sa

» ceinture déliée: ses tresses roulent en capri-
» cieux anneaux, comme la vigne replie ses at-
» taches; ce qui implique la dépendance, mais
» une dépendance demandée avec un doux em-
» pire; par la femme accordée, par l'homme
» mieux reçue; accordée avec une soumission
» modeste, un décent orgueil, une tendre rési-
» stance; amoureux délai! . . . .

» Ainsi ils passaient nus; ils n'évitaient ni la
» vue de Dieu, ni celle de l'ange, car ils ne son-
» geaient point au mal; ainsi en se tenant par la
» main, passait le plus charmant couple qui s'unit
» jamais depuis dans les embrassemens de l'a-
» mour, Adam, le plus beau des hommes qui
» furent ses fils, Ève, la plus belle des femmes
» qui naquirent ses filles. » (*Paradis Perdu*, liv. IV.)

Adam, simple et sublime, instruit du ciel et tirant son expérience de Dieu, n'a qu'une faiblesse, et l'on voit que cette faiblesse le perdra : après avoir raconté sa propre création à Raphaël, ses conversations avec Dieu sur la solitude, il peint ses transports à la première vue de sa compagne.

« Il me sembla voir, quoique endormi, le lieu
» où j'étais et la figure glorieuse devant laquelle
» je m'étais tenu éveillé. En se baissant elle m'ou-
» vrit le côté gauche, y prit une côte chaude des
» esprits du cœur, et ruisselant du sang nouveau

» de la vie. Large était la blessure, mais soudain
» remplie de chair et guérie. Il pétrit et modela
» cette côte avec ses mains : sous ses mains se
» forma une créature semblable à l'homme, mais
» d'un sexe différent. Elle était si agréablement
» belle, que tout ce qui avait paru beau dans le
» monde ne parut plus rien maintenant, ou
» sembla confondu en elle, réuni en elle, et dans
» ses regards qui depuis ce temps ont répandu
» dans mon cœur une douceur non auparavant
» éprouvée. Sa présence inspira à toutes choses
» l'esprit d'amour et les amoureuses délices. Cette
» créature disparut et me laissa sombre : je m'é-
» veillai pour la trouver ou pour déplorer à ja-
» mais sa perte, et abjurer tous les autres plaisirs.
» Lorsque j'étais hors de tout espoir, la voici non
» loin, telle que je la vis dans mon songe, ornée
» de tout ce que le ciel et la terre pouvaient pro-
» diguer pour la rendre aimable. Elle s'avança
» conduite par son divin créateur (quoique invi-
» sible). Elle n'était pas ignorante de la nuptiale
» sainteté et des rites du mariage; la grace était
» dans tous ses pas, le ciel dans ses yeux, dans
» chacun de ses mouvemens la dignité et l'amour.
» Moi, transporté de joie, je ne pus m'empêcher
» de m'écrier à voix haute :

» Tu as rempli ta promesse, Créateur bon et
» doux, donateur de toutes choses belles! mais
» celui-ci est le plus beau de tes présens, et tu
» n'y as rien épargné! Je vois maintenant l'os de

» mes os, la chair de ma chair, moi-même devant
» moi.

» Elle m'entendit; et quoiqu'elle fût divine-
» ment amenée, son innocence, sa modestie vir-
» ginale, sa vertu, la conscience de son prix.....
» pour tout dire enfin, la nature elle-même, toute
» pure qu'elle était de pensée pécheresse, produi-
» sit dans Ève un tel effet, qu'en me voyant elle se
» détourna. Je la suivis; elle connut ce que c'était
» que l'honneur, et avec une soumission majes-
» tueuse il lui plut d'agréer mes raisons. Je la
» conduisis au berceau nuptial, rougissant
» comme le matin. Tous les cieux et les étoiles
» fortunées versèrent sur cette heure leur in-
» fluence choisie. La terre et chaque colline don-
» nèrent un signe de congratulation; les oiseaux
» furent joyeux; les fraîches brises, les vents lé-
» gers, murmurèrent dans les bois; en se jouant,
» leurs ailes nous jetèrent des roses, nous jetèrent
» les parfums du buisson embaumé, jusqu'à ce
» que l'amoureux oiseau de la nuit chanta les
» noces, et ordonna à l'étoile du soir de se hâter
» sur le sommet de sa colline, pour allumer la
» lampe nuptiale.

» Ainsi je t'ai raconté ma condition et j'ai
» amené mon histoire jusqu'au comble de la féli-
» cité terrestre dont je jouis. Je dois avouer que
» dans toutes les autres choses je trouve à la vé-
» rité du bonheur; mais, soit que j'en use ou
» non, il ne produit dans mon esprit ni change-

» ment ni véhémens désirs. . . . . Mais ici tout
» autrement! transporté je vois, transporté je
» touche! Ici, pour la première fois, j'ai senti la
» passion, commotion étrange! Supérieur et
» calme dans toute autre joie, ici faible contre
» le charme d'un regard puissant de la beauté.
» Ou la nature a failli en moi et m'a laissé quel-
» que partie non à l'épreuve d'un pareil objet;
» ou, soustraite de mon côté, on m'a peut-être
» pris trop de vie, du moins on a prodigué à la
» femme trop d'ornemens. . . . . . . Quand j'ap-
» proche de ses charmes, elle me paraît si absolue
» et si accomplie en elle-même, si instruite de
» ses droits, que tout ce qu'elle veut faire ou dire
» me semble le plus sage, le plus vertueux, le
» plus discret, le meilleur. Tout savoir plus élevé
» tombe abaissé en sa présence; la sagesse discou-
» rant avec elle se perd déconcertée et paraît folie.
» L'autorité et la raison la suivent comme si elle
» avait été créée la première. Enfin, pour tout
» achever, la grandeur d'ame et la noblesse ont
» établi en elle leur demeure la plus charmante,
» et créé autour d'elle un respect mêlé de frayeur
» comme une garde angélique. »

Qui a jamais dit ces choses-là ? quel poète a jamais parlé ce langage? Combien nous sommes misérables dans nos compositions modernes, auprès de ces fortes et magnifiques conceptions! Milton a soin d'écarter Ève quand Adam raconte à Raphaël sa faiblesse; mais Ève curieuse, ca-

chée sous la feuillée, entend ce qui doit servir à la perdre.

Eve a une séduction inexprimable; elle respire à la fois l'innocence et la volupté; mais elle est légère, présomptueuse, vaine de sa beauté : elle s'obstine à aller seule à ses ouvrages du matin, malgré les supplications d'Adam; elle est offensée des craintes qu'il lui témoigne; elle se croit capable de résister au Prince des ténèbres. Le faible Adam lui cède; il la suit tristement des yeux à mesure qu'elle s'éloigne parmi les bocages. Ève n'est pas plutôt arrivée auprès de l'arbre de science, qu'elle est séduite, en dépit des avertissemens d'Adam et du ciel, en dépit des images d'un rêve qui l'avait pourtant effrayée, et dans lequel l'Esprit de mensonge lui avait dit ce que lui répète le Serpent : quelques louanges de sa beauté l'enivrent; elle tombe.

La stupeur d'Adam, la résolution qu'il prend de goûter lui-même au fruit fatal pour mourir avec Ève, le désespoir des époux, les reproches, le pardon, le raccommodement, la proposition qu'Ève fait à son tour de se donner la mort ou de se priver de postérité ; tout cela est du plus haut pathétique. Au surplus, Ève rappelle les femmes de Shakespeare; elle a quelque chose d'extrêmement jeune, une naïveté qui touche à l'enfance : c'est l'excuse d'une séduction accomplie avec tant de facilité.

Le style de ces scènes n'a jamais appartenu

qu'à Milton. On sait par quels vers délicieux Ève rend compte de son premier réveil, en sortant des mains du Créateur. Dans ce même IV[e] livre, Ève dit à notre premier père :

« Doux est le souffle du matin, son lever doux » avec le charme des oiseaux matineux; agréable » est le soleil quand d'abord dans ce délicieux » jardin il déploie ses rayons de l'orient sur » l'herbe, les arbres, les fruits et les fleurs bril- » lans de rosée; parfumée est la terre fertile après » de molles pluies; charmant est le venir d'un » soir paisible et gracieux; charmante la nuit » silencieuse avec son oiseau solennel, et cette » lune si belle, et ces perles du ciel, sa cour » étoilée : mais ni le souffle du matin, quand il » monte avec le charme des oiseaux matineux; » ni le soleil levant sur ce délicieux jardin; ni » l'herbe, ni le fruit, ni la fleur brillante de » rosée; ni le parfum après de molles pluies, ni » le soir paisible et gracieux, ni la nuit silen- » cieuse avec son oiseau solennel, ni la prome- » nade à la clarté de la lune ou à la tremblante » lumière de l'étoile, n'ont de douceur sans » toi. »

A l'entrée du berceau nuptial et près d'y entrer, Adam s'arrête et cache le bonheur qu'il va goûter dans ce chaste et religieux souhait.

« Créateur, ton fortuné paradis est trop vaste » pour nous; ton abondance manque de mains

» qui la partagent; elle tombe sur le sol sans être
» moissonnée : mais tu nous as promis à tous
» deux une race pour remplir la terre, une race
» qui glorifiera avec nous ta bonté infinie, et
» quand nous nous éveillons, et quand nous
» cherchons, comme à cette heure, le sommeil,
» ton présent. »

Adam s'éveille avant Ève sous le berceau :

« Il se soulève, appuyé sur le coude, et, sus-
» pendu sur sa bien-aimée, il contemple avec le
» regard d'un cordial amour la beauté qui,
» éveillée ou endormie, brille de toutes les sortes
» de graces. Alors, avec une voix douce, comme
» quand Zéphyre souffle sur Flore, touchant dou-
» cement la main d'Ève, il murmure ces mots :
» Eveille-toi, ma beauté, mon épouse, mon
» dernier bien trouvé, le meilleur et le dernier
» présent du ciel! Mes délices toujours nouvelles,
» éveille-toi! Le matin brille, la fraîche cam-
» pagne nous appelle; nous perdons les prémices
» du jour! »

Lorsque Raphaël aperçoit Eve, il lui adresse les paroles de la Salutation angélique :

« Je te salue, mère des hommes, dont les en-
» trailles fécondes rempliront le monde de fils
» plus nombreux que ne seront jamais les fruits
» variés dont les arbres de Dieu ont chargé cette
» table. »

Ainsi tout se sanctifie par les souvenirs de la religion dans les hymnes du poète. Ces suaves peintures de la béatitude sont d'autant plus dramatiques que Satan en est le témoin : il apprend de la bouche même des époux heureux leur secret et le moyen de les perdre. La félicité d'Adam et d'Eve est redoutable ; chaque instant de leur bonheur fait frémir, puisqu'il doit être suivi de la perte de la race humaine :

« Ah ! couple charmant, dit le Prince de l'En-
» fer, vous ne vous doutez guère combien votre
» changement approche ! Toutes vos délices vont
» s'évanouir et vous livrer au malheur ; malheur
» d'autant plus grand que vous goûtez mainte-
» nant plus de joie ! Couple heureux, mais trop
» mal gardé pour continuer d'être toujours si
» heureux ! . . . . Non que je sois votre
» ennemi décidé ; je pourrais avoir pitié de vous,
» abandonnés comme vous l'êtes, bien qu'on soit
» sans pitié pour moi ! »

Si l'art du poète se montre quelque part, c'est dans la peinture des amours de nos Premiers Parens après le péché. Le poète emploie les mêmes couleurs ; mais l'effet n'en est plus le même : Ève n'est plus une épouse, c'est une maîtresse ; la vierge mariée des berceaux d'Eden est entrée dans les bosquets de Paphos ; la volupté a remplacé l'amour ; les blandices ont tenu lieu des chastes caresses. Comment le poète a-t-il opéré

cette métamorphose ? Il n'a banni qu'un seul mot de ses descriptions : Innocence. Les deux époux sortent accablés de fatigue, du sommeil que leur a procuré l'enivrement du fruit défendu; on voit qu'ils viennent d'engendrer Caïn. Ils découvrent avec honte sur leur visage les pâles traces du plaisir : ils s'aperçoivent qu'ils sont nus, et ils ont recours au figuier.

L'homme tombé, le globe est dérangé sur son axe; les saisons s'altèrent, et la Mort fait son premier pas dans l'univers.



L'ÉTERNEL ET LE FILS.

Le caractère du Père tout-puissant est obscurément tracé. Il faut admirer la retenue de l'auteur; il a craint de prêter une parole mortelle à l'Être impérissable; il ne met dans la bouche de Jéhovah que des discours consacrés par le texte des Livres Saints et par les commentaires de l'élite des esprits chrétiens dans la suite des âges : tout roule sur les questions les plus abstraites de la Grace, du Libre arbitre, de la Prescience. L'Eternel s'agrandit au fond des ténèbres théologiques et philosophiques où la main du respect et du mystère le tient caché. Nous verrons que Milton, dans l'embarras de ses systèmes, ne s'était pas fait une idée bien distincte de la Divinité unique.

Mais le caractère du Fils est une œuvre dont on n'a pas assez remarqué la perfection. Dans le Christ il y a de l'homme; l'homme peut donc mieux comprendre le Christ, et comme aussi dans le Christ il y a de la Nature Divine, c'est à

travers l'homme que Milton s'est élevé à la connaissance réelle de l'Homme-Dieu.

La tendresse du Fils est ineffable et ne se dément jamais. Dès le troisième livre, il s'offre en victime expiatoire, même avant que l'homme soit tombé; il dit au Père : « Me voici : moi pour lui, » vie pour vie, je me présente. Que ta colère tombe » sur moi; prends-moi pour l'homme. Afin de le » sauver, je quitterai ton sein; j'abandonnerai » librement la gloire dont je jouis auprès de toi; » pour lui, je mourrai satisfait : que la mort » exerce sur moi sa fureur! »

« Ses paroles cessèrent; mais, dans son aspect » miséricordieux, le silence parle encore; il respire un immortel amour pour les hommes » mortels. »

Au dixième livre, le Père envoie le Fils juger le couple criminel : « Je vais donc, dit le Fils, » vers ceux qui t'ont offensé; mais tu sais que, » quel que soit le jugement, c'est sur moi que » retombera la plus grande peine. Je m'y suis » engagé en ta présence; je ne m'en repens point, » puisque j'espère obtenir de mon innocence » l'adoucissement du châtiment quand il sera » exercé sur moi.

Le Fils refuse tout cortége : à la sentence qu'il va prononcer ne doivent assister que les deux Coupables. Il descend dans le jardin comme *un vent doux du soir;* sa voix, loin d'être effrayante, est portée par la brise aux oreilles d'Ève et d'Adam.

L'homme et la femme se cachent; il les appelle : « Adam, où es-tu? » Adam hésite; puis il s'avance avec peine suivi d'Ève; il répond enfin : « Je me » suis caché parce que j'étais nu. »

Le Fils ne lui fait aucun reproche, il réplique avec douceur : « Tu as souvent entendu ma voix; » au lieu de te causer de la crainte, elle te rem- » plissait de joie : pourquoi est-elle devenue pour » toi si terrible? Tu dis que tu es nu : qui te l'a » appris? »

« Ainsi jugea l'homme, dit le poète, celui qui » était à la fois son juge et son sauveur! . . . . . » Ensuite voyant ces deux criminels debout et » nus, au milieu d'un air qui allait souffrir de » grandes altérations, il en eut compassion; il » ne dédaigna pas de prendre dès ce moment la » forme de serviteur, qu'il prit lorsqu'il lava les » pieds de ses serviteurs. Avec l'attention d'un » père de famille, il couvrit leur nudité de peaux » de bêtes. . . . . Il eut » aussi pitié de leur nudité la plus ignominieuse; » il couvrit leur nudité intérieure de sa robe de » justice, l'étendant entre eux et les regards de » son père, vers lequel il retourna aussitôt. »

L'expression manque pour louer des choses si divines.

A la fin de ce même livre x, Ève et Adam, réconciliés et pénitens, vont prier Dieu à la même place où ils ont été jugés. Leurs prières volent au ciel; le grand Intercesseur les présente au Père,

embaumées de l'encens qui fume sur l'autel d'or : « Considérez, ô mon père, quels sont les premiers » fruits qu'a fait germer sur la terre cette grace » que vous avez fait entrer dans le cœur humain : » ce sont des soupirs et des prières ; je vous les » présente, moi qui suis votre prêtre. . . . . . » L'homme ignore en quels termes il doit parler » pour lui-même ; permettez que je sois son in- » terprète, son avocat, sa victime de propitiation. » Gravez en moi toutes ses actions bonnes ou » mauvaises : je perfectionnerai les premières ; » j'expierai les autres par ma mort. »

Ici la beauté de la poésie égale la beauté du sentiment.

Enfin dans le XIIe livre, Milton, quittant les hauteurs de la Bible, descend à la mansuétude évangélique pour peindre le mystère de la Rédemption. « C'est afin de porter ton châtiment, dit » Michel à Adam, qu'il se fera chair, qu'il s'expo- » sera à souffrir une vie méprisée et une mort » honteuse. . . . . Sur la terre il se voit » trahi, blasphémé, arrêté avec violence, jugé, » condamné à la mort ; mort d'ignominie et de » malédiction. Il est élevé sur une croix par son » propre peuple ; mais il meurt pour donner la » vie, et il cloue à sa croix tes ennemis. »

Milton attendrit son génie aux rayons du christianisme : comme il a peint ce qui a précédé le Temps, il vous laisse dans ce Temps où il vous a introduit à la chute de l'homme. Pour lui, il passe

à travers ce monde intermédiaire qu'il dédaigne; il se hâte d'annoncer la destruction du Temps auquel il donne des ailes d'*heures*, de proclamer le renouvellement des choses, la réunion de la Fin et du Commencement dans le sein de Dieu.



ANGES.

Parmi les anges il y a une grande variété de caractères : Uriel, Raphaël, Michel, ont des traits qui les distinguent les uns des autres. Raphaël est l'ange ami de l'homme. La peinture que le poète en fait est pleine de pudeur et de grace.

Envoyé par Dieu vers nos premiers pères, en arrivant dans Eden il secoue ses six ailes qui répandent au loin une odeur d'ambroisie. Adam appelle Ève : « Ève, approche-toi vite! Regarde » entre ces arbres du côté de l'orient : vois-tu » cette Forme éclatante qui s'avance vers nous? on » dirait d'une nouvelle aurore qui se lève. » Raphaël aborde Adam, comme dans l'Antiquité biblique des anges demandent l'hospitalité aux patriarches, ou comme dans l'Antiquité païenne les Dieux viennent s'asseoir à la table de Philémon et de Baucis. Raphaël salue notre première mère des mêmes paroles dont Gabriel salua Marie, seconde Eve. Il raconte ensuite, comme je l'ai dit, ce qui s'est passé dans le ciel, la chute des Esprits

rebelles et la création du monde; il contente la curiosité du père des hommes, et rougit, comme rougit un ange, quand Adam ose lui faire des questions sur les amours des Esprits. Lorsqu'il retourne au ciel, Adam lui dit : « Partez, hôte » divin, soyez toujours le protecteur et l'ami de » l'homme, et revenez souvent nous visiter. »

Michel, chef des milices du ciel, est envoyé à son tour, mais pour bannir du Paradis les deux coupables. Il a pris la forme humaine et l'habillement d'un guerrier; son visage, quand la visière de son casqne était levée, montre l'âge où la virilité commence et finit la jeunesse. Son épée pend comme un éclatant zodiaque à son côté, et dans sa main il porte négligemment une lance. Adam l'aperçoit de loin : « Il n'a point l'air ter« rible, dit-il à Eve: je ne dois pas être effrayé; » mais il n'a pas non plus l'air doux et sociable de » Raphaël. » Le poète connaît familièrement tous ces anges, et vous fait vivre avec eux. L'ange fidèle dans l'armée de Satan est énergique : je citerai bientôt un de ses discours. Il n'y a pas jusqu'au chérubin de ronde qui surprend Satan à l'oreille d'Ève dont le trait ne soit correctement dessiné. Satan insulte ce chérubin : « Ne pas me » connaître prouve que toi-même es inconnu, et » le dernier de ta bande. » Zéphon lui répond : « Esprit révolté, ne t'imagine pas que ta figure » soit la même, et qu'on puisse te reconnaître; tu » n'as plus cet éclat qui t'environnait, lorsque tu

» restais pur dans le ciel. Ta gloire t'a quitté avec » ton innocence : le moindre d'entre nous peut » tout contre toi ; ton crime fait ta faiblesse. »

Quand Satan lui-même se transforme en Esprit de lumière, le poète répand sur lui toutes les harmonies de son art. « Sous une couronne, les » cheveux de l'Archange flottent en boucles, et » ombragent ses deux joues ; il porte des ailes, » dont les plumes de diverses couleurs sont se- » mées d'or ; son habit court est fait pour une » marche rapide, et il appuie ses pas pleins de » décence sur une baguette d'argent. »

Tous ces Esprits d'une variété et d'une beauté infinies ont l'air d'être peints, selon leurs caractères, par Michel-Ange et par Raphael, ou plutôt on voit que Milton les a vêtus et représentés d'après les tableaux de ces grands maîtres ; il les a transportés de la toile dans sa poésie, en leur donnant avec le secours de la lyre la parole que le pinceau avait laissée muette sur leurs lèvres.



LES DÉMONS ET LES PERSONNAGES ALLÉGORIQUES.

Il est inutile de rappeler ce que chacun sait des Esprits de ténèbres tels que Milton les a produits : il est reconnu que Satan est une incomparable création.

Louis Racine fait cette remarque, en parlant des quatre monologues de Satan : « A quelle » occasion l'esprit de fureur, le roi du mal, fait-» il quelques réflexions qu'on peut appeler sages ? » 1° en contemplant la beauté du soleil ; 2° en con-» templant la beauté de la terre ; 3° en contem-» plant la beauté de deux créatures, qui, dans une » conversation tranquille, s'assurent mutuelle-» ment de leur amour ; 4° en contemplant une de » ces créatures, qui seule dans un bosquet, culti-» vant des fleurs, est l'image de l'innocence et de la » tranquillité. Tout ce qui est beau, tout ce qui est » bon excite d'abord son admiration ; cette admi-» ration produit des remords, par le souvenir de » ce qu'il a perdu, et le fruit de ces remords est » de s'endurcir toujours. Le roi du MAL devient » par degrés digne roi de son nouvel empire. Ève

» cueillant des fleurs lui paraît heureuse. Sa tran-
» quillité est le plaisir de l'innocence; il va dé-
» truire ce qu'il admire, parce qu'il est le de-
» structeur de tout plaisir. Dans ces quatre mono-
» logues, le poète conserve à Satan le même ca-
» ractère et ne se copie point. Satan n'est pas le
» héros de son poème, mais le chef-d'œuvre de
» sa poésie. »

Milton a presque donné un mouvement d'amour à Satan pour Ève; l'Archange est jaloux à la vue des caresses que se prodiguent les deux époux. Ève séduisant un moment le rival de Dieu, le chef de l'Enfer, le roi de la Haine, laisse dans l'imagination une idée incompréhensible de la beauté de la première femme.

Les personnages allégoriques du *Paradis perdu* sont le Chaos, la Mort et le Péché. Tel est le feu du poète, que de la Mort et du Péché il a fait deux êtres réels et formidables. Rien n'est plus étonnant que l'instinct du Péché, lorsque du seuil de l'Enfer, entre les flammes du Tartare et l'océan du Chaos, ce fantôme devine que son père et son amant ont fait la conquête d'un monde. La Mort elle-même avertie, dit au Péché, sa mère: « Quelle odeur je sens de carnage, proie innom-
» brable! je goûte la saveur de la mort, de toutes
» les choses qui vivent.... La Forme pâle, renver-
» sant en haut ses larges narines dans l'air em-
» pesté, huma sa curée lointaine. »

Le Péché (j'en ai fait l'observation dans le

Génie du christianisme) est du genre féminin en anglais, et la Mort du genre masculin. Racine a voulu sauver en français cette difficulté des genres, en donnant à la Mort et au Péché des noms grecs; il appelle le Péché *Ate*, et la Mort *Ades*: je n'ai pas cru devoir me soumettre à ce scrupule; contre Louis Racine, j'ai l'autorité de Jean Racine.

La Mort est *le seul dieu* que j'osais implorer.

Il m'a semblé que les lecteurs, accoutumés d'avance à cette fiction, se prêteraient au changement de genres, qu'ils feraient facilement la Mort du genre masculin et le Péché du genre féminin, en dépit de leurs articles.

Voltaire critiquait un jour, à Londres, cette célèbre allégorie: Young qui l'écoutait improvisa ce distique:

You are so wity, so profligate and thin,
At once we think you Milton, death, and sin.

« Vous êtes si spirituel, si silencieux et si
» maigre, que nous vous croyons à la fois Milton,
» la Mort et le Péché. »

Il ne me reste plus qu'à parler d'un autre personnage du *Paradis perdu*, je veux dire de Milton lui-même.

MILTON DANS LE PARADIS PERDU.

Le républicain se retrouve à chaque vers du *Paradis perdu;* les discours de Satan respirent la haine de la dépendance. Mais Milton qui, enthousiaste de la liberté, avait néanmoins servi Cromwell, fait connaître l'espèce de république qu'il comprenait: ce n'est pas une république d'égalité, une république plébéienne; il veut une république aristocratique et dans laquelle il admet des rangs. « Si nous ne sommes pas tous » égaux, dit Satan, nous sommes tous également » libres : *rangs et degrés ne jurent pas avec la li-» berté, mais s'accordent avec elle.* Qui donc, en » droit ou en raison, peut prétendre au pouvoir » sur ceux qui sont par droit ses égaux, sinon en » pouvoir et en éclat, du moins en liberté? Qui » peut promulguer des lois et des édits parmi » nous, nous qui, même sans lois, n'errons ja-» mais? Qui peut nous forcer à recevoir celui-ci » pour maître, à l'adorer au détriment de ces » *titres impériaux qui prouvent que nous sommes*

» *faits pour gouverner, non pour obéir?* » (*Paradis perdu*, livre v.)

S'il pouvait rester quelques doutes à cet égard, Milton, dans son *moyen facile d'établir une société libre*, s'explique de manière à éclaircir ces doutes : il y déclare que la république doit être gouvernée par *un grand conseil perpétuel*; il ne veut pas du *remède populaire* propre à combattre l'ambition de ce conseil permanent, car le peuple se précipiterait dans une démocratie licencieuse et sans frein, *a licentious and undridled democraty*. Milton, ce fier républicain, était noble; il avait des armoiries : il portait un aigle d'argent éployé de sable à deux têtes de gueules, jambes et bec de sable : un aigle était, du moins pour le poète, des armes parlantes. Les Américains ont des écussons plus féodaux que ceux des chevaliers du quatorzième siècle; fantaisies qui ne font de mal à personne.

Les discours qui forment plus de la moitié du *Paradis perdu* ont pris un nouvel intérêt depuis que nous avons des tribunes. Le poète a transporté dans son ouvrage les formes politiques du gouvernement de sa patrie : Satan convoque un véritable parlement dans l'Enfer; il le divise en deux chambres; il y a une chambre des pairs au Tartare. L'éloquence forme une des qualités essentielles du talent de l'auteur : les discours prononcés par ses personnages sont souvent des modèles d'adresse ou d'énergie. Abdiel, en se sépa-

rant des Anges rebelles, adresse ces paroles à Satan :

« Abandonné de Dieu, esprit maudit, dépouillé » de tout bien, je vois ta chute certaine; ta bande » malheureuse, enveloppée dans cette perfidie, » est atteinte de la contagion de ton crime et de » ton châtiment. Ne t'agite plus pour savoir com- » ment tu secoueras le joug du MESSIE DE DIEU; » ses indulgentes lois ne peuvent plus être invo- » quées; d'autres décrets sont déjà lancés contre » toi sans appel. Ce sceptre d'or que tu repousses » est maintenant changé en une verge de fer pour » meurtrir et briser ta désobéissance. Tu m'as » bien conseillé : je fuis, non toutefois par ton » conseil et devant tes menaces; je fuis ces tentes » criminelles et réprouvées dans la crainte que » l'imminente colère, venant à éclater dans une » flamme soudaine, ne fasse aucune distinction. » Attends-toi à sentir bientôt sur ta tête la foudre, » feu qui dévore! Alors, gémissant, tu appren- » dras à connaître celui qui t'a créé par celui qui » peut t'anéantir. »

Il reste, dans le poème, quelque chose d'inexplicable au premier aperçu : la République infernale veut détruire la Monarchie céleste, et cependant Milton, dont l'inclination est toute républicaine, donne toujours la raison et la victoire à l'Éternel? C'est qu'ici le poète était dominé par ses idées religieuses; il voulait, comme les Indépendans, une République théocratique; la

liberté hiérarchique sous l'unique puissance du Ciel ; il avait admis Cromwell comme lieutenant général de Dieu, protecteur de la République.

Cromwell, our chief of men, who through a cloud
Not of war only, but detractions rude,
Guided by faith and matchlefs fortitude,
To peace and truth thy glorious way hast plough'd,
And on the neck of crowned fortune proud
Hast rear'd God's trophies, and his work pursued,
While Darwen stream with blood of Scots imbrued,
And Dunbar field resounds thy praises loud,
And Worcester's laureat wreath. Yet much remains
To conquer still ; peace hath her victories
No less renown'd than war : new foes arise
Threatning to bind our souls with secular chains :
Help us to save free conscience from the paw
Of hireling wolves, whose gospel is their maw.

« Cromwell, chef des hommes, qui, à travers » le nuage non seulement de la guerre, mais en» core d'une destruction brutale, guidé par la foi » et une grandeur d'ame incomparable, as la» bouré ton glorieux chemin vers la paix et la » vérité ! Toi qui, sur le cou de l'orgueilleuse » fortune couronnée, as planté les trophées de » Dieu et continué son ouvrage, tandis que le » cours du Darwen se teignait du sang des Écos» sais, que le champ de Dunbar retentissait de » tes louanges, et des lauriers tressés à Worcester ! » il te reste encore beaucoup à conquérir ; la paix » a ses victoires non moins renommées que celles » de la guerre. De nouveaux ennemis s'élèvent » menaçans de lier nos ames avec des chaînes

» séculaires : aide-nous à sauver notre libre con-
» science des ongles des loups mercenaires, dont
» l'évangile est leur ventre. »

Dans la pensée de Milton, Satan et ses anges pouvaient être les orgueilleux Presbytériens qui refusaient de se soumettre aux *Saints*, à la faction desquels Milton appartenait, et dont il reconnaissait l'inspiré Cromwell comme le chef en Dieu.

On sent dans Milton un homme tourmenté : encore ému des spectacles et des passions révolutionnaires, il est resté debout après la chute de la révolution réfugiée en lui, et palpitante dans son sein. Mais le sérieux de cette révolution le domine; la gravité religieuse fait le contrepoids de ses agitations politiques. Et néanmoins, dans l'étonnement de ses illusions détruites, de ses rêves de liberté évanouis, il ne sait plus où se prendre; il reste dans la confusion, même à l'égard de la vérité religieuse.

Il résulte d'une lecture attentive du *Paradis perdu* que Milton flottait entre mille systèmes. Dès le début de son poème, il se déclare socinien par l'expression fameuse *un plus grand homme*. Il ne parle point du Saint-Esprit; il ne parle jamais de la Trinité, il ne dit jamais que le Fils est égal au Père. Le Fils n'est point engendré de toute éternité; le poète place même sa création après celle des anges. Milton est arien, s'il est quelque chose : il n'admet point la *création* proprement

dite; il suppose une Matière préexistante, coéternelle avec l'Esprit. La création particulière de l'univers n'est à ses yeux qu'un petit coin du Chaos arrangé, et toujours prêt à retomber dans le désordre. Toutes les théories philosophiques connues du poète ont pris plus ou moins de place dans ses croyances : tantôt c'est Platon avec les exemplaires des Idées, ou Pythagore avec l'harmonie des Sphères; tantôt c'est Epicure ou Lucrèce avec son matérialisme, comme quand il montre les animaux à moitié formés sortant de la terre. Il est fataliste lorsqu'il fait dire à l'Ange rebelle que lui *Satan* naquit *de lui-même* dans le *cercle fatal amenant l'heure de sa création*. Milton est encore panthéiste ou spinosiste; mais son panthéisme est d'une nature singulière.

Le poète paraît d'abord supposer le panthéisme connu, mêlé de matière et d'esprit: mais si l'homme n'eût point péché, Adam, se dégageant peu à peu de la matière, serait devenu de la nature des Anges. Adam pèche. Pour racheter la partie spirituelle de l'homme, le Fils de Dieu, tout esprit, se matérialise; il descend sur la terre, meurt et remonte au ciel, après avoir passé à travers la matière. Le Christ devient ainsi le véhicule au moyen duquel la matière, mise en contact avec l'intelligence, se spiritualise. Enfin les temps étant accomplis, la matière, ou le monde matériel, cesse et va se perdre dans l'autre principe. « Le » Fils, dit Milton, s'absorbera dans le sein du

» Père avec le reste des créatures : Dieu sera tout » dans tout; » c'est le panthéisme spirituel succédant au panthéisme des deux principes.

Ainsi notre ame s'engloutira dans la source de la spiritualité. Qu'est-ce que cette mer de l'Intelligence, dont une faible goutte renfermée dans la matière était assez puissante pour comprendre le mouvement des sphères et s'enquérir de la nature de Dieu? Qu'est-ce que l'Infini? Quoi! toujours des mondes après des mondes! L'imagination éprouve des vertiges en essayant de se plonger dans ces abîmes, et Milton y fait naufrage. Cependant, au milieu de cette confusion de principes, le poète reste biblique et chrétien : il redit la Chute et la Rédemption. Puritain d'abord, ensuite indépendant, anabaptiste, il devient *saint*, quiétiste et enthousiaste : ce n'est plus qu'une voix qui chante l'Éternel. Milton n'allait plus au temple, ne donnait plus aucun signe extérieur de religion : dans le *Paradis perdu*, il déclare que la prière est le seul culte agréable à Dieu.

Ce poème qui s'ouvre aux enfers et finit au ciel en passant sur la terre, n'a, dans le vaste désert de la création nouvelle, que deux personnages humains : les autres sont les habitans surnaturels de l'Abîme des félicités sans fin, ou du Gouffre des misères éternelles. Eh bien, le poète a osé entrer dans cette solitude; il s'y présente comme un fils d'Adam, député de la race humaine perdue par la Désobéissance; il y paraît comme

l'hiérophante, comme le prophète chargé d'apprendre l'histoire de la Chute de l'homme et de la chanter sur la harpe consacrée aux pénitences de David. Il est si rempli de génie, de sainteté et de grandeur, que sa noble tête n'est point déplacée auprès de celle de notre premier père, en présence de Dieu et des Anges. En sortant de l'abîme des ténèbres il salue cette lumière sacrée interdite à ses yeux.

« Salut, lumière sacrée, fille du ciel, née la » première, ou de l'Eternel coéternel rayon! » Puis-je te nommer ainsi sans blâme? Puisque » Dieu est lumière, et que de toute éternité il » n'habite jamais que dans une lumière impénétrable, il habite donc en toi, brillante effusion » d'une brillante essence increéée! Ou si tu préfères t'entendre appeler ruisseau de pur éther, » qui dira ta source? Avant le soleil, avant les » cieux, tu étais: à la voix de Dieu tu couvris, » comme d'un manteau, le monde qui naissait » des eaux noires et profondes, conquête faite sur » le vide infini et sans forme.

» Maintenant je te visite de nouveau sur une » aile plus hardie: échappé du lac Stygien. . . . » je sens l'influence de ton vivifiant et souverain » flambeau. Mais toi tu ne visites point ces yeux » qui roulent en vain pour trouver ton rayon perçant et ne rencontrent aucune aurore, tant ils » sont profondément éteints dans leur orbite, ou » voilés d'un sombre tissu!

» Cependant je ne cesse d'errer aux lieux fré-
» quentés des Muses... Je n'oublie pas non plus
» ces deux mortels semblables à moi en malheur.
» (Puissé-je les égaler en gloire!) L'aveugle
» THAYRIS et l'aveugle MÉONIDES, et TYRÉSIAS et
» PHRYNÉE, devins antiques. Nourri des pensées
» qui mettent en mouvement les nombres harmo-
» nieux, je suis semblable à l'oiseau qui veille et
» chante dans l'obscurité : caché sous le plus
» épais couvert, il soupire ses nocturnes com-
» plaintes.

» Ainsi avec l'année reviennent les saisons;
» mais le jour ne revient pas pour moi, ni ne re-
» viennent la douce approche du matin ou du
» soir, la vue de la fleur du printemps, de la rose
» de l'été, des troupeaux et de la face divine de
» l'homme. Des nuages et des ténèbres qui durent
» toujours m'environnent. Les chemins agréa-
» bles des hommes me sont coupés; le livre du
» beau savoir ne me présente qu'un blanc uni-
» versel, où les ouvrages de la nature sont pour
» moi effacés et rayés. La sagesse à son entrée
» m'est entièrement fermée!

» Brille donc davantage intérieurement, ô cé-
» leste lumière! que toutes les facultés de mon
» esprit soient pénétrées de tes rayons; mets des
» yeux à mon ame; écarte et disperse tous les
» brouillards, afin que je puisse voir et dire les
» choses invisibles aux yeux des mortels. »

Ailleurs, non moins pathétique, il s'écrie :

« Ah ! si j'obtenais de ma céleste patrone un
» style qui répondît à ma pensée ! Elle daigne me
» visiter la nuit sans que je l'implore. Il
» me reste à chanter un sujet plus élevé ; il
» suffira pour immortaliser mon nom, si je ne
» suis venu un siècle trop tard, si la froideur du
» climat ou des ans n'engourdit mes ailes humi-
» liées. »

Quelle hauteur d'intelligence ne faut-il pas à Milton pour soutenir ce tête-à-tête avec Dieu et les prodigieux personnages qu'il a créés ! Il n'a jamais existé un génie plus sérieux et en même temps plus tendre que celui de cet homme. « Mil-
» ton, dit Hume, pauvre, vieux, aveugle, dans la
» disgrace, environné de périls, écrivit le poème
» merveilleux qui, non-seulement surpasse tous
» les ouvrages de ses contemporains, mais encore
» tous ceux qu'il écrivit lui-même dans sa jeu-
» nesse et au temps de sa plus haute prospérité. »
On sent en effet dans ce poème, à travers la passion des légères années, la maturité de l'âge et la gravité du malheur ; ce qui donne au *Paradis perdu* un charme extraordinaire de vieillesse et de jeunesse, d'inquiétude et de paix, de tristesse et de joie, de raison et d'amour.



QUATRIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE

SOUS LES DEUX DERNIERS STUARTS.

HOMMES ET CHOSES DE LA RÉVOLUTION ANGLAISE ET DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE COMPARÉS.

En quittant Milton, si nous passions sans transition aux écrivains sous les deux derniers Stuarts, nous trébucherions de plus haut que les anges du *Paradis perdu* qui tombèrent du ciel dans l'abîme. Mais il nous reste à jeter un regard sur la révolution d'où sortit le poète, et à la comparer à notre révolution : en nous entretenant encore du siècle de Milton, nous parviendrons à descendre ainsi d'un mouvement insensible jusqu'au niveau des règnes de Charles et de Jacques. On a de la peine à se détacher de ces temps de 1649; ils eurent de curieuses affinités avec les nôtres : nous allons voir, par le parallèle des choses et des hommes, que nos jours révolutionnaires conservent sur les

jours révolutionnaires de la république et du Protectorat anglais une incontestable, mais souvent malheureuse supériorité.

La révolution française a été vaincue dans les lettres par la révolution anglaise; la République, l'Empire, la Restauration, n'ont rien à opposer au chantre du *Paradis perdu:* sous les autres rapports, excepté sous le rapport moral et religieux, notre révolution a laissé loin derrière elle la révolution de nos voisins.

Quand la révolution de 1649 s'accomplit, les communications entre les peuples n'étaient point arrivées au point où elles le sont aujourd'hui; les idées et les évènemens d'une nation n'étaient pas rendus communs à toute la terre par la multiplicité des chemins, la rapidité des courriers, l'extension du commerce et de l'industrie, les publications de la presse périodique. La révolution de la Grande-Bretagne ne mit point l'Europe en feu : renfermée dans une île, elle ne porta point ses armes et ses principes aux extrémités de l'Europe ; elle ne prêcha point la Liberté et les Droits de l'homme, le cimeterre à la main, comme Mahomet prêcha le Coran et le despotisme ; elle ne fut ni obligée de repousser au dehors une invasion, ni de se défendre au dedans contre un système de Terreur : l'état religieux et social n'était pas tel qu'aujourd'hui.

Aussi les personnages de cette révolution n'atteignirent point la hauteur des personnages de la

révolution française mesurée sur une bien plus grande échelle, et menée par une nation bien plus liée au destin général du monde. Est-ce Hampden ou Ludlow que l'on pourrait comparer à Mirabeau ? Supérieurs en morale, ils lui étaient fort inférieurs en génie [1].

« Mêlé par les désordres et les hasards de sa vie aux plus grands évènemens et à l'existence des repris de justice, des ravisseurs et des aventuriers, Mirabeau, tribun de l'aristocratie, député de la démocratie, avait du Gracchus et du don Juan, du Catilina et du Gusman d'Alfarache, du cardinal de Richelieu et du cardinal de Retz, du roué de la Régence et du Sauvage de la révolution; il avait de plus du *Mirabeau*, famille florentine exilée, qui gardait quelque chose de ces palais armés et de ces grands factieux célébrés par Dante; famille naturalisée française, où l'esprit républicain du moyen-âge de l'Italie et l'esprit féodal de notre moyen-âge, se trouvaient réunis dans une succession d'hommes extraordinaires.

» La laideur de Mirabeau, appliquée sur le fond de beauté particulière à sa race, produisait une sorte de puissante figure du *Jugement dernier* de Michel-Ange, compatriote des *Arrighetti*. Les sillons creusés par la petite vérole sur le visage

[1] Jusques et y compris le Parallèle de Bonaparte et de Cromwell, tout ce qui suit est extrait, mais fort en abrégé, de mes *Mémoires*. Le commencement de chaque paragraphe est guillemeté.

de l'orateur avaient plutôt l'air d'escarres laissées par la flamme. La nature semblait avoir moulé sa tête pour l'empire ou pour le gibet, taillé ses bras pour étreindre une nation ou pour enlever une femme. Quand il secouait sa crinière en regardant le peuple, il l'arrêtait; quand il levait sa patte et montrait ses ongles, la plèbe courait furieuse. Au milieu de l'effroyable désordre d'une séance, je l'ai vu à la tribune, sombre, laid et immobile : il rappelait le chaos de Milton, impassible et sans forme au centre de sa confusion.

» Deux fois j'ai rencontré Mirabeau à un banquet, une fois chez la nièce de Voltaire, madame la marquise de Villette, une autre fois au Palais-Royal avec des députés de l'opposition que Chapelier m'a fait connaître. Chapelier est allé à l'échafaud dans le même tombereau que mon frère et M. de Malesherbes.

» En sortant de notre dîner on discutait des ennemis de Mirabeau : jeune homme timide et inconnu, je me trouvais à côté de lui et n'avais pas prononcé un mot. Il me regarda en face avec ses yeux de vice et de génie, et m'appliquant sa main épatée sur l'épaule, il me dit : « Ils ne me « pardonneront jamais ma supériorité ! » Je sens encore l'impression de cette main, comme si Satan m'eût touché de sa griffe de feu [1].

[1] Mirabeau se vantait d'avoir la main très belle : je ne m'y oppose pas ; mais j'étais fort maigre et il était fort gros, et sa main me couvrait toute l'épaule.

» Trop tôt pour lui, trop tard pour elle, Mirabeau se vendit à la cour, et la cour l'acheta. Il risqua l'enjeu de sa renommée devant une pension et une ambassade: Cromwell fut au moment de tronquer son avenir contre un titre et l'ordre de la Jarretière. Malgré sa superbe, il ne s'évaluait pas assez haut: depuis, l'abondance du numéraire et des places a élevé le prix des consciences.

» La tombe délia Mirabeau de ses promesses et le mit à l'abri des périls que vraisemblablement il n'aurait pu vaincre: sa vie eût montré sa faiblesse dans le bien; sa mort l'a laissé en puissance de sa force dans le mal. »



CLUBS.

Il y eut des factieux et des partis en Angleterre, mais qu'est-ce que les *meetings* des Saints, des Puritains, des Niveleurs, des Agitateurs, auprès des Clubs de notre révolution? J'ai dit ailleurs (*Génie du christianisme*) que Milton avait placé dans son Enfer une image des perversités dont il avait été le témoin : qu'eût-il peint s'il avait vu ce que je vis à Paris dans l'été de 1792, lorsque revenant d'Amérique, je traversais la France pour aller à mes destinées.

« La fuite du roi du 21 juin 1791 [1] fit faire à la révolution un pas immense. Ramené à Paris le 25 du même mois, il avait été détrôné une première fois, puisque l'assemblée nationale déclara que les décrets auraient force de lois, sans qu'il fût besoin de la sanction ou de l'acceptation royale. Une haute Cour de justice devançant le tribunal révolutionnaire, était établie à Orléans. Dès cette époque, madame Roland de-

[1] *Mes Mémoires.*

mandait la tête de la Reine, en attendant que la révolution lui demandât la sienne. L'attroupement du champ de Mars avait eu lieu contre le décret qui suspendait le roi de ses fonctions au lieu de le mettre en jugement. L'acceptation de la constitution, le 14 septembre, ne calma rien. Le décret du 29 septembre pour le règlement des sociétés populaires, ne servit qu'à les rendre plus violentes : ce fut le dernier acte de l'assemblée constituante; elle se sépara le lendemain, et laissa à la France une révolution éternelle.

» L'assemblée législative, installée le 1er octobre 1791, roula dans le tourbillon qui allait balayer les vivans et les morts. Des troubles ensanglantèrent les départemens : à Caen on se rassassia de massacres et l'on mangea le cœur de M. de Belzunce. Le Roi apposa son *Véto* au décret contre les émigrés, et cet acte légal augmenta l'agitation. Pétion était devenu maire de Paris. Les députés décrétèrent d'accusation, le 1er janvier 1792, les princes émigrés : le 2, ils fixèrent à ce 1er janvier le commencement de l'an IVe de la liberté. Vers le 13 février, les bonnets rouges se montrèrent dans les rues de Paris, et la Municipalité fit fabriquer des piques. Le manifeste des Émigrés parut le 1er mars. L'Autriche armait. Le traité de Pilnitz et la convention entre l'Empereur et le roi de Prusse étaient connus. Paris était divisé en sections plus ou moins hostiles les unes aux autres. Le 20 mars 1792, l'assemblée législative

adopta la mécanique sépulchrale sans laquelle les jugemens de la Terreur n'auraient pu s'exécuter : on l'essaya d'abord sur des morts, afin qu'elle apprit d'eux son œuvre. On peut parler de cet instrument comme d'un bourreau, puisque des personnes touchées de ses bons services, lui faisaient présent de sommes d'argent pour son entretien [1].

« Le ministre Roland (ou plutôt son étonnante femme) avait été appelé au conseil du Roi. Le 20 avril, la guerre fut déclarée au roi de Hongrie et de Bohême, Marat publiait l'*Ami du peuple* malgré le décret dont lui Marat était frappé. Le régiment Royal Allemand et le régiment de Berchini désertèrent. Isnard parlait de la perfidie de la Cour. Gensonné et Brissot dénonçaient le comité autrichien. Une insurrection éclata à propos de la garde du Roi, qui fut licenciée. Le 28 mai l'assemblée se forma en séances permanentes. Le 20 juin le château des Tuileries fut forcé par les masses des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau; le prétexte était le refus de Louis XVI de sanctionner la proscription des prêtres : le Roi courut risque de la vie. La patrie était décrétée en danger. On brûlait en effigie M. de Lafayette. Les fédérés de la seconde fédération arrivaient; les Marseillais attirés par Danton, étaient en marche : ils entrèrent dans Paris

[1] Moniteur, n° 198.

le 30 juillet, et furent logés par Pétion aux Cordeliers.

» Auprès de la tribune nationale s'étaient élevées deux tribunes concurrentes, celle des Jacobins et celle des Cordeliers, la plus formidable alors, parce qu'elle donna des membres à la fameuse Commune de Paris, et qu'elle lui fournissait des moyens d'action.

» Le club des Cordeliers était établi dans ce monastère, dont une amende en réparation d'un meurtre, avait servi à bâtir l'église sous Saint-Louis, en 1259 [1]; elle devint en 1590 le repaire des plus fameux ligueurs. En 1792, les tableaux, les images sculptées ou peintes, les voiles, les rideaux du couvent des cordeliers avaient été arrachés : la basilique écorchée ne présentait aux yeux que ses ossemens et ses arêtes. Au chevet de l'église, où le vent et la pluie entraient par les rosaces sans vitraux, des établis de menuisier servaient de bureau au président, quand la séance se tenait dans l'église. Sur ces établis étaient déposés des bonnets rouges dont chaque orateur se coiffait avant de monter à la tribune. La tribune consistait en quatre poutrelles arcboutées et traversées d'une planche, dans leur x, comme un échafaud. Derrière le président, avec une statue de la Liberté, on voyait de prétendus instrumens de supplice de l'ancienne justice; in-

[1] Elle fut brûlée en 1580.

strumens remplacés par un seul, la machine à sang, comme les mécaniques compliquées sont remplacées par le bélier hydraulique. Le club des Jacobins *épurés* emprunta quelques unes de ces dispositions des Cordeliers.

» Les orateurs, unis pour détruire, ne s'entendaient, ni sur les chefs à choisir, ni sur les moyens à employer : ils se traitaient de gueux, de gitons, de filous, de voleurs, de massacreurs, à la cacophonie des sifflets et des hurlemens de leurs différens groupes de diables. Les métaphores étaient prises du matériel des meurtres; empruntées des objets les plus sales, de tous les genres de voirie et de fumier, ou tirées des lieux consacrés aux prostitutions des hommes et des femmes. Les gestes rendaient les images sensibles, tout était appelé par son nom avec le cynisme des chiens, dans une pompe obscène et impie de juremens et de blasphèmes : détruire et produire, mort et génération, on ne démêlait que cela à travers l'argot sauvage dont les oreilles étaient assourdies. Les harangueurs à la voix grêle ou tonnante avaient d'autres interrupteurs que leurs opposans : les petites chouettes noires du cloître sans moines et du clocher sans cloches, s'éjouissaient aux fenêtres brisées, en espoir du butin ; elles interrompaient les discours. On les rappelaient d'abord à l'ordre par le tintamarre de l'impuissante sonnette; mais ne cessant point leur criaillement, on leur tirait des coups de fusil pour

leur faire faire silence : elles tombaient palpitantes, blessées et fatidiques, au milieu du Pandœmonium. Des charpentes abattues, des bancs boiteux, des stalles démantibulées, des tronçons de saints roulés et poussés contre les murs, servaient de gradins aux spectateurs crottés, poudreux, saouls, suans, en carmagnole percée, la pique sur l'épaule, ou les bras nus croisés.



DANTON.

» Les scènes des Cordeliers étaient dominées et souvent présidées par Danton, Hun à taille de Goth, à nez camus, à narines au vent, à méplats couturés. On parviendrait à peine à former cet homme dans la révolution anglaise, en pétrissant ensemble Bradshaw, président de la commission qui jugea Charles I[er], Ireton, le fameux gendre de Cromwell, Axtell, grand exterminateur en Irlande, Scott qui voulait qu'on gravât sur sa tombe: *Ci-gît Thomas Scott qui condamna le feu roi à mort*, Harisson qui dit à ses juges: « *Plu-*
» *sieurs d'entre vous*, *mes juges*, *furent actifs avec*
» *moi dans les choses qui se sont passées en An-*
» *gleterre; ce qui a été fait l'a été par l'ordre du par-*
» *lement*, *alors la suprême loi.* »

» Dans la coque de son église, comme dans la carcasse des siècles, Danton organisa l'attaque du 10 août et les massacres de septembre; auteur de la circulaire de la Commune, il invita les hommes libres à répéter dans les départemens

l'énormité perpétrée aux Carmes et à l'Abbaye. Mais Sixte-Quint n'égala-t-il pas pour le salut des hommes, le dévouement de Jacques-Clément au mystère de l'Incarnation, de même que l'on compara Marat au Sauveur du monde? Charles IX n'écrivit-il pas aux gouverneurs des provinces, d'imiter les massacres de la Saint-Barthélemi, comme Danton manda aux patriotes de copier les massacres de septembre? Les Jacobins étaient des plagiaires; ils le furent encore en immolant Louis XVI à l'instar de Charles Ier. Des crimes s'étant trouvés mêlés au mouvement social de la fin du dernier siècle, quelques esprits se sont figuré mal à propos que ces crimes avaient produit les grandeurs de la Révolution, dont ils n'étaient que d'affreuses inutilités : d'une belle nature souffrante on n'a admiré que la convulsion.

» A l'époque où les enfans avaient pour jouets de petites guillotines à oiseaux, où un homme en bonnet rouge conduisait les morts au cimetière [1]; à l'époque où l'on criait vive l'Enfer! vive la Mort! où l'on célébrait les joyeuses orgies du sang, de l'acier et de la rage, où l'on trinquait au Néant, il fallait, en fin de compte, arriver au dernier banquet, à la dernière facétie de la douleur.

» Danton fut pris au traquenard qu'il avait tendu : amené devant le tribunal, son ouvrage, il ne lui servit de rien de lancer des boulettes de

[1] Arrêté du Conseil général de la Commune, 27 brum. 93.

pain au nez de ses juges, de répondre avec courage et noblesse, de faire hésiter la Cour révolutionnaire, de mettre en péril et en frayeur la Convention, de raisonner logiquement sur des forfaits par qui la puissance même de ses ennemis avait été créée.

» Il ne lui resta qu'à se montrer aussi impitoyable à sa propre mort qu'il l'avait été à celle des autres, qu'à dresser son front plus haut que le coutelas suspendu. Du théâtre de la Terreur où ses pieds se collaient dans le sang épaissi de la veille, après avoir promené un regard de mépris sur la foule, il dit au bourreau : » Tu montreras » ma tête au peuple ; elle en vaut la peine. » Le chef de Danton demeura aux mains de l'exécuteur, tandis que l'ombre acéphale alla se mêler aux ombres décapitées de ses victimes : c'était encore de l'égalité. »



PEUPLE DES DEUX NATIONS

A L'ÉPOQUE RÉVOLUTIONNAIRE.

PAYSANS ROYALISTES ANGLAIS.

Le peuple anglais, rangé derrière les Hampden et les Ireton, n'avait rien de la force du peuple qui marchait avec les Mirabeau et les Danton, de ce peuple qui fit magnifiquement son devoir à la frontière, qui rejeta les nations étrangères dans leur propre foyer; elles l'éteignirent de leur sang, au moment où elles se flattaient de s'asseoir à notre feu et d'y boire le vin de nos treilles. Pris collectivement, le peuple est un poète : auteur et acteur ardent de la pièce qu'il joue ou qu'on lui fait jouer, ses excès mêmes ne sont pas tant l'instinct d'une cruauté native que le délire d'une foule énivrée de spectacles, surtout quand ils sont tragiques; chose si vraie que, dans les horreurs populaires, il y a toujours quelque chose de superflu donné au tableau et à l'émotion.

Il y eut des guerres civiles en Angleterre : ressemblèrent-elles à celles de nos provinces de l'ouest? Là même où notre peuple se déchirait de ses propres mains il était encore prodigieux. Mais voyons d'abord le paysan anglais.

La cause de Charles Ier et de son fils produisit de courageux défenseurs parmi les populations rustiques. Le fermier Pendrell, ou plutôt Pendrill, et ses quatre frères, se sont noblement placés dans l'histoire. Il existe un petit livre intitulé *Boscobel*, ou *Abrégé de ce qui s'est passé dans la retraite mémorable de S. M.* (Charles II) *après la bataille de Worcester :* là se trouve consignée la fidélité des Pendrill. Charles II, parti de Worcester le 3 septembre 1651, à six heures du soir, après la perte de la bataille, arriva à quatre heures du matin à Boscobel avec le comte de Derby. « Ils » frappèrent dans l'obscurité, dit la relation, à » la porte d'un certain Pendrill, paysan catho- » lique et concierge de la ferme appelée Wite- » Ladies (les dames blanches), laquelle avait été » une abbaye de filles bernardines ou de l'ordre » de Cîteaux, éloignée d'un jet de pierre dans le » bois. »

Le paysan reçut son jeune roi au péril de sa vie. « Aussitôt, continue la relation, on coupa » les cheveux du roi; on lui noircit les mains; » on mit ses habits dans la terre; il en prit un » de paysan en échange. On mena le roi dans le » bois; il se trouva seul dans un lieu inconnu,

» une serpe à la main. Ce jour-là Charles ne vit
» personne, parce que le temps fut humide, si
» ce n'est la belle-sœur de Pendrill qui lui porta
» quelque chose dans le taillis pour se couvrir et
» aussi pour manger. Quand le roi ne pouvait
» sortir de la ferme, à cause de quelque danger,
» on l'enfermait dans une cache qui servait aux
» prêtres catholiques pour y dire en secret leur
» messe. Cette cache se trouvait dans une espèce
» de masure qui portait le nom d'Hobbal et
» qu'habitait Richard Pendrill, un des quatre
» frères de Guillaume. »

Charles II voulut se rendre à Londres; Richard Pendrill lui servit de guide; ils furent obligés de revenir, tous les passages étant gardés. « Le
» gravier qui était entré dans les souliers du roi
» avait ensanglanté ses pieds, et la nuit était si
» noire, qu'à deux pas de Richard il ne pouvait
» l'apercevoir : il le suivait, conduit par le bruit
» de son haut-de-chausse qui était de cuir. Ils
» furent de retour à Boscobel avant le jour. Ri-
» chard, ayant caché le roi dans les broussailles,
» alla voir s'il n'y aurait pas quelques soldats
» dans sa maison : il n'y trouva qu'un seul
» homme, le colonel Carless. »

Ici je change d'historien : un homme fut mon ami et l'ami de M. Fontanes : je ne sais si au fond de sa tombe il me saura gré de révéler la noble et pure existence qu'il a cachée. Quelques articles qu'il ne signait pas ont seulement paru

dans diverses feuilles publiques : parmi ces articles se trouve un examen du *Boscobel*. Qu'il soit permis à l'amitié de citer de courts fragmens de cet examen ; ils feront naître des regrets chez les hommes sensibles au mérite véritable : c'est le seul vestige des pas qu'un talent solitaire et ignoré a laissé sur le rivage en traversant la vie.

« Carless, dit M. Joubert, était un des plus il-
» lustres chefs de l'armée du roi : il avait com-
» battu jusqu'à l'extrémité à la journée de Wor-
» cester. Quand il avait vu tout perdu, il s'était
» intrépidement placé avec le comte de Clives et
» Jacques Hamilton à l'une des portes de la ville
» conquise, pour arrêter le vainqueur et pour
» s'opposer à la poursuite des vaincus. Il garda
» ce poste qu'il s'était lui-même assigné, jusqu'à
» ce qu'il pût croire que le temps avait permis à
» son maître de s'éloigner et de se mettre hors
» de danger. Alors seulement il se retira : il allait
» chercher un asile dans ses propres foyers, igno-
» rant ce qu'était devenu Charles et s'il pourrait
» jamais le revoir, quand le sort l'offrit à sa vue.

» Qu'on juge de leur joie à cette rencontre
» inespérée. C'est alors qu'ils habitèrent ce fa-
» meux chêne, qui fut depuis regardé avec tant
» d'admiration, et dont on disait en le montrant
» au voyageur : *Ce fut là le palais du roi*. Ce
» chêne était si gros et si touffu de branches,
» que vingt hommes auraient pu tenir sur sa tête.

» Charles, accablé de fatigue, avait besoin de
» repos ; il n'osait s'y livrer sur cet arbre et quitter
» cet arbre était risquer d'être reconnu. Suspendu
» comme sur un abîme, et caché parmi les ra-
» meaux, un instant de sommeil l'en eût pré-
» cipité. Carless était robuste, il se chargea de
» veiller. Le roi se plaça dans ses bras, s'appuya
» contre son sein, et soutenu par ses mains vail-
» lantes s'endormit dans les airs.

» Quel spectacle touchant! Ce prince dans la
» fleur et dans la force de la jeunesse, réduit par
» le sommeil à la faiblesse de l'enfance, plongé
» dans l'assoupissement avec l'abandon de cet
» âge, tranquillement endormi, au milieu de tant
» de périls, entre les bras d'un homme austère,
» d'un guerrier attentif et veillant sur son roi,
» âgé de vingt et un ans, avec toutes les inquié-
» tudes d'une mère! Ainsi les lieux, les arbres,
» les forêts, ont leur destin comme les hommes.

» Charles quitta bientôt Boscobel. Un jour,
» étant dans la salle d'une hôtellerie, comme il
» levait son chapeau à la dame du logis qui pas-
» sait par ce lieu, le sommelier l'ayant attenti-
» vement regardé, le reconnut. Cet homme le prit
» à l'écart, le pria de descendre avec lui dans la
» cave, et là, tenant une coupe, la remplit de vin,
» et but à la prospérité du roi. Je sais ce que vous
» êtes, lui dit-il ensuite en mettant un genou
» en terre, et vous serai fidèle jusqu'à ma mort. »

Ainsi a fait revivre ces scènes oubliées l'ami que

j'ai perdu : il est allé rejoindre ces hommes d'autrefois.

N'a-t-on pas cru lire un épisode de nos guerres de l'ouest pendant la révolution? La fidélité semble être une des vertus de l'ancienne religion chrétienne : les Pendrill gardaient le culte de leurs aïeux ; ils avaient une cachette où le prêtre disait la messe ; leur roi protestant y trouvait un asile inviolable au pied du vieil autel catholique. Pour achever la ressemblance, la comtesse de Derby, qui défendit si vaillamment l'île de Man, et qui fut la dernière personne des trois royaumes à se soumettre à la République, était de la famille de La Tremoille : le prince de Talmont fut une des dernières victimes des guerres vendéennes.



PORTRAIT D'UN VENDÉEN.

Quoi qu'il en soit des bûcherons de Boscobel, près du *chêne royal* maintenant tombé, les Pendrill sont-ils des paysans vendéens ?

« Un jour [1], en 1798, à Londres, je rencontrai chez le chargé d'affaires des princes français une foule de vendeurs de contre-révolutions. Dans un coin de cette foule était un homme de trente à trente-quatre ans, qu'on ne regardait point, et qui lui-même ne faisait attention qu'à une gravure de la mort du général Wolf. Frappé de son air, je m'enquis de sa personne. Un de mes voisins me répondit : « Ce n'est rien ; c'est un » paysan vendéen, porteur d'une lettre de ses » chefs. »

» Cet homme qui n'était rien avait vu mourir Cathelineau, premier général de la Vendée et paysan comme lui ; Bonchamp, en qui revivait Bayard ; Lescure, armé d'un cilice non à l'épreuve de la balle ; d'Elbée, fusillé dans un fauteuil, ses blessures ne lui permettant pas d'em-

[1] *Mes Mémoires.*

brasser la mort debout; La Rochejaquelin dont les patriotes ordonnèrent de *vérifier* le cadavre, afin de rassurer la Convention au milieu de ses victoires sur l'Europe. Cet homme qui n'était rien avait assisté aux deux cents prises et reprises de villes, villages et redoutes, aux sept cents actions particulières et aux dix-sept batailles rangées; il avait combattu trois cent mille hommes de troupes réglées, six à sept cent mille réquisitionnaires et gardes nationaux; il avait aidé à enlever cinq cents pièces de canon et cent cinquante mille fusils; il avait traversé les *colonnes infernales*, compagnies d'incendiaires commandées par des conventionnels; il s'était trouvé au milieu de l'océan de feu qui, à trois reprises, roula ses vagues sur les bois de la Vendée; enfin il avait vu périr trois cent mille Hercules de charrue, compagnons de ses travaux, et se changer en un désert de cendres cent lieues carrées d'un pays fertile.

» Les deux Frances se rencontrèrent sur ce sol nivelé par elles. Tout ce qui restait de sang et de souvenir dans la France des Croisades lutta contre ce qu'il y avait de nouveau sang et d'espérance dans la France de la Révolution. Le vainqueur sentit la grandeur du vaincu : Thurot, général des républicains, déclarait que « les » Vendéens seraient placés dans l'histoire au » premier rang des peuples soldats. » Un autre général écrivait à Merlin de Thionville : « Des

» troupes qui ont battu de tels Français peuvent
» bien se flatter de vaincre tous les autres peu-
» ples. » Les légions de Probus, dans leur chanson, en disaient autant de nos pères. Bonaparte appela les combats de la Vendée « des combats de
» géans. »

» Dans la cohue du parloir, j'étais le seul à considérer avec admiration et respect le représentant de ces anciens *Jacques* qui, tout en brisant le joug de leurs seigneurs, repoussaient, sous Charles V, l'invasion étrangère : il me semblait voir un enfant de ces Communes du temps de Charles VII, lesquelles avec la petite noblesse de province reconquirent pied à pied, de sillon en sillon, le sol de la France. Il avait l'air indifférent du sauvage; son regard était grisâtre et inflexible comme une verge de fer; sa lèvre inférieure tremblait sur ses dents serrées; ses cheveux descendaient de sa tête en serpens engourdis, mais prêts à se dresser; ses bras, pendant à ses côtés, donnaient une secousse nerveuse à d'énormes poignets tailladés de coups de sabre; on l'aurait pris pour un scieur de long. Sa physionomie exprimait une nature populaire rustique, mise, par la puissance des mœurs, au service d'intérêts et d'idées contraires à cette nature; la fidélité naïve du vassal, la simple foi du chrétien, s'y mêlaient à la rude indépendance plébéienne accoutumée à s'estimer et à se faire justice. Le sentiment de sa liberté paraissait

n'être en lui que la conscience de la force de sa main et de l'intrépidité de son cœur. Il ne parlait pas plus qu'un lion; il se grattait comme un lion, bâillait comme un lion, se mettait sur le flanc comme un lion ennuyé, et rêvait apparemment de sang et de forêts: son intelligence était du genre de celle de la mort. Quels hommes dans tous les partis que les Français d'alors, et quelle race aujourd'hui nous sommes! Mais les républicains avaient leur principe en eux, au milieu d'eux, tandis que le principe des royalistes était hors de France. Les Vendéens députaient vers les exilés; les géans envoyaient demander des chefs aux pygmées. L'agreste messager que je contemplais avait saisi la révolution à la gorge, il avait crié: « Entrez; passez derrière » moi; elle ne vous fera aucun mal, elle ne bou- » gera pas; je la tiens. » Personne ne voulut passer: alors Jacques Bonhomme relâcha la révolution, et Charette brisa son épée. »



CROMWELL. BONAPARTE.

Délivrée des mains rustiques, la révolution tomba dans des mains guerrières : Bonaparte se jeta sur elle et l'enchaîna.

J'ai déjà mesuré la taille de cet homme extraordinaire à celle de Washington, il reste à dire si Napoléon trouva son pendant en Angleterre dans le Protecteur.

Cromwell eut du prêtre, du tyran et du grand homme : son génie remplaça pour son pays la liberté. Il avait trop d'énergie pour parvenir à créer une autre puissance que la sienne ; il ruina les institutions qu'il rencontra ou qu'il voulut donner, comme Michel-Ange brisait le marbre sous son ciseau.

Transporté sur le théâtre de Napoléon, le vainqueur des Irlandais et des Écossais aurait-il été le vainqueur des Autrichiens, des Prussiens et des Russes ? Cromwell n'a pas créé des institutions comme Bonaparte ; il n'a pas laissé un code et une administration par qui la France et une partie

de l'Europe sont encore régies. Napoléon réagit avec une force outrée; mais il avait pour excuse la nécessité de tuer le désordre : son bras vigoureux enfonça trop avant son épée, et il perça la liberté qui se trouvait derrière l'anarchie.

» Les peuples vaincus ont appelé Napoléon un fléau[1] : les fléaux de Dieu conservent quelque chose de l'éternité et de la grandeur du courroux dont ils émanent : *Ossa arida..... dabo vobis spiritum et viveris;* « Ossemens arides, je vous donne-» rai mon souffle et vous vivrez. » Ce souffle ou cette force s'est manifesté dans Bonaparte tant qu'il a vécu. Né dans une île pour aller mourir dans une île aux limites de trois continens; jeté au milieu des mers où Camoëns sembla le prophétiser en y plaçant le génie des tempêtes, Bonaparte ne se pouvait remuer sur son rocher que nous n'en fussions avertis par une secousse; un pas du nouvel Adamastor à l'autre pôle se faisait sentir à celui-ci. Si Napoléon, échappé aux mains de ses geôliers, se fût retiré aux États-Unis, ses regards attachés sur l'Océan auraient suffi pour troubler les peuples de l'ancien monde. Sa seule présence sur le rivage américain de l'Atlantique eût forcé l'Europe à camper sur le rivage opposé.

» Quand Napoléon quitta la France une seconde fois, on prétendit qu'il aurait dû s'ensevelir

[1] *Mes Mémoires.*

sous les ruines de sa dernière bataille. Lord Byron, dans son ode satirique contre Napoléon, disait :

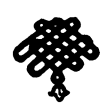
> To die a prince — or live a slave
> Thy choice is most ignobly brave.

« Mourir prince ou vivre esclave, ton choix est » ignoblement brave. »

» C'était mal juger la force de l'espérance dans une ame accoutumée à la domination, et brûlante d'avenir. Lord Byron crut que le dictateur des rois avait abdiqué sa renommée avec son glaive, qu'il allait s'éteindre oublié : lord Byron aurait dû savoir que la destinée de Napoléon était une Muse, comme toutes les grandes destinées ; cette Muse sut changer un dénouement avorté dans une péripétie qui renouvelait et rajeunissait son héros. La solitude de l'exil et de la tombe de Napoléon a répandu sur une mémoire éclatante une autre sorte de prestige. Alexandre ne mourut point sous les yeux de la Grèce ; il disparut dans les lointains pompeux de Babylone : Bonaparte n'est point mort sous les yeux de la France ; il s'est perdu dans les fastueux horizons des zones torrides. L'homme d'une réalité si puissante s'est évaporé à la manière d'un songe ; sa vie, qui appartenait à l'histoire, s'est exhalée dans la poésie de sa mort. Il dort à jamais, comme un ermite ou

comme un paria, sous un saule, dans un étroit vallon entouré de rochers escarpés, au bout d'un sentier désert. La grandeur du silence qui le presse égale l'immensité du bruit qui l'environna. Les nations sont absentes, leur foule s'est retirée. L'oiseau des Tropiques *attelé*, dit magnifiquement Buffon, *au char du soleil*, se précipite de l'astre de la lumière, et se repose seul un moment sur des cendres dont le poids a fait pencher le globe.

» Bonaparte traversa l'Océan pour se rendre à son dernier exil; il s'embarrassait peu de ce beau ciel qui ravit Cristophe Colomb, Vasco et Camoëns. Couché à la poupe du vaisseau, il ne s'apercevait pas qu'au dessus de sa tête étincelaient des constellations inconnues; leurs rayons rencontraient pour la première fois ses puissans regards. Que lui faisaient des astres qu'il ne vit jamais de ses bivouacs, et qui n'avaient pas brillé sur son empire? Et néanmoins aucune étoile n'a manqué à sa destinée : la moitié du firmament éclaira son berceau; l'autre était réservée pour illuminer sa tombe. »



LOVELACE.

MA DÉTENTION A LA PRÉFECTURE DE POLICE.

God save the King.

En revenant à travers ces incidences politiques à la littérature, reprenant celle-ci au commencement de la restauration de Charles II sous lequel nous avons vu Milton mourir, une observation se présente d'abord.

Dans le combat que se livrèrent la royauté et le peuple, le principe républicain eut Milton pour son poète, le principe monarchique Lovelace pour son barde : tirez de là la conséquence de l'énergie relative des deux principes.

Enfermé dans Gat-House à Westminster, sur un mandat des Communes, Lovelace composa une élégante et loyale chanson, long-temps redite par les *Cavaliers*.

Quand, semblable à la linotte, je suis ren-
» fermé, je chante d'une voix plus perçante la
» mansuétude, la douceur, la majesté et la gloire
» de mon roi. Quand je proclame de toute ma
» force combien il est bon, combien il est grand,

» les larges vents qui roulent la mer ne sont pas
» aussi libres que moi.

. . . .

» Des murs de pierre ne font pas une prison,
» des barreaux de fer une cage; un esprit inno-
» cent et tranquille compose de tout cela une so-
» litude. Si je suis libre en mon amour, si dans
» mon ame je suis libre, les anges seuls, qui pren-
» nent leur essor dans les cieux, jouissent d'une
» liberté semblable à la mienne. »

Nobles et généreux sentimens! pourtant ils n'ont point fait vivre Lovelace, tandis que l'apologiste du meurtre de Charles Ier s'est placé à côté d'Homère. D'abord Lovelace n'avait pas le génie de Milton; ensuite il appartenait par sa nature à des idées mortes. La fidélité est toujours admirable; mais les récentes générations conçoivent à peine ce dévouement à un individu, cette vertu resserrée dans les limites d'un système ou d'un attachement particulier; elles sont peu touchées de l'honneur, soit qu'elles manquent de cet honneur même nécessaire pour le comprendre, soit qu'elles n'aient de sympathie qu'avec l'humanité prise dans le sens général, ce qui, du reste, justifie toutes les lâchetés. Montrose n'était point un personnage de Plutarque, comme l'a dit le cardinal de Retz; c'était un de ces hommes restés d'un siècle qui finit dans un siècle qui commence; leurs anciennes vertus sont aussi belles que les vertus nouvelles, mais elles sont stériles:

plantées dans un sol épuisé, les mœurs nationales ne les fécondent plus.

Le colonel Richard Lovelace, rempli de mille séductions, et dont peut-être Richardson emprunta le nom en souvenir de ses graces, mourut abandonné dans l'obscurité et la misère.

Sans être jeune et beau comme le colonel Lovelace, j'ai été comme lui enfermé. Les gouvernemens, qui depuis 1800 jusqu'à 1830 ont dominé la France, avaient usé de quelque ménagement envers le serviteur des muses : Bonaparte, que j'avais violemment attaqué dans le Mercure, eut envie de me tuer; il leva l'épée et ne frappa pas.

Une généreuse et libérale administration toute lettrée, toute composée de poètes, d'écrivains, de rédacteurs de feuilles publiques, n'a pas fait tant de façon avec un vieux camarade.

« Ma souricière un peu plus longue que large était haute de 7 à 8 pieds [1]. La prose et les vers de mes devanciers barbouillaient les cloisons tachées et nues. Un grabat à draps sales remplissait les trois quarts de ma loge; une planche supportée par deux tasseaux, placée à deux pieds au dessus du lit contre le mur, servait d'armoire au linge, bottes et souliers des détenus. Une chaise, une table et un petit tonneau, meuble infame, composaient le reste de l'ameublement. Une fenêtre grillée s'ouvrait fort haut; j'étais

[1] *Mes Mémoires.*

obligé de monter sur la table pour respirer l'air et jouir de la lumière. A travers les barreaux de ma cage à voleur, je n'apercevais qu'une cour sombre, étroite, des bâtimens noirs autour desquels tremblotaient des chauves-souris. J'entendais le cliquetis des clés et des chaînes, le bruit des sergens de ville et des espions, le pas des soldats, le mouvement des armes, les cris, les rires, les chansons dévergondées des prisonniers mes voisins, les hurlemens de Benoît condamné à mort comme meurtrier de sa mère et de son obscène ami. Je distinguais ces mots de Benoît, entre les exclamations confuses de la peur et du repentir: « Ah! ma mère! ma pauvre mère! » Je voyais l'envers de la société, les plaies de l'humanité, les hideuses machines qui font mouvoir ce monde, si beau à regarder en face quand la toile est levée.

» Le Génie de mes grandeurs passées et de ma *gloire* âgée de trente ans ne m'apparut point; mais ma Muse d'autrefois, bien pauvre, bien ignorée, vint rayonnante m'embrasser par ma fenêtre : elle était charmée de mon gîte et tout inspirée; elle me retrouvait comme elle m'avait vu dans ma misère à Londres, lorsque les premiers songes de René flottaient dans ma tête. Qu'allions-nous faire, la Solitaire du Pinde et moi? Une chanson à l'instar de Lovelace? Sur qui? Sur un roi? non! La voix d'un prisonnier eût été de mauvais augure : c'est du pied des autels qu'il faut adresser des hymnes au malheur. Et puis il faudrait être

un grand poète pour être écouté en disant :

> O toi, de ma piété profonde
> Reçois l'hommage solennel,
> Humble objet des regards du monde,
> Privé du regard paternel !
> Puisses-tu, né dans la souffrance,
> Et de ta mère et de la France
> Consoler la longue douleur [1].

» Je ne chantai donc pas la couronne tombée d'un front innocent; je me contentai de dire une autre couronne, blanche aussi, déposée sur le cercueil d'une jeune fille [2].

> Tu dors, pauvre Élisa, si légère d'années !
> Tu ne sens plus du jour le poids et la chaleur :
> Vous avez achevé vos fraîches matinées,
> Jeune fille et jeune fleur.

» M. le Préfet de police, des procédés duquel je n'ai qu'à me louer, m'offrit un meilleur asile aussitôt qu'il eut connu le lieu de plaisance où les amis de la liberté de la presse avaient eu la bonté de me loger pour avoir usé de la liberté de la presse. La fenêtre de mon nouveau réduit s'ouvrait sur un joli jardin. La linotte de Lovelace n'y gazouillait pas; mais il y avait force moineaux fringans, lestes, babillards, effrontés, querelleurs : on les trouve partout, à la campagne, à la ville, aux balustrades d'un château, à la gouttière

[1] V. Hugo, *Odes et Ballades.*
[2] *Elisa Trisell.*

d'une geôle; ils se perchent tout aussi gaiement sur l'instrument de mort que sur un rosier. A qui peut s'envoler, qu'importe les souffrances de la terre? »

Ma chanson ne vivra pas plus que celle de Lovelace. Les Jacobites n'ont laissé à l'Angleterre que le motet du *God save the King*. L'histoire de cet air est singulière : on le croit de Lulli; les jeunes filles des chœurs d'*Esther* charmèrent à Saint-Cyr l'oreille et l'orgueil du grand roi par les accords du *Domine*, *salvum fac Regem*. Les serviteurs de Jacques emportèrent la majestueuse invocation dans leur patrie; ils l'adressaient au Dieu des armées, en allant au combat pour leur souverain banni. Les Anglais de la faction de Guillaume, frappés de la beauté du Bardit des Fidèles, s'en emparèrent. Il resta à l'Usurpation et à la Souveraineté du peuple, lesquelles ignorent aujourd'hui qu'elles chantent un air étranger, l'hymne des Stuarts, le cantique du Droit Divin et de la Légitimité. Combien de temps l'Angleterre priera-t-elle encore le maître des hommes de *sauver le Roi?* Comptez les révolutions entassées dans une douzaine de notes survivantes à ces révolutions!

Le *Domine salvum* du rite catholique est aussi un chant admirable : on l'entonnait en grec au x[e] siècle, lorsque l'empereur de Constantinople paraissait dans l'hippodrome. Du Spectacle il passa à l'Eglise : autre temps fini.

PROSE

TILLOTSON. TEMPLE. BURNET. CLARENDON. ALGEBRON-SIDNEY.

Avec le règne de Charles II une révolution s'opéra dans le goût et dans la manière des écrivains anglais. Abandonnant les traditions nationales, ils commencèrent à prendre quelque chose de la régularité et du caractère de la littérature française. Charles avait retenu de ses courses un penchant aux mœurs étrangères : Madame Henriette, sœur du Roi, la duchesse de Portsmouth, maîtresse de ce Roi, Saint-Évremont et le chevalier de Gramont, exilés à Londres, poussèrent de plus en plus la restauration des Stuarts, à l'imitation de la cour de Louis XIV : la prose gagna à ce mouvement du dehors; la poésie y perdit.

Tillotson épura la langue de la chaire sans s'élever à l'éloquence. Le chevalier Temple fut le D'Ossat de l'Angleterre; mais il est fort inférieur

à notre grand diplomate, par les vues et le style de ses *Observations*, *Mélanges* et *Mémoires*. La philosophie compta Locke, la littérature proprement dite, Hamilton, modèle d'élégance et de grace, Shaftesbury, élève de Locke, et fils d'un père corrompu. Voltaire vante Shaftesbury, ennemi de la religion chrétienne. Les ouvrages de cet auteur ont été réunis sous le titre de *Caracteristics of men*. Les idées des *Caracteristics*, que voile d'ailleurs une élocution embarrassée, sont tombées dans le domaine des lieux communs par les apports continuels des ans.

Burnet écrivit l'histoire de la Réformation d'Angleterre d'une manière partiale et caustique, mais intéressante : son plus grand honneur est d'avoir été réfuté par Bossuet. Burnet était un brouillon et un factieux à la manière des Frondeurs : il n'a dans ses mémoires ni la candeur révolutionnaire de Withelocke, ni l'exaltation républicaine de Ludlow.

Le nom de Clarendon réveille le double souvenir d'une ingratitude royale et populaire. L'*Histoire de la Rébellion* est un ouvrage où les traces du talent disparaissent sous l'empreinte de la vertu. Quelques portraits sont vivement coloriés, mais le genre des portraits est facile; les esprits les plus communs y réussissent. Clarendon lui-même se réfléchit dans ses tableaux; on ne se lasse pas de retrouver son image.

Algernon Sidney créa la langue politique : ses

Discours sur le gouvernement ont vieilli : Sidney n'est qu'un grand nom et n'est pas une grande renommée. La mort tragique du fils du comte de Leicester est le fait saisissable qui donna un corps à des principes encore vagues dans l'opposition errante des Wighs. Dalrymple et après lui M. Mazure ont prouvé les disparates de Sidney ; il avait le malheur de recevoir l'argent de la France : Louis XIV, par un très mauvais jeu, ne croyait qu'entraver Charles, et renversait Jacques ; la corruption de sa politique portait en soi son châtiment. Chez Bacon, l'intégrité n'était pas au niveau de la science ; chez Sidney le désintéressement n'égala pas la fermeté. Dieu nous garde de triompher des misères dont les natures les plus élevées ne sont point exemptes ! Le ciel ne nous donne des vertus ou des talens qu'en y attachant des infirmités ; expiations offertes au vice, à la sottise et à l'envie. Les faiblesses d'un homme supérieur sont ces victimes noires, *nigræ pecudes*, que l'Antiquité sacrifiait aux dieux infernaux : et pourtant ils ne se laissent jamais désarmer !

La révolution de 1688 s'éleva de l'échafaud de Sidney dans la vapeur du sang de l'holocauste : aujourd'hui la rosée sanglante retombe, et l'Angleterre de 1688 s'évanouit.

POESIE.

—

DRYDEN. PRIOR. WALLER. BUCKINGAM. ROSCOMMON. ROCHESTER. SHAFTESBURY, ETC.

Il peut sembler paradoxal de dire que la poésie anglaise souffrit de l'invasion du goût français, au moment même où Dryden paraît sur la scène; mais toute langue qui se dépouille de son originalité pour s'adonner à l'imitation, se gâte, même en se perfectionnant. A quelle distance Shakespeare et Milton, restés Anglais, ne laissent-ils pas Dryden derrière eux !

L'esprit de la révolution de 1649 avait été l'exaltation religieuse et l'austérité morale; la restauration de 1660 fut l'indifférence et le libertinage. « Tu es le plus mauvais sujet de mon » royaume, disait Charles II à Shaftesbury. » — « Oui, Sire, répondait celui-ci : Votre Majesté » n'est pas un sujet. »

Ces réactions sont inévitables : la corruption de la régence suivit la morosité de la fin du règne

de Louis XIV. Au sortir de la Terreur, le dévergondage fut complet : les cadavres encore chauds et palpitans des pères, leur tête dans leurs bras ou à leurs pieds, regardaient danser leurs enfans.

Dryden rendit la poésie anglaise correcte à la manière de toutes les langues civilisées où l'art est venu régulariser la nature. Pope caractérise le mérite de Dryden :

> Dryden taught to join
> The varying verse, the full resounding line,
> The long majestic march, and energy divine.

« Dryden apprit à unir le mètre varié, le vers plein d'harmonie, la longue et majestueuse période, et l'énergie divine. »

Ce jugement fait sentir qu'on n'est plus au siècle libre de l'auteur de *Macbeth*, et qu'on est arrivé au siècle académique de Boileau.

Dryden est lui-même le fondateur de la critique parmi ses compatriotes : ses dialogues sur la poésie dramatique sont encore lus. Il travailla trente ans pour le théâtre sans atteindre à la vie de Shakespeare et au pathétique d'Otway. « Dryden, qui d'ailleurs était un très grand génie, » dit Voltaire, met dans la bouche de ses héros » amoureux ou des hyperboles de rhétorique, » ou des indécences, deux choses également op» posées à la tendresse. »

Shirley, Davenant, Otway, Congrève, Farquhar,

Cibber, Steele, Colman, Foote, Rowe, Addison, Moore, Aaron-Hill, Sheridan, Coleridge, etc., offrent la succession des poètes dramatiques anglais jusqu'à nos jours. Tobin, Johanna Baillie, et quelques autres, ont essayé de ressusciter l'ancien style et l'ancienne forme du théâtre.

L'homme chez Dryden était misérable; Prior, jeune orangiste, attaqua le vieux poète devenu catholique et resté fidèle à ses anciens maîtres. Le duc de Buckingham, aidé de ses amis, composa la jolie comédie *the Rehearsal* (la Répétition): l'auteur de *Don Sébastien* et de l'ode *la Fête d'Alexandre* était attaqué dans cette pièce. Buckingham se félicitait d'avoir nui à la réputation de Dryden. C'est donc un grand bonheur que d'affliger le génie, que de lui ravir une part de sa gloire acquise au prix de tant de travaux, de dégoûts et de sacrifices?

Waller, Buckingham, Roscommon, Rochester, Shaftesbury et quelques autres poètes licencieux et satiriques, ne furent pas les premiers hommes de lettres de leur époque; mais ils donnèrent le ton à la littérature à la mode pendant le règne de Charles II. Le fils de Charles I[er] fut un de ces hommes légers, spirituels, insoucians, égoïstes, sans attachement de cœur, sans conviction d'esprit, qui se placent assez souvent entre deux périodes historiques pour finir l'une et commencer l'autre; un de ces princes dont le règne sert de passage aux grands changemens d'institutions,

de mœurs et d'idées chez les peuples; un de ces princes tout exprès créés pour remplir les espaces vides qui, dans l'ordre politique, disjoignent souvent la cause de l'effet. Des exhumations et des exécutions ouvrirent un règne que des exécutions devaient clore. Vingt-deux années de débauche passèrent sous des fourches patibulaires; dernières années de joie à la façon des Stuarts, et qui avaient l'air d'une orgie funèbre.

La liberté méconnue sous Jacques Ier, ensanglantée sous Charles Ier, déshonorée sous Charles II, attaquée sous Jacques II, avait pourtant été conservée dans les formes constitutionnelles, et ces formes la transmirent à la nation qui continua de féconder le sol natal après l'expulsion des Stuarts. Ces princes ne purent jamais pardonner au peuple anglais les maux qu'il leur avait faits; le peuple ne put jamais oublier que ces princes avaient essayé de lui ravir ses droits : il y avait de part et d'autre trop de ressentimens et trop d'offenses. Toute confiance réciproque étant détruite, on se regarda en silence pendant quelques années. Les générations qui avaient souffert ensemble, également fatiguées, consentirent à achever leurs jours ensemble; mais les générations nouvelles qui n'éprouvaient pas cette lassitude, ne nourrissant plus d'inimitiés, n'avaient pas besoin d'entrer dans ces compromis de malheur; elles revendiquèrent les fruits du sang et des larmes de leurs pères : il fallut dire adieu aux choses du passé.

Les écrivains ci-dessus nommés avaient tout ce qu'il fallait pour briller au bivouac d'une halte de nuit, entre le règne populaire de Cromwell et le règne des Parlemens de Guillaume et de ses successeurs. La servile Chambre des Communes n'existait plus que pour tuer les hommes de liberté qui naguère avaient fait sa puissance; la monarchie de son côté laissait mourir ses plus dévoués serviteurs. Le peuple et le roi semblaient s'abandonner mutuellement pour faire place à l'Aristocratie : l'échafaud de Charles I[er] les séparait à jamais.



BUTLER. ÉCRIVAINS ABANDONNÉS.

Butler se présente en première ligne, comme témoin à charge dans le procès d'ingratitude intenté à la mémoire de Charles II : Charles savait par cœur les vers d'*Hudibras*, Don-Quichotte politique. Cette satire pleine de verve contre les personnages de la révolution charmait une cour où se montraient la débauche de Rochester et la grace de Grammont : le ridicule était une espèce de vengeance à l'usage des courtisans.

Lorsqu'on est placé à distance des faits, qu'on n'a pas vécu au milieu des factions et des factieux, on n'est frappé que du côté grave et douloureux des évènemens; il n'en est pas ainsi quand on a été soi-même acteur ou spectateur compromis dans des scènes sanglantes.

Tacite, que la nature avait formé poète, eût peut-être crayonné la satire de Pétrone, s'il eût siégé au sénat de Néron ; il peignit la tyrannie de ce prince, parce qu'il vécut après lui : Butler, doué d'un génie observateur, eût peut-être écrit

l'histoire de Charles Ier s'il fût né sous la reine Anne; il se contenta de rimer *Hudibras*, parce qu'il avait vu les personnages de la révolution de Cromwell; il les avait vus toujours parlant d'indépendance, présenter leurs mains à toutes les chaînes, et, après avoir immolé le père, se courber sous le joug du fils.

Cependant le sujet du poème de Butler, de ce poème auquel travailla le fils aîné du duc de Buckingham, n'est pas aussi heureux que celui de la *satire Ménippée*. On se pouvait railler de la Ligue malgré ses horreurs; les railleries dont elle était l'objet avaient des chances de durée, parce que la Ligue n'était pas une Révolution : elle n'était qu'une sédition dont le genre humain ne tirait aucun profit. Les hommes de cette longue sédition, L'Hospital excepté, ne furent grands qu'individuellement; ils ne jalonnèrent leur passage par aucune idée, aucun principe, aucune institution politique utile à la société. La Ligue assassina Henri III, plus dévot qu'elle, et combattit Henri IV qui la vainquit et l'acheta. Evanouie qu'elle fut, rien n'apparut derrière : elle n'eut pour écho que la Fronde, misérable brouillerie qui se perdit dans le plein pouvoir de Louis XIV.

Mais les troubles de 1649, en Angleterre, étaient d'une nature autrement grave; on n'assistait pas au duel de quelques princes ambitieux : la lutte existait entre le peuple et le roi, entre la république et la monarchie : le souverain fut

jugé solennellement et mis à mort ; le chef populaire qui le conduisit à l'échafaud et qui lui succéda n'était rien moins que Cromwell : *Un homme s'est rencontré.*

La dictature du peuple personnifié dans un tribun dura neuf années : en se retirant elle emporta la monarchie absolue, et déposa dans l'industrie anglaise le germe de sa puissance, *l'acte de navigation*. Le contre-coup de la révolution de 1649 produisit la révolution de 1688, résultat immense.

Voilà pourquoi nous ne rions plus aux gausseries d'*Hudibras*, comme nous rions aux plaisanteries de la *satire Ménippée*. Les conséquences des troubles du règne de Charles Ier se font encore sentir au monde; les abominations de la Saint-Barthélemi, les énormités de la corruption d'Henri III et de l'ambition des Guises n'ont laissé que l'effroi de la mémoire de ces abominations et de ces énormités. Un auteur qui essaierait de faire un poème burlesque sur la révolution de 1789, parviendrait-il à égayer la Terreur, ou à rapetisser Bonaparte ? Les parodies qui restent ne sont fournies que par des évènemens qui ne restent pas ; elles ressemblent à ces masques moulés sur le visage d'un Mort tombé depuis en poussière ou sur celui d'un Satyre dont le buste ne se retrouve plus.

On a dressé le catalogue des royalistes qui souffrirent pour la cause de Charles Ier; il est

long : Charles II l'augmenta. Waller, conspirateur poltron sous la République, poète adulateur de l'usurpation heureuse, obtenait tout de la légitimité restaurée, tandis que Butler mourait de faim. Les couronnes ont leurs infirmités comme les bonnets rouges.

Une destinée fatale s'attache aux Muses : Valeriano Bolzani a composé un traité *de Litteratorum infelicitate;* Israeli a publié *the Calamities of authors :* ils sont loin d'avoir épuisé la matière. Dans la seule liste des poètes anglais que j'ai nommés, on trouve :

Jacques, roi d'Ecosse, dix-huit ans prisonnier et ensuite assassiné ; Rivers, Surrey et Thomas More, portant leur tête à l'échafaud ; Lovelace et Butler que la pauvreté dévora.

Clarendon mourut à Rouen, exilé par Charles II. On condamna à être brûlé par la main du bourreau le Mémoire justificatif du vertueux magistrat dont les écrits, mêlés à ceux de Falkland, avaient fait triompher la cause royale.

Milton demi-proscrit descendit aveugle au tombeau.

Dryden, vers la fin de ses jours, était obligé de vendre, morceau à morceau, son talent pour vivre : « Je n'ai guère lieu, disait-il, de remercier » mon étoile d'être né Anglais ; c'est assez pour » un siècle d'avoir négligé Cowley et vu Butler » mourir de faim. »

Otway, depuis, s'étouffa en avalant trop vite le morceau de pain qu'on jeta à sa misère.

Que n'a pas souffert Savage, composant au coin des rues, écrivant ses vers sur des morceaux de papier ramassés dans le ruisseau, expirant dans une prison, et laissant son cadavre à la piété d'un geôlier qui le fit enterrer à ses frais ?

Chatterton, après avoir été plusieurs jours sans manger, s'empoisonna.

Dans le cloître de la cathédrale de Worcester, on remarque une plaque sépulcrale ; elle ne porte ni date, ni prière, ni symbole ; on y lit ce seul mot : *Miserrimus*. Cet inconnu, ce *miserrimus* sans nom, n'est-ce point le Génie ?



FIN DES STUARTS.

Jacques II, après la mort de son frère, voulut tenter en faveur de l'Eglise romaine ce que son père n'avait pu même exécuter pour l'épiscopat : il se croyait le maître d'opérer un changement dans la religion de l'Etat, aussi facilement qu'Henri VIII; mais le peuple anglais n'était plus le peuple des Tudor, et quand Jacques eût distribué à ses sujets tous les biens du clergé anglican, il n'aurait pas fait un seul catholique. Son plus grand tort fut de jurer en parvenant à la couronne ce qu'il n'avait pas l'intention de tenir: la foi gardée n'a pas toujours sauvé les empires ; la foi mentie les a souvent perdus.

Jacques, naturellement cruel, trouva un bourreau : Jefferys avait commencé ses œuvres, vers la fin du règne de Charles II, dans le procès où Russel et Sidney perdirent la vie. Cet homme qui, à la suite de l'invasion de Monmouth, fit exécuter dans l'ouest de l'Angleterre plus de deux cent cinquante personnes, ne manquait pas d'un certain esprit de justice : une vertu

qu'on n'aperçoit pas dans un homme de bien, se fait remarquer quand elle est placée dans un homme de malheur.

La Hollande était depuis long-temps le foyer des intrigues des divers partis anglais : les émissaires de ces partis s'y rassemblaient sous la protection de Marie, fille aînée de Jacques, femme du prince d'Orange, homme qui n'inspire aucune admiration et qui pourtant a fait des choses admirables. Souvent averti par Louis XIV, Jacques ne voulait rien croire. La flotte de Guillaume mit à la voile; il aborda avec treize mille hommes à Broxholme, dans Torbay.

A son grand étonnement, il n'y trouva personne; il attendit dix jours en vain. Que fit Jacques pendant ces dix jours? rien : il avait une armée de vingt mille hommes, qui se fût battue d'abord, et il ne prit aucune résolution. Sunderland, son ministre, le vendait; le prince Georges de Danemarck, son gendre, et Anne, sa fille favorite, l'abandonnaient, de même que sa fille Marie et son autre gendre Guillaume. La solitude commençait à croître autour du monarque qui s'était isolé de l'opinion nationale. Jacques demanda des conseils au comte de Bedfort, père de lord Russel, décapité sous le règne précédent à la poursuite de Jacques : « J'avais un fils, répondit » le vieillard, qui aurait pu vous secourir. »

Jacques s'enfuit; il débarqua à Ambleteuse, le 2 janvier 1689; hôte fatal, il enseigna l'exil aux

foyers dont il embrassa l'autel. On a retrouvé les os de Jacques II à Saint-Germain. Où sont les cendres de Louis XIV? Où sont ses fils?

Au surplus, qu'importent toutes ces choses? Lord Russel embrassant lady Russel pour la dernière fois, lui dit: « Cette chair que vous sentez » encore, dans peu d'heures sera glacée. » Les générations que je viens d'indiquer, combien occupent-elles de place dans le monde et dans cette page? A mon retour en France en 1800, une nuit je voyageais en diligence; la voiture fit un léger tressaut que nous sentîmes à peine; elle avait rencontré un paysan ivre couché en travers dans le chemin : nous avions passé sur une vie, et la roue s'était à peine élevée de terre de quelques lignes. Les Francs, nos pères, égorgèrent à Metz les Romains surpris au milieu d'une fête; nos soldats ont valsé, il n'y pas encore vingt-cinq ans, au monastère d'Alcobaça avec le squelette d'Inès de Castro : malheurs et plaisirs, crimes et folies, quatorze siècles vous séparent, et vous êtes aussi complètement passés les uns que les autres! L'Eternité commencée tout à l'heure est aussi ancienne que l'Eternité datée de la première mort, du meurtre d'Abel. Néanmoins les hommes, durant leur apparition éphémère sur ce globe, se persuadent qu'ils laissent d'eux quelque trace : sans doute! Chaque mouche a son ombre.

Les quatre Stuarts passèrent dans l'espace de quatre-vingt-quatre ans; les six derniers Bour-

bons ayant porté, ou ayant droit de porter la couronne, à compter de la mort de Louis XV, ont disparu dans la période de cinquante-quatre années.

Dans l'un et dans l'autre royaume, un Roi a péri sur l'échafaud, deux restaurations ont eu lieu et ont été suivies du bannissement des souverains légitimes, et pourtant il est vrai que, loin d'être au bout des révolutions, l'Europe, ou plutôt le monde, ne fait que les commencer.



CINQUIÈME PARTIE.

LITTERATURE

SOUS LA MAISON DE HANOVRE.

ACHÈVEMENT ET PERFECTIONNEMENT DE LA LANGUE ANGLAISE. MORT. DES LANGUES.

En quittant les Stuarts nous entrons dans le repos des cent quarante années, qui suivit la chute de ces princes, et laissa aux Muses le temps d'épurer leur langage à l'abri de la liberté.

Au commencement de cet Essai, j'ai parlé de l'origine de la langue anglaise; on a pu en remarquer les changemens successifs dans notre course rapide à travers les siècles. Maintenant que j'approche de la fin de mon travail, voyons à quel degré de perfection cette langue était parvenue, et comment, après avoir été l'idiome des *conteors*, des *fableors*, des *harpeors*, elle devint l'idiome des Pope, des Addison, des Swift, des Gray, des Fielding, des Walter Scott et des Byron.

La vieille langue anglaise me paraît avoir eu

plus de douceur que la langue anglaise moderne : le *th* y termine une foule de mots et la troisième personne des verbes au singulier du présent de l'indicatif. Le *th* emprunté de l'orient ne fut prononcé (sinon introduit dans l'alphabet grec avec le Χ *chi*, le Κ *kappa*, l'Ω *oméga*) que vers le commencement de la guerre du Peloponèse, à l'époque où Alcibiade rendait Athènes folle comme une femme, par la difficulté gracieuse avec laquelle il exprimait quelques lettres. Le *th* était une lettre composée que la molle Ionie semblait fournir en aide à l'élégant élève de Périclès. Le grec moderne a retenu le Θ, le thêta.

Le th de l'ancien anglais, à la fin du mot, ne pouvait être que le th *doux*, comme il se prononce dans *mouth*, *sooth*, *teeth*, et non le th *rude* du commencement du mot, comme dans *thunder*, *throbbing*, *thousand*.

La lettre se redoublait souvent dans l'ancien anglais. L'*e* qui abonde et qui dispute la fin des mots au th, était l'*e* muet retenu du français ; il contribuait à émousser le son trop aigu. La preuve que ces lettres n'étaient point étymologiques, mais euphoniques, c'est que l'orthographe variait de comté en comté et presque de village en village selon l'oreille, écho de l'accent. Les mots mêmes variaient dans un rayon de quelques lieues : un marchand, embarqué sur la Tamise, descendit à terre, et demanda des œufs *egges* à une paysanne ; elle répondit qu'elle n'entendait

pas le *français*. Le compagnon de ce marchand requit à son tour des *ceyren*, des œufs; la bonne femme répliqua qu'elle le comprenait bien : *thenne the good wyf sayd that shee understode him well.* Ainsi, à une soixantaine de milles de la ville où Johnson composa son dictionnaire, des œufs s'appelaient des *ceyren*.

A mesure que l'anglais changea de prononciation et de forme, et qu'il perdit de sa sobriété, il s'enrichit des tributs du temps. Le génie d'une langue se compose de la religion, des institutions politiques, du caractère, des mœurs et des usages d'un peuple. Si ce peuple étend au loin sa domination, il reçoit un accroissement d'idées et de sentimens des pays avec lesquels il entre en contact. Et voyez d'abord tout ce que peut recueillir une langue de la durée et de la variété des lois.

Il était de principe en Angleterre qu'une loi n'est jamais abolie : de cette sorte, l'histoire passée demeurait présente au milieu des évènemens nouveaux, comme une aïeule immortelle au milieu de ses innombrables enfans et petits-enfans. Au commencement de ce siècle, un Anglais jeta le gant en pleine audience, et demanda le combat judiciaire contre son antagoniste.

Le droit coutumier anglais (*common law*) régit l'Angleterre en général.

Dans l'île de Man, on suit *les établissemens* des anciens rois de cet état.

A Jersey et à Guernesey, les statuts de Rollon sont en vigueur.

Les procès des Indous et des Mogols sont jugés en appel à la cour du banc du roi à Londres, et se décident d'après les articles des Puranas et de l'Alcoran.

Dans les îles Ioniennes, le code de Justinien se mêle aux décisions de la cour de l'amirauté.

Au Canada les ordonnances des rois de France fleurissent, comme au temps de saint Louis.

Dans l'île de France le Code Napoléon règne, le droit castillan et aragonais dans les colonies anglo-espagnole, la loi hollandaise au Cap de Bonne-Espérance.

La politique, l'industrie, le commerce, ont mêlé les mots particuliers de leurs dictionnaires à ceux du dictionnaire général.

La tribune fournit au trésor commun les discours de Strafford, de Vanes, de Bolingbroke, de Walpole, des deux Pitt, de Burke, de Fox, de Sheridan, de Canning, de Brougham.

L'économie sociale, les recherches d'Adam Smith, de Malthus, de Thornton, de Ricardo, de Macculloch, augmentent le vocabulaire.

Le service des possessions anglaises dans les quatre parties de la terre a naturellement multiplié les voyageurs : quelle nouvelle source d'importation d'idées et d'images ! Cent et un négocians de Londres, en 1600, réunissent une somme de 800,000 fr., et voilà les Bacchus et les Alexandre

qui deviennent les maîtres et les conquérans de l'Inde.

Les Anglais eurent des grammaires et des dictionnaires samaritains, arabes, syriaques, presque avant d'avoir des dictionnaires grecs et latins : ils préludaient de la sorte à l'étude des langues mortes et vivantes de l'Asie ; ils obéissaient à l'instinct de leur génie qui les portait à la pompe des images et à l'indépendance des règles. Wilkins, Colbrooke, Carey [1], Masden, Morrison, Lockert, Gladwin, Lumsden, Gilchrist, Hadley, William Jones, se sont occupés du sanscrit, du bengali vulgaire, de la langue malaise, du persan, du chinois et de la langue commune de l'Indostan. Ainsi, avec des lois qui ne meurent point, des colonies placées aux quatre vents du ciel, la langue anglaise embrasse le temps et l'espace.

Nous possédions autrefois d'immenses contrées outre-mer ; elles offraient un asile à l'excédant de notre population, un marché à notre commerce, une carrière à nos sciences, un aliment à notre marine : aujourd'hui nous sommes contraints d'ensevelir nos convicts dans des prisons infectes, faute d'un coin sur le globe pour y déposer ces malheureux ; nous sommes exclus du nouvel univers où le genre humain recommence. Les langues anglaise, portugaise, espagnole, servent en

[1] Il y a un autre Carey, poète et musicien, auquel les Anglais attribuent, mal à propos, l'air du *God save the king*.

Afrique, en Asie, dans l'Océanie, dans les îles de la mer du Sud, sur le continent des deux Amériques, à l'interprétation de la pensée de plusieurs millions d'hommes, et nous, déshérités des conquêtes de notre génie, à peine entendons-nous parler dans quelque bourgade de la Louisiane et du Canada, sous une domination étrangère, la langue de Colbert et de Louis XIV : elle y reste comme un témoin des revers de notre fortune et des fautes de notre politique.

Mais si la langue de Milton et de Shakespeare tire des avantages réels de cette diffusion de puissance, elle en reçoit aussi des atteintes. Lorsqu'elle se resserrait dans son champ natif, elle était plus individuelle, plus originale, plus énergique : elle se charge, aux rives du Gange et du fleuve Saint-Laurent, au Cap de Bonne-Espérance, au Port Jackson dans l'Océanie, à l'île de Malte dans la Méditerranée, à l'île de la Trinité dans le golfe du Mexique, de locutions qui la dénaturent. Pickering a fait un traité des mots en usage aux États-Unis : on y peut voir avec quelle rapidité une langue s'altère sous un ciel étranger, par la nécessité où elle est de fournir des expressions à une culture nouvelle, à une industrie, à des arts du sol, à des habitudes nées du climat, à des lois, à des mœurs qui constituent une autre société.

Si un pareil travail pouvait intéresser, je suivrais ici l'histoire des mots anglais; je montrerais chez quels auteurs ils ont pris naissance,

comment ils se sont perdus ou comment ils ont changé d'acception en s'éloignant de leur sens primitif; je parlerais des mots composés, des mots négatifs, opposés aux mots positifs qui manquent trop à notre langue, des mots à la fois substantifs et verbes : *silence*, par exemple, signifie à la fois « silence », ou « faire faire silence, » « *to silence silencer.* » Mais de telles recherches, extrêmement curieuses si elles avaient notre langue pour objet (comme on peut le voir dans le savant *tableau* de M. Chasles [1]), seraient, à propos d'une langue étrangère, fatigantes ou inintelligibles au lecteur français.

Les Langues ne suivent le mouvement de la civilisation qu'avant l'époque où leur perfectionnement s'achève : une fois arrivées là, elles s'arrêtent quelque temps, puis elles descendent et se détériorent. Il est à craindre que les talens supérieurs n'aient à l'avenir pour faire entendre leurs harmonies qu'un instrument discord ou fêlé. Une Langue peut, il est vrai, acquérir des expressions nouvelles à mesure que les lumières s'accroissent; mais elle ne saurait changer sa syntaxe qu'en changeant son génie. Un Barbarisme heureux reste dans une Langue sans la défigurer ; des Solécismes ne s'y établissent jamais sans la détruire. Nous aurons des Tertullien, des

[1] *Tableau de la marche et des progrès de la Langue et de la Littérature françaises, etc.*

Stace, des Silius Italicus, des Claudien : aurons-nous désormais des Bossuet, des Corneille, des Racine, des Voltaire ? Dans une Langue jeune, les auteurs ont des expressions et des images qui charment comme le premier rayon du matin ; dans une Langue formée, ils brillent par des beautés de toutes les sortes ; dans une Langue vieillie, les naïvetés du style ne sont plus que des réminiscences, les sublimités de la pensée que le produit d'un arrangement de mots péniblement cherchés, contrastés avec effort.



EFFET DE LA CRITIQUE SUR LES LANGUES. CRITIQUE EN FRANCE : NOS VANITÉS. MORT DES LANGUES.

La critique, d'abord si utile, est devenue à Londres, par son abondance et sa diversité, une autre source d'altération dans les monumens de la Langue anglaise, en rendant les idées perplexes sur les expressions, les tours, les mots qu'on doit rejeter, ou dont il est bon de se servir. Comment un auteur pourrait-il reconnaître la vérité au milieu de ces jugemens divers prononcés sur le même ouvrage par le *Monthly Review*, le *Critical Review*, le *Quarterly Review*, l'*Edimburg Review*, le *British Review*, l'*Eclectic Review*, le *Retrospective Review*, le *Foreign Review*, le *Quarterly Foreign Review*, par la *Literary Gazette*, par le *London Musœum*, par le *Monthly Censor*, par le *Gentleman's Magazine*, le *Monthly Magazine*, le *New Monthly Magazine*, l'*Edimburgh Magazine*, le *Literary Magazine*, le *London Magazine*, le *Blackwood's Magazine*, le *Brighton Magazine*, par l'*Annual Register*, par le *Classical Journal*, le *Quarterly Journal*, l'*Edimburg philosophical Journal*, par le *Monthly Repertory*. Il serait aisé d'a-

jouter cent autres noms à cette fastidieuse liste, à laquelle on pourrait joindre encore les articles littéraires des journaux quotidiens.

En France, nous sommes moins riches, et nos jugemens actuels sont moins sévères. Il est possible que la Littérature paraisse une occupation puérile à l'âge politique et positif qui commence parmi nous : si tel est le fait, on conçoit qu'on n'est guère tenté de se créer une multitude d'ennemis, pour la satisfaction de maintenir les vrais principes de l'art et du goût, dans une carrière où il n'y aurait plus ni gloire ni honneurs à recueillir.

Un critique a osé dans ces dernières années exercer la censure rigoureuse : quels cris n'a-t-il pas excités ! Qu'auraient donc dit les auteurs d'aujourd'hui, si on les avait traités comme on nous traitait autrefois? Me serait-il permis de me citer pour exemple? J'ai eu contre moi une foule d'hommes de mérite : lorsque *Atala* parut, l'armée classique, M. l'abbé Morellet à sa tête, fondit sur ma Floridienne. Le *Génie du Christianisme* souleva le monde voltairien : il me fallut recevoir les admonitions des membres les plus distingués de l'Académie française. M. Ginguené, examinant mon ouvrage deux mois après sa publication, craint que sa critique n'arrive trop tard, le *Génie du Christianisme* étant déjà oublié. Le très spirituel M. Hoffmann écrasa les *Martyrs* dans cinq ou six articles du Journal de l'Empire en-

levé alors à ses propriétaires, et lequel journal annonçait ainsi ma fin prochaine dans le vaste cercle tracé par l'épée de Napoléon. Que faisions-nous, nous pauvres Prétendants à la renommée? Pensions-nous que le monde était ébranlé sur sa base? Avions-nous recours au charbon ou au pistolet pour nous débarrasser de nous-mêmes ou du censeur? Pleins de notre mérite, nous obstinions-nous fièrement dans nos défauts, déterminés à dompter le siècle, à le faire passer sous les fourches caudines de nos sottises? Hélas! non, plus humbles, parce que nous ne possédions pas les talens sans pareils qui courent les rues maintenant, nous cherchions d'abord à nous justifier, ensuite à nous corriger. Si nous avions été attaqués d'une manière trop injuste, les larmes des Muses lavaient et guérissaient nos blessures: enfin nous étions persuadés que la critique n'a jamais tué ce qui doit vivre, et que l'éloge surtout n'a jamais fait vivre ce qui doit mourir.

N'attendez pas à cette heure une si modeste et si sotte condescendance des écrivains. Les vanités se sont exaltées jusqu'au délire: l'orgueil est la maladie du temps: on ne rougit plus de se reconnaître et d'avouer tous les dons que nous a prodigués la libérale nature. Ecoutez-nous parler de nous-mêmes: nous avons la bonté de faire tous les frais des éloges qu'on s'apprêtait à nous donner; nous éclairons charitablement le lecteur

sur nos mérites ; nous lui apprenons à sentir nos beautés ; nous soulageons son enthousiasme ; nous cherchons son admiration *au fond de son cœur*.

> *Nous lui* épargnons la pudeur
> De *nous la* découvrir *lui*-même.

Tous, un à un, nous nous croyons en conscience et avec candeur l'homme de notre siècle, l'homme qui a ouvert une nouvelle carrière, l'homme qui a fait disparaître le passé, l'homme devant qui toutes les réputations se sont évanouies, l'homme qui restera et restera seul, l'homme de la postérité, l'homme de la rénovation des choses, l'homme de l'avenir. Heureux le jour qui nous a vus naître ! Heureuse la société qui nous a portés dans ses entrailles ! Il arrive qu'au milieu de notre superbe, les bonnes gens courent le risque d'être étouffés : ils sont presque obligés de s'armer eux-mêmes de vanité pour se défendre de celle du passant, comme on fume dans un estaminet pour repousser la fumée de la pipe du voisin.

Cependant il faut dire, afin d'être juste, que si la critique de détail a perdu sa puissance par le manque de règles reconnues, par la révolte de l'amour-propre endurci, la critique historique et générale a fait des progrès considérables : je ne sache pas qu'à aucune époque, on ait jamais rencontré dans un même pays une réunion d'hommes

aussi savans, aussi distingués que ceux qui honorent aujourd'hui, en France, les chaires publiques.

Que deviendra la Langue anglaise? Ce que deviennent toutes les Langues. Vers l'an 1400 un poète prussien, au banquet du Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, chanta, en vieux prussien, les faits héroïques des anciens guerriers du pays : personne ne le comprit, et on lui donna à titre de récompense, cent noix vides. Aujourd'hui le Bas-Breton, le Basque, le Gallique, meurent de cabane en cabane, à mesure que meurent les chevriers et les laboureurs. Dans la province anglaise de Cornouailles, la langue des indigènes s'éteignait vers l'an 1676 : un pêcheur disait à des voyageurs : « Je ne connais guère que quatre ou » cinq personnes qui parlent breton, et ce sont de » vieilles gens comme moi, de soixante à qua- » tre-vingts ans. »

Des peuplades de l'Orénoque n'existent plus; il n'est resté de leur dialecte qu'une douzaine de mots prononcés dans la cime des arbres, par des perroquets redevenus libres : la grive d'Agrippine gazouillait des mots grecs sur les balustrades des palais Latins. Tel sera tôt ou tard le sort de nos jargons modernes : quelque sansonnet de *New-Place*, sifflera sur un pommier des vers de Shakespeare, inintelligibles au passant; quelque corbeau envolé de la cage du dernier curé franco-gaulois, dira, du haut de la tour en ruines d'une

cathédrale abandonnée, dira à des peuples étrangers, nos successeurs : « Agréez les accens d'une » voix qui vous fut connue; vous mettrez fin à » tous ces discours. »

Soyez donc Shakespeare ou Bossuet, pour qu'en dernier résultat votre chef-d'œuvre survive dans la mémoire d'un oiseau, à votre langage et à votre souvenir chez les hommes.



QU'IL N'Y AURA PLUS DE RENOMMÉES LITTÉRAIRES UNIVERSELLES, ET POURQUOI.

La multiplicité et la diversité des Langues modernes doivent faire faire cette triste question aux hommes tourmentés de la soif de vivre : Peut-il y avoir maintenant dans les lettres des réputations universelles, comme celles qui nous sont venues de l'antiquité?

Dans l'ancien monde civilisé deux Langues dominaient, deux peuples jugeaient seuls et en dernier ressort les monumens de leur génie. Victorieuse des Grecs, Rome eut pour les travaux de l'intelligence des vaincus le même respect qu'avaient Alexandrie et Athènes. La gloire d'Homère et de Virgile nous fut religieusement transmise par les moines, les prêtres et les clercs, instituteurs des Barbares dans les écoles ecclésiastiques, les monastères, les séminaires et les universités. Une admiration héréditaire descendit de race en race jusqu'à nous, en vertu des leçons d'un professorat dont la chair, ouverte depuis quatorze siècles, confirme sans cesse le même arrêt.

Il n'en est plus ainsi dans le monde moderne civilisé : cinq Langues y fleurissent; chacune de ces cinq Langues a des chefs-d'œuvre qui ne sont pas reconnus tels dans les pays où se parlent les quatre autres Langues : il ne s'en faut pas étonner.

Nul, dans une littérature vivante, n'est juge compétent que des ouvrages écrits dans sa propre Langue. En vain vous croyez posséder à fond un idiome étranger; le lait de la nourrice vous manque, ainsi que les premières paroles qu'elle vous apprit à son sein et dans vos langes : certains accens ne sont que de la patrie. Les Anglais et les Allemands ont de nos gens de lettres les notions les plus baroques; ils adorent ce que nous méprisons; ils méprisent ce que nous adorons : ils n'entendent ni Racine, ni La Fontaine, ni même complètement Molière. C'est à rire de savoir quels sont nos grands écrivains à Londres, à Vienne, à Berlin, à Pétersbourg, à Munich, à Leipsick, à Goettingue, à Cologne; de savoir ce qu'on y lit avec fureur, et ce qu'on n'y lit pas. Je viens d'énoncer mon opinion sur une foule d'auteurs anglais : il est fort possible que je me sois trompé, que j'aie admiré et blâmé tout de travers, que mes arrêts paraissent impertinens et grotesques de l'autre côté de la Manche.

Quand le mérite d'un auteur consiste spécialement dans la diction, un étranger ne comprendra jamais bien ce mérite. Plus le talent est intime,

individuel, national, plus ses mystères échappent à l'esprit qui n'est pas, pour ainsi dire, *compatriote* de ce talent. Nous admirons sur parole les Grecs et les Romains; notre admiration nous vient de tradition, et les Grecs et les Romains ne sont pas là pour se moquer de nos jugemens de Barbares. Qui de nous se fait une idée de l'harmonie de la prose de Démosthènes et de Cicéron, de la cadence des vers d'Alcée et d'Horace, telles qu'elles étaient saisies par une oreille grecque et latine? On soutient que les beautés réelles sont de tous les temps, de tous les pays : oui, les beautés de sentiment et de pensée; non, les beautés de style. Le style n'est pas, comme la pensée, cosmopolite; il a une terre natale, un ciel, un soleil à lui.

Les peuples du Nord, écrivant toutes les Langues, n'ont dans ces Langues aucun style. Les vocabulaires variés qui encombrent la mémoire rendent les perceptions confuses : quand l'idée vous apparaît, vous ne savez de quel voile l'envelopper, de quel idiome vous servir pour la mieux rendre. Si vous n'aviez connu que votre Langue et les glossaires grecs et latins de sa source, cette idée se serait présentée revêtue de sa forme naturelle : votre cerveau ne l'ayant pas *pensé* à la fois dans différentes Langues, elle n'eût point été l'avorton multiple, le produit indigeste de conceptions synchrônes; elle aurait eu ce caractère d'Unité, de Simplicité, ce type de Paternité et de Race, sans lesquels les œuvres de l'intelli-

gence restent des masses nébuleuses, ressemblant à tout et à rien. Le moyen d'être un méchant auteur, c'est de siffler à l'écho de la mémoire, comme à un perroquet, plusieurs dialectes : un esprit polyglotte ne charme guère que les sourds-muets. Il est très bon, très utile d'apprendre, d'étudier, de lire les langues vivantes quand on se consacre aux lettres, assez dangereux de les parler et surtout très dangereux de les écrire.

Ainsi, plus ne s'élèveront de ces colosses de gloire, dont les nations et les siècles reconnaissent également la grandeur. Il faut donc entendre dans un sens limité, à l'égard des Modernes, ce que j'ai dit plus haut de ces Génies-mères, qui semblent avoir *enfanté et allaité tous les autres :* cela reste vrai quant au *fait*, non quant à *la renommée universelle*. A Vienne, à Pétersbourg, à Berlin, à Londres, à Lisbonne, à Madrid, à Rome, à Paris, on n'aura jamais d'un poète allemand, anglais, portugais, espagnol, italien, français, l'idée une et semblable que l'on s'y forme de Virgile et d'Homère. Nous autres grands hommes, nous comptions remplir le monde de notre renommée; mais, quoi que nous fassions, elle ne franchira guère la limite où notre langue expire. Le temps des dominations suprêmes ne serait-il point passé? Toutes les aristocraties ne seraient-elles pas finies? Les efforts infructueux que l'on a tentés dernièrement pour découvrir de nouvelles formes, pour trouver un nouveau nombre, une nouvelle césure,

pour raviver la couleur, rajeunir le tour, le mot, l'idée, pour envieillir la phrase, pour revenir au naïf et au populaire, ne semblent-ils pas prouver que le cercle est parcouru? Au lieu d'avancer on a retrogradé; on ne s'est pas aperçu qu'on retournait au balbutiement de la langue, aux contes des nourrices, à l'enfance de l'art. Soutenir qu'il n'y a pas d'art, qu'il n'y a point d'idéal; qu'il ne faut pas choisir, qu'il faut tout peindre; que le laid est aussi beau que le beau, c'est tout simplement un jeu d'esprit dans ceux-ci, une dépravation du goût dans ceux-là, un sophisme de la paresse dans les uns, de l'impuissance dans les autres.



AUTRES CAUSES QUI TENDENT A DÉTRUIRE LES RENOMMÉES UNIVERSELLES.

Enfin, outre cette division des Langues qui s'oppose chez les Modernes aux renommées universelles, une autre cause travaille à détruire les réputations: la liberté, l'esprit de nivellement et d'incrédulité, la haine des supériorités, l'anarchie des idées, la démocratie enfin est entrée dans la littérature, ainsi que dans le reste de la société. Or ces choses favorisant la passion de l'amour-propre et le sentiment d'envie, agissent dans la sphère des lettres avec une vivacité redoublée. On ne reconnaît plus de maîtres et d'autorités; on n'admet plus de règles; on n'accepte plus d'opinions faites; le libre examen est reçu au Parnasse, ainsi qu'en politique et en religion, comme conséquence du progrès du siècle. Chacun juge et se croit le droit de juger, d'après ses lumières, son goût, son système, sa haine ou son amour. De là une foule d'Immortels, cantonnés dans leur rue, renfermés dans le cercle de leur école et de leurs amis, et qui sont inconnus ou sifflés dans l'arrondissement voisin.

La vérité avait jadis de la peine à percer; elle manquait de véhicule; la presse quotidienne et libre n'existait pas; les gens de lettres formaient un monde à part; ils s'occupaient les uns des autres presque à l'insu du public. A présent que des journaux dénigrans ou admiratifs *sonnent la charge ou la victoire*, il faudrait avoir bien du guignon pour ignorer de son vivant ce que l'on vaut. Avec ces sentences contradictoires, si notre gloire commence plus tôt, elle finit plus vite : le matin un aigle , le soir un butor.

Telle est la nature humaine, particulièrement en France : si nous possédons quelques talens, nous nous empressons de les déprécier. Après les avoir élevés au pinacle, nous les roulons dans la boue; puis nous y revenons, puis nous les méprisons de nouveau. Qui n'a vu vingt fois depuis quelques années les opinions varier sur le même homme? Y a-t-il donc quelque chose de certain et de vrai sur la terre à présent? On ne sait que croire : on hésite en tout, on doute de tout; les convictions les plus vives sont éteintes au bout de la journée. Nous ne pouvons souffrir de réputations; il semble qu'on nous vole ce qu'on admire: nos vanités prennent ombrage du moindre succès, et, s'il dure un peu, elles sont au supplice. On n'est pas trop fâché, à part soi, qu'un homme de mérite vienne à mourir : c'est un rival de moins; son bruit importun empêchait d'entendre celui des sots et le concert croassant des

médiocrités. On se hâte d'empaqueter le célèbre défunt dans trois ou quatre articles de journal, puis on cesse d'en parler; on n'ouvre plus ses ouvrages; on plombe sa renommée dans ses livres, comme on scelle son cadavre dans son cercueil, expédiant le tout à l'éternité par l'entremise du temps et de la mort.

Aujourd'hui tout vieillit dans quelques heures: une réputation se flétrit, un ouvrage passe en un moment. La poésie a le sort de la musique; sa voix, fraîche à l'aube, est cassée au coucher du soleil. Chacun écrit; personne ne lit sérieusement. Un nom prononcé trois fois importune. Où sont ces illustres qui, en se réveillant un matin, il y a quelques années, déclarèrent que rien n'avait existé avant eux, qu'ils avaient découvert des cieux et un monde ignorés, qu'ils étaient décidés à rendre pitoyables par leur génie les prétendus chefs-d'œuvre jusqu'alors si bêtement admirés? Ceux qui s'appelaient la *jeunesse* en 1830, où sont-ils? Voici venir des Grands hommes de 1835, qui regardent ces Vieux de 1830 comme des gens de mérite dans leur temps, mais aujourd'hui usés, passés, dépassés. Les maillots arriveront bientôt dans les bras de leur nourrice: ils riront des octogénaires de seize ans, de ces dix mille poètes, de ces cinquante mille prosateurs, lesquels se couvrent maintenant de gloire et de mélancolie dans les coins et recoins de la France. Si par hasard on ne s'aperçoit pas que ces écrivains

existent, ils se tuent pour attirer l'attention publique. Autre chimère ! on n'entend pas même leur dernier soupir. Qui cause ce délire et ces ravages ? L'absence du contrepoids des folies humaines, la Religion.

A l'époque où nous vivons, chaque lustre vaut un siècle ; la société meurt et se renouvelle tous les dix ans. Adieu donc toute gloire longue *universellement* reconnue. Qui écrit dans l'espoir d'un nom sacrifie sa vie à la plus sotte comme à la plus vaine des chimères. Bonaparte sera la dernière existence isolée de ce monde ancien qui s'évanouit : rien ne s'élèvera plus dans les sociétés nivelées, et la grandeur de l'Individu sera désormais remplacée par la grandeur de l'Espèce.

La jeunesse est ce qu'il y a de plus beau et de plus généreux ; je me sens puissamment attiré vers elle comme à la source de mon ancienne vie ; je lui souhaite succès et bonheur : c'est pourquoi je me fais un devoir de ne pas la flatter. Par les fausses routes où elle s'égare, elle ne trouvera en dernier résultat que le dégoût et la misère. Je sais qu'elle manque aujourd'hui de carrière, qu'elle se débat au milieu d'une société obscure ; de là ces brillantes lueurs de talent qui percent subitement la nuit et s'éteignent : mais de longues et laborieuses études poursuivies à l'écart et en silence rempliraient bien les jours, et vaudraient mieux que cette multitude de vers trop vite faits, trop tôt oubliés.

En achevant ce chapitre il me prend des remords et il me vient des doutes ; remords d'avoir osé dire que Dante, Shakespeare, Tasse, Camoëns, Schiller, Milton, Racine, Bossuet, Corneille et quelques autres, pourraient bien ne pas vivre *universellement* comme Virgile et Homère; doutes d'avoir pensé que le temps des individualités *universelles* n'est plus.

Pourquoi chercherais-je à ôter à l'homme le sentiment de l'infini, sans lequel il ne ferait rien et ne s'élèverait jamais à la hauteur qu'il peut atteindre ? Si je ne trouve pas en moi la faculté d'exister, pourquoi mes voisins ne la trouveraient-ils pas en eux? Un peu d'humeur contre ma nature ne m'a-t-il pas fait juger d'une manière trop absolue les facultés possibles des autres? Eh! bien, remettons le tout dans le premier état : rendons aux talens nés ou à naître l'espoir d'une pérennité glorieuse, que quelques écrivains, hommes et femmes, peuvent justement nourrir aujourd'hui : qu'ils aillent donc à l'avenir *universel*, j'en serai charmé. Resté en route, je ne me plaindrai pas, surtout je ne regretterai rien :

Si post fata venit gloria, non propero.



MARIE. GUILLAUME. LA REINE ANNE.

ÉCOLE CLASSIQUE.

L'invasion du goût français, commencée au règne de Charles II, s'acheva sous Guillaume et la reine Anne. La grande Aristocratie qui s'élevait prit du caractère noble et imposant de la grande Monarchie, sa voisine et sa rivale. La littérature anglaise, jusqu'alors presque inconnue à la France, passa le Détroit. Addison vit Boileau en 1701, et lui présenta un exemplaire de ses poésies latines. Voltaire, obligé de se réfugier en Angleterre, au sujet de sa querelle avec le chevalier de Rohan-Chabot, dédia la *Henriade* à la reine Anne, et se gâta l'esprit par les idées philosophiques de Collins, de Chubb, de Tindal, de Wolston, de Tolland, de Bolingbrocke. Il nous fit connaître Shakespeare, Milton, Dryden, Shaftesbury, Swift, et les présenta à la France comme des hommes d'une nouvelle espèce, découverts par lui dans un nouveau monde. Racine le fils traduisit le *Paradis perdu*, et Rollin parla de ce poème dans son *Traité des études*.

Guillaume III étant parvenu à la couronne britannique, les écrivains de Londres et de Paris s'engagèrent dans la querelle des princes et des

guerriers : Boileau dit *le passage du Rhin*; Prior répond que le régent du Parnasse occupe les neuf Muses *à chanter que Louis n'a pas passé le Rhin;* ce qui était vrai. Philips traduisait le *Pompée* de Corneille, et Roscommon en écrivait le prologue; Addison célébrait les victoires de Marlborough, et rendait hommage à Athalie; Pope publiait son *Essai sur la critique* dont l'*Art poétique* est le modèle : il donne à peu près les mêmes règles qu'Horace et Boileau ; mais tout à coup, se souvenant de sa dignité, il déclare fièrement que « les braves Bretons méprisent les lois étran- » gères : « *But we, brave Britons, foreign laws* » *despis'd.* » Foam traduisit l'Art poétique du poète français : Dryden en revit le texte, et remplaça seulement les noms des auteurs français par des noms d'auteurs anglais : il rend le *hâtez-vous lentement* par *gently make haste*.

La Boucle de cheveux enlevée fut inspirée par le *Lutrin*, et la *Dunciade* imitée des *Satires* de l'ami de Racine. Butler a traduit une de ces satires.

Le siècle littéraire de la reine Anne est un dernier reflet du siècle de Louis XIV. Et comme si le grand roi avait eu pour destinée de rencontrer toujours Guillaume et de faire des conquêtes, ne pouvant envahir l'Angleterre avec des gens d'armes, il y pénétra avec des gens de lettres : le génie d'Albion, qui ne céda pas à nos soldats, céda à nos poètes.

PRESSE PÉRIODIQUE. ADDISON. POPE. SWIFT. STEELE.

Une autre révolution, dont les conséquences ont été et sont encore incalculables, s'opéra : la presse périodique, à la fois politique et littéraire, fut fondée aux bords de la Tamise. Steele composa dans l'intérêt des wighs le *Tatler*, le *Spectator*, le *Mentor*, l'*Englisham*, le *Lover*, le *Reader*, le *Town-Talk*, le *Chit-Chat*, le *Plebeian;* il combattait l'*Examiner*, écrit par Swift dans l'esprit tory. Addison, Congreve, Walsh, Arbuthnot, Gay, Pope, King, se rangeaient selon leur opinion sous les étendarts de Swift et de Steele.

Jonatham Swift, né en Irlande le 30 novembre 1667, est fort mal à propos appelé par Voltaire le Rabelais de l'Angleterre. Voltaire n'était sensible qu'aux impiétés de Rabelais et à sa plaisanterie, quand elle est bonne; mais la profonde satire de la société et de l'homme, la haute philosophie, le grand style du curé de Meudon, lui échappaient, comme il ne voyait que le petit côté

du christianisme, et ne se doutait pas de la révolution intellectuelle et morale, accomplie dans l'humanité par l'Evangile.

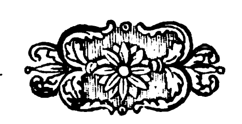
Le *Tonneau*, où le Pape, Luther et Calvin, sont attaqués; *Guliver*, où les institutions sociales sont stigmatisées, n'offrent que de pâles copies du *Gargantua*. Les siècles où vécurent les deux auteurs mettent d'ailleurs entre eux une immense différence : Rabelais commença sa langue; Swift acheva la sienne. Il n'est pas certain d'ailleurs que le *Tonneau* soit de Swift ou qu'il l'ait fait seul. Swift s'amusa à fabriquer des vers de vingt, trente et soixante syllabes. L'historien Velly a traduit la satire sur la paix d'Utrecht intitulée : *John Bull*.

Guillaume III, qui fit tant de choses, instruisit Swift dans l'art de cultiver les asperges à la manière hollandaise. Jonatham aima Stella, l'emmena dans son doyenné de Saint-Patrick, et au bout de seize ans, quand il fut au bout de son amour, il l'épousa. Esther van Homrigh se prit d'une passion pour Swift, bien qu'il fût vieux, laid et dégoûtant : lorsqu'elle sut qu'il était sérieusement marié avec Stella dont il ne se souciait guère, elle mourut. Stella suivit de près Esther. Le vilain homme qui tua ces deux belles jeunes femmes n'a pu, à l'exemple des grands poètes, leur donner une seconde vie.

Steele, compatriote de Swift, devint son rival en politique. Parvenu à la chambre des com-

munes, il en fut expulsé comme auteur de libelles séditieux. A l'occasion de la création des douze pairs sous l'administration d'Oxford et de Bolingbrocke, il écrivit une lettre mordante à sir Milhes Wharton sur les *Pairs de circonstance*. La liaison de Steele avec le grand corrupteur Walpole ne l'enrichit pas ; faisant trève à ses pamphlets, il commença la littérature industrielle, et inventa une machine pour transporter du saumon frais à Londres.

On a su gré à Steele d'avoir purgé le théâtre des obscénités dont l'avaient infecté les écrivains de Charles II : le mérite était d'autant plus grand dans l'auteur des *Conscious Lovers*, qu'il avait des mœurs très peu régulières. Cependant son contemporain Gay, le fabuliste, faisait représenter son *Beggar*, dont le héros est un voleur et l'héroïne une prostituée. Le *Beggar* est l'original de nos mélodrames d'aujourd'hui.



PASSAGE DE LA LITTÉRATURE CLASSIQUE A LA LITTÉRATURE DIDACTIQUE, DESCRIPTIVE ET SENTIMENTALE. POÈMES DE DIFFÉRENS AUTEURS.

La littérature anglaise classique, qui ressemblait à la nôtre, à la différence près des mœurs nationales, dégénéra vite, et passa du Classique à l'Esprit du XVIIIe siècle. Alors nous devînmes à notre tour imitateurs; nous nous mîmes à copier nos voisins avec un engouement qui nous reprend encore par accès. Ici, la matière est si connue et tellement épuisée, qu'il serait fastidieux de procéder dans un ordre chronologique et de répéter ce que chacun sait.

La poésie morale, technique, didactique, descriptive, compte Gay, Young, Akenside, Goldsmith, Gray, Bloomfield, Glover, Thomson, etc.; le roman rappelle Richardson et Fielding; l'histoire Hume, Roberston et Gibbon, qu'ont suivis Smolett et Lingard.

En outre de tous ces poètes, on a lu, dans leurs temps, *l'Art de conserver la santé*, par Armstrong; *la Chasse*, par Somerville; *l'Acteur,* par Lloyd; *l'Art poétique*, de Roscommon; *l'Art poétique*, de Francis; *l'Art de la politique*, de Bramston; *l'Art de la cuisine*, de King.

L'Art de la politique a de la verve. L'exorde de ces poèmes divers est imité du début de l'Art poétique d'Horace : Bramston compare un homme à la fois wigh et tory à une figure humaine, à sein de femme et à queue de morue.

> A lady's bosom, and a tail of cod.

Delacourt, dans son *Prospect of poetry*, essaya l'harmonie imitative technique, comme en composa depuis, en France, M. Piis.

> RR's jar untuneful v'er the quiv'ring tongue
> And serpent S with hissings spoils the song.

Les Plaisirs de l'Imagination, par Akenside, manquent d'imagination; et le poème sur *la Conversation*, de Stillingfleel, n'a pu être composé que chez un peuple qui ne sait pas causer.

Il faut encore rappeler *le Naufrage*, par Falconer; *le Voyageur*, *le Village abandonné*, de Goldsmith; *la Création*, de Blackmoore; *le Jugement d'Hercule*, de Shenstone.

Je nomme Dyer et Denham. Il faut lire la *Complainte du poète*, par l'infortuné Otway, et le *Wanderer*, par le plus malheureux Savage : c'est là qu'il a peint la furie du Suicide : « Le sourcil à » moitié brisé par l'agonie de la pensée, elle crie » à l'homme : Pâle misérable, attends de moi ton » soulagement; née du Désespoir, le Suicide est » mon nom. »

> Born on Despair, and Suicid my name.

YOUNG.

Young a fait une mauvaise école et n'était pas lui-même un bon maître. Il dut une partie de sa première réputation au tableau que présente l'ouverture de ses *Nuits*. Un ministre du Tout-Puissant, un vieux père qui a perdu sa fille unique, s'éveille au milieu de la nuit pour gémir sur des tombeaux ; il associe à la Mort, au Temps et à l'Eternité, la seule chose que l'homme ait de grand en soi-même, la Douleur. Ce tableau frappe.

Mais avancez un peu : quand l'imagination, éveillée par le début du poète, a déjà créé un monde de pleurs et de rêveries, vous ne trouvez rien de ce qu'on vous a promis. Vous voyez un homme qui tourmente son esprit pour enfanter des idées tendres et tristes, et qui n'arrive qu'à une philosophie morose. Young, que le fantôme du monde poursuit jusqu'au milieu des tombeaux, ne décèle, dans ses déclamations sur la mort, qu'une ambition trompée ; il prend son humeur pour de la mélancolie. Point de naturel dans sa

sensibilité, d'idéal dans sa douleur; c'est toujours une main pesante qui se traîne sur la lyre.

Young a cherché à donner à ses méditations le caractère de la tristesse : ce caractère se tire de ces trois sources, les scènes de la nature, le vague des souvenirs, les pensées de la religion.

Quant aux scènes de la nature, Young a voulu les faire servir à ses plaintes: il apostrophe la lune, il parle aux étoiles, et l'on ne se sent point ému. Je ne pourrais dire où gît cette tristesse qu'un poète fait sortir des tableaux de la nature; elle est cachée dans les déserts; c'est l'Echo de la Fable desséchée par la douleur, et habitante invisible de la montagne.

Ceux de nos bons écrivains qui ont connu le charme de la rêverie ont surpassé le docteur anglais. Chaulieu a mêlé, comme Horace, les pensées de la mort aux illusions de la vie :

> Grotte, d'où sort ce clair ruisseau,
> De mousse et de fleurs tapissée,
> N'entretiens jamais ma pensée
> Que du murmure de ton eau.
> . . . .
> Muses, qui dans ce lieu champêtre
> Avec soin me fîtes nourrir;
> Beaux arbres qui m'avez vu naître,
> Bientôt vous me verrez mourir.

La page la plus rêveuse d'Young ne peut être comparée à cette page de Rousseau.

« Quand le soir approchait, je descendais des

» cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au
» bord du lac, sur la grève, dans quelque asile
» caché ; là, le bruit des vagues et l'agitation de
» l'eau, fixant mes sens et chassant de mon ame
» toute autre agitation, la plongeaient dans une
» rêverie délicieuse où la nuit me surprenait sou-
» vent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et
» le reflux de cette eau, son bruit continu, mais
» renflé par intervalle, frappant sans relâche mon
» oreille et mes yeux, suppléaient aux mouve-
» mens internes que la rêverie éteignait en moi,
» et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir
» mon existence, sans prendre la peine de penser.
» De temps à autre naissait quelque faible et courte
» réflexion sur l'instabilité des choses du monde,
» dont la surface des eaux m'offrait l'image : mais
» bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans
» l'uniformité du mouvement continu qui me
» berçait, et qui, sans aucun concours actif de
» mon ame, ne laissait pas de m'attacher au point,
» qu'appelé par l'heure et le signal convenu, je ne
» pouvais m'arracher de là sans efforts. »

Young a mal profité des rêveries qu'inspirent de pareilles scènes, parce que son génie manquait de tendresse.

Quant aux souvenirs du malheur, ils sont nombreux dans le poète, mais sans vérité, comme le reste. Ils n'ont rien de ces accens de Gilbert, expirant à la fleur de l'âge, dans un hôpital, et abandonné de ses amis :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs!
Je meurs, et sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Adieu, champs fortunés, adieu, douce verdure,
Adieu, riant exil des bois;
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Adieu pour la dernière fois!

Ah! puissent voir long-temps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux!

Dans plusieurs endroits, Young déclame contre la solitude : l'habitude de son cœur n'était donc ni du prêtre ni du poète. Les saints nourrissent leurs méditations au désert, et le Parnasse est aussi une montagne solitaire. Bourdaloue suppliait le chef de son ordre de lui permettre de se retirer du monde. « Je sens que mon corps » s'affaiblit et tend à sa fin, écrivait-il. J'ai achevé » ma course ; et plût à Dieu que je pusse ajouter, » j'ai été fidèle!... Qu'il me soit permis d'em- » ployer uniquement pour Dieu et pour moi- » même ce qui me reste de vie..... Là, oubliant » toutes les choses du monde, je passerai devant » Dieu toutes les années de ma vie dans l'amer- » tume de mon ame. » Si Bossuet, vivant au milieu des pompes de Versailles, a su pourtant répandre dans ses écrits une sainte et majestueuse tristesse, c'est qu'il avait trouvé dans la religion toute une solitude.

Au surplus, dans ce genre descriptif élégiaque, notre siècle a surpassé le précédent. Ce n'est plus comme autrefois des descriptions vagues, mais des observations précises qui s'harmonisent aux sentimens, qui charment par leur vérité et laissent dans l'ame comme une sorte de plainte.

Regretter ce qu'il a perdu, habiter dans ses souvenirs, marcher vers la tombe, en s'isolant, c'est l'homme. Les images prises dans la nature ont mille rapports avec nos fortunes : celui-ci passe en silence, comme l'épanchement d'une source; celui-ci attache un bruit à son cours, comme un torrent; celui-ci jette sa vie, comme une cataracte : elle épouvante et disparaît.

Young pleure donc sur les cendres de Narcissa sans attendrir le lecteur. Une mère était aveugle; on lui avait caché que sa fille allait mourir : elle ne s'aperçut de son malheur qu'en embrassant cette fille, et en trouvant sous ses lèvres maternelles l'huile sainte dont le prêtre avait touché un front virginal. Voilà ce qui saisit le cœur plus que toutes les pensées des nuits du père de Narcissa.



GRAY. THOMSON. DELILLE. FONTANES.

De l'auteur des *Nuits* je passe au chantre des morts champêtres. Gray a trouvé sur la lyre une série d'accords et d'inspirations inconnus de l'antiquité. A lui commence cette école de poètes mélancoliques, qui s'est transformée de nos jours dans l'école des poètes désespérés. Le premier vers de la célèbre élégie de Gray est une traduction presque littérale du dernier vers de ces délicieux tercets du Dante,

> Era già l'ora che volge 'l disio
> A' naviganti e' nteneriscе il cuore
> Lo di ch' han detto a' dolci amici addio,
>
> E che lo nuovo peregrin d'amore
> Punge, se ode squilla di lontana
> Che paja 'l giorno pianger che si muore.

Gray dit:

> The curfew tolls the knell of parting day.

Dans mon temps, j'ai aussi imité *le Cimetière de campagne*. (Qui ne l'a pas imité?)

. . . .

Eh ! que sont les honneurs ? L'enfant de la victoire,
Le paisible mortel qui conduit un troupeau,
Meurent également ; et les pas de la gloire,
Comme ceux du plaisir, ne mènent qu'au tombeau.

. . . .

Peut-être ici la mort enchaîne en son empire
De rustiques Newtons de la terre ignorés,
D'illustres inconnus dont les talens sacrés
Eussent charmé les dieux sur le luth qui respire :
Ainsi brille la perle au fond des vastes mers ;
Ainsi meurent aux champs des roses passagères,
Qu'on ne voit point rougir, et qui, loin des bergères,
D'inutiles parfums embaument les déserts.

. . . .

L'exemple de Gray prouve qu'un écrivain peut rêver sans cesser d'être noble et naturel, sans mépriser l'harmonie.

L'ode sur *une Vue lointaine du collége d'Eton* est digne, dans quelques strophes, de l'élégie sur *le Cimetière de campagne*.

Ah happy hills ! ah pleasing shade !
Ah fields belov'd in vain !
Where once my careless childhood stray'd,
A stranger yet to pain !
I feel the gales, that from you blow
A momentary bliss bestow ;
As, waving fresh their gladsome wing.
My weary soul they seem to sooth,
And, redolent of joy and youth,
To breathe a second spring.

Say, father Thames, for thou hast seen
Full many a sprightly race,
Disporting on thy margent green,
The paths of pleasure trace ;

Who foremost now delight to cleave,
With pliant arms, thy glassy wave?
The captive linnet which enthrall?
What idle progeny succeed
To chase the rolling circle's speed,
Or urge the flying ball?

. . . .

Alas! regardless of their doom,
The little victims play!
No sense have they of ills to come,
Nor care beyond to-day.

« Heureuses collines, charmans bocages, » champs aimés en vain, où jadis mon enfance » insouciante errait étrangère à la peine! je sens » les brises qui viennent de vous; elles m'appor- » tent un bonheur d'un moment: tandis qu'elles » battent fraîchement de leur aile joyeuse, elles » semblent caresser mon ame abattue, et, parfu- » mées de joie et de jeunesse, me souffler un se- » cond printemps.

» Dis, paternelle Tamise (car tu as vu plus » d'une race éveillée se jouant sur ta rive ver- » doyante, y tracer les pas du plaisir), dis quels » sont aujourd'hui les plus empressés à fendre » d'un bras pliant ton onde cristalline, à enlacer » la linotte captive. Dis quelle génération volage » l'emporte à précipiter la course du cerceau » roulant, ou à lancer la balle fugitive.

» Hélas! sans souci de leur destinée, folâtrent » les petites victimes! Elles n'ont ni prévision des » maux à venir, ni soin d'outre-journée. »

Qui n'a éprouvé les sentimens et les regrets exprimés ici avec toute la douceur de la Muse? Qui ne s'est attendri au souvenir des jeux, des études, des amours de ses premières années? Mais peut-on leur rendre la vie? Les plaisirs de la jeunesse reproduits par la mémoire sont des ruines vues au flambeau.

Gray avait la manie du *gentleman-like;* il ne pouvait souffrir qu'on lui parlât de ses vers, dont il rougissait. Il se piquait d'être savant en histoire, et il l'était; il s'occupait aussi des sciences naturelles; il avait des prétentions à la chimie, comme dernièrement sir Davie ambitionnait le renom de poète, mais avec raison. Où sont la Gentilhommerie, l'Histoire et la Chimie de Gray? Il ne vit que dans un sourire mélancolique de ces Muses qu'il méprisait.

Thomson a exprimé, comme Gray, mais d'une autre manière, ses regrets des jours de l'enfance.

Welcome, kindred glooms!
Congenial horrors hail! with frequent foot,
Pleas'd have I, in my chearful morn of life,
When nurs'd by careless solitude I liv'd,
And sung of nature with unecasing joy,
Pleas'd have I wander'd thro' your rough domain;
Trod the pur virgin-snows, myself pure.

« Bien-venues ombres apparentées! sympa-
» thiques horreurs, salut! Que de fois charmé
» au joyeux matin de ma vie, lorsque je vivais

» nourri par une solitude insouciante, chantant
» la nature dans une joie sans fin, que de fois j'ai
» erré charmé à travers les rudes régions des tem-
» pêtes et foulé les neiges virginales, moi-même
» aussi pur! etc. »

Comme les Anglais avaient leur Thomson, nous avions notre Saint-Lambert et notre Delille. Le chef-d'œuvre du dernier est sa traduction des Géorgiques (aux morceaux de sentiment près), mais c'est comme si vous lisiez Racine traduit dans la langue de Louis XV. On a des tableaux de Raphaël, copiés par Mignard; tels sont les tableaux de Virgile, calqués par l'abbé Delille.

Les *Jardins* sont un charmant ouvrage. Un style plus large se fait remarquer dans quelques chants de la traduction du *Paradis perdu*. Quoi qu'il en soit, cette école Technique, placée entre l'école classique du XVIIe siècle et l'école Romantique du XIXe, est finie : ses hardiesses trop cherchées, ses labeurs pour ennoblir des choses qui n'en valent pas la peine, pour imiter des sons et des objets qu'il est inutile d'imiter, n'ont donné à l'école technique qu'une vie factice, passée avec les mœurs factices dont elle était née. Cette école, sans manquer de naturel, manque de nature ; vouée à des arrangemens puérils de mots, elle n'est ni assez originale comme école nouvelle, ni assez pure comme école antique. L'abbé Delille était le poète des châteaux modernes,

de même que le troubadour était le poète des vieux châteaux : les vers de l'un, les ballades de l'autre font sentir la différence entre l'aristocratie dans la force de l'âge et l'aristocratie dans la décrépitude : l'abbé peint des lectures et des parties d'échecs dans les manoirs où le troubadour chantait des croisades et des tournois.

La prose et les vers de M. de Fontanes se ressemblent et ont un mérite de même nature. Ses pensées et ses images ont une mélancolie ignorée du siècle de Louis XIV, qui connaissait seulement l'austère et sainte tristesse de l'éloquence religieuse. Cette mélancolie se trouve mêlée aux ouvrages du chantre du *Jour des morts*, comme l'empreinte de l'époque où l'auteur a vécu; elle fixe la date de sa venue; elle montre qu'il est né depuis Rousseau, non immédiatement après Fénélon. Si l'on réduisait les écrits de M. de Fontanes à deux petits volumes, l'un de prose, l'autre de vers, ce serait le plus élégant monument funèbre qu'on pût élever sur la tombe de l'école classique.

Parmi les odes posthumes de M. de Fontanes, il en est une sur l'*Anniversaire de sa naissance;* elle a le charme du *Jour des morts*, avec un sentiment plus pénétrant et plus individuel. Je ne me souviens que de ces deux strophes :

La vieillesse déjà vient avec ses souffrances.
Que m'offre l'avenir? De courtes espérances.
Que m'offre le passé? Des fautes, des regrets.

Tel est le sort de l'homme ; il s'instruit avec l'âge :
Mais que sert d'être sage,
Quand le terme est si près ?

Le passé, le présent, l'avenir, tout m'afflige :
La vie à son déclin est pour moi sans prestige ;
Dans le miroir du temps elle perd ses appas.
Plaisirs ! allez chercher l'amour et la jeunesse ;
Laissez-moi ma tristesse,
Et ne l'insultez pas !

Si quelque chose au monde devait être antipathique à M. de Fontanes, c'était ma manière d'écrire. En moi commençait, avec l'école dite romantique, une révolution dans la littérature française : toutefois mon ami, au lieu de se révolter contre ma Barbarie, se passionna pour elle. Je voyais bien de l'ébahissement sur son visage, quand je lui lisais des fragmens des *Natchez*, d'*Atala*, de *René;* il ne pouvait ramener ces productions aux règles communes de la critique; mais il sentait qu'il entrait dans un monde nouveau ; il voyait une nature nouvelle; il comprenait une langue qu'il ne parlait pas. Je reçus de lui d'excellens conseils : je lui dois ce qu'il peut y avoir de correct dans mon style; il m'apprit à respecter l'oreille ; il m'empêcha de tomber dans l'extravagance d'invention et le rocailleux d'exécution de mes disciples, si j'ai des disciples.

Le 18 fructidor jeta M. de Fontanes à Londres. Nous allions souvent nous promener dans la cam-

pagne ; nous nous arrêtions sous quelques uns de ces larges ormes répandus dans les prairies. Appuyé contre le tronc de ces ormes, mon ami me contait son ancien voyage en Angleterre, avant la Révolution ; il me redisait les vers qu'il adressait alors à deux jeunes ladies, devenues vieilles à l'ombre des tours de Westminster ; tours qu'il retrouvait debout comme il les avait laissées, durant qu'à leur base s'étaient ensevelies les illusions et les heures de sa jeunesse. Nous dînions dans quelque taverne solitaire à Chelsea sur la Tamise, en parlant de Shakespeare et de Milton qui

. . . . Au pied de Westminster,
Et devinait Cromwell et rêvait Lucifer [1].

Milton et Shakespeare avaient vu ce que mon ami et moi nous voyions ; ils s'étaient assis comme nous au bord de ce fleuve ; pour nous, fleuve étranger de Babylone, pour eux, fleuve nourricier de la patrie. Nous rentrions de nuit à Londres, aux rayons défaillans des étoiles, submergées l'une après l'autre dans le brouillard de la ville. Nous regagnions notre demeure, guidés par d'incertaines lueurs qui nous traçaient à peine la route, à travers la fumée de charbon rougissante autour de chaque réverbère : ainsi s'écoule la vie du poète.

[1] *Les Consolations*. Sainte-Beuve.

RÉACTION. TRANSFORMATION LITTÉRAIRE. HISTORIENS.

Quand nous devînmes enthousiastes de nos voisins, quant tout fut anglais en France, habits, chiens, chevaux, jardins et livres, les Anglais, par leur instinct de haine pour nous, devinrent anti-Français; plus nous nous rapprochions d'eux, plus ils s'éloignaient de nous. Livré à la risée publique sur leur théâtre, on voyait dans toutes les parades de John-Bull un Français maigre, en habit de taffetas vert-pomme, chapeau sous le bras, jambes grêles, longue queue, air de danseur ou de perruquier affamé; on le tirait par le nez, et il mangeait des grenouilles. Un Anglais, sur notre scène, était toujours un milord ou un capitaine, héros de sentiment et de générosité. La réaction à Londres s'étendit à la littérature entière; on attaqua l'école française: tantôt cherchant à reproduire le passé, tantôt essayant des routes inconnues, d'innovations en innovations on arriva à l'école moderne anglaise.

Lorsque, en 1792, je me réfugiai en Angleterre, il me fallut réformer la plupart des jugemens que

j'avais puisés dans les critiques de Voltaire, de Diderot, de La Harpe et de Fontanes.

En ce qui touche les historiens, Hume était réputé écrivain tory-jacobite, lourd et rétrograde; on l'accusait, ainsi que Gibbon, d'avoir surchargé la langue anglaise de gallicismes; on lui préferait son continuateur Smolett, esprit wigh et *progressif*. Gibbon venait de disparaître; il passait pour un rhéteur : philosophe pendant sa vie, devenu chrétien à sa mort, il demeurait, en cette qualité, atteint et convaincu de pauvre homme; Hallam et Lingard n'avaient pas encore paru.

On parlait encore de Robertson parce qu'il était sec; on ne peut pas dire de la lecture de son histoire ce que dit M. Lerminier de la lecture de l'histoire d'Hérodote aux Jeux Olympiques : « La » Grèce tressaillit et Thucydide pleura. » Le ministre écossais se serait en vain efforcé de trouver ce discours que Thucydide met dans la bouche des Platéens, plaidant leur cause devant les Lacédémoniens qui les condamnèrent à mort pour être restés fidèles aux Athéniens :

« Tournez les yeux sur les tombes de vos pères : » immolés par les Mèdes, ensevelis dans nos sil- » lons, c'est à eux que chaque année nous ren- » dions les honneurs publics, comme à nos an- » ciens compagnons d'armes. Pausanias les inhu- » ma ici, croyant les déposer dans une terre hos- » pitalière. Si vous nous ôtez la vie; si du champ

» de Platée vous faites un champ de Thèbes, ne
» sera-ce pas abandonner vos proches dans une
» terre ennemie au milieu de leurs meurtriers?
» N'asservirez-vous pas le sol où les Hellènes
» conquirent leur liberté? N'abolirez-vous pas
» les antiques sacrifices des fondateurs de ces
» temples? Nous devenons supplians des cendres
» de vos aïeux; nous implorons ces morts pour
» n'être pas asservis aux Thébains. Nous vous
» rappellerons la journée où les actions les plus
» éclatantes nous illustrèrent, et nous termine-
» rons ce discours; fin nécessaire et terrible,
» puisque nous allons peut-être mourir en ces-
» sant de parler. »

Avons-nous au milieu de nos campagnes des tombeaux où nous fassions chaque année des libations? Avons-nous des temples qui rappellent des faits mémorables? L'histoire grecque est un poème, l'histoire latine un tableau, l'histoire moderne une chronique.



SUITE DE LA TRANSFORMATION LITTERAIRE.

PHILOSOPHES. POÈTES. POLITIQUES ÉCONOMISTES.

De 1792 à 1800, j'ai rarement entendu citer Locke en Angleterre : son système, disait-on, était vieilli, et il passait pour faible en *idéologie*. Quant à Newton, en tant qu'écrivain, on lui refusait la terre, et on le renvoyait au ciel, ce qui était juste.

> Il vint: il révéla le principe suprême,
> Constant, universel, un comme Dieu lui-même;
> L'univers se taisait; il dit : *Attraction!*
> Ce mot, c'était le mot de la création [1].

Pour ce qui regarde les poètes, les *élégans extraits* servaient d'exil à quelques pièces de Dryden. On ne pardonnait point aux vers rimés de Pope, bien qu'on visitât sa maison à Twickenham, que l'on coupât des morceaux du saule-

[1] *Contemplation. A mon père.* J. J. Ampère.

pleureur planté par lui, et dépéri comme sa renommée.

Blair? Ennuyeux critique à la française : on le mettait bien au dessous de Johnson.

Le vieux Spectateur? Au grenier.

La littérature philosophique? En classe à Édimbourg.

Les ouvrages des Politiques anglais ont peu d'intérêt général. Les questions générales y sont rarement touchées : ces ouvrages ne s'occupent guère que des vérités particulières à la constitution des peuples britanniques.

Les traités des Economistes sont moins circonscrits : les calculs sur la richesse des nations, l'influence des colonies, le mouvement des générations, l'emploi des capitaux, la balance du commerce et de l'agriculture, s'appliquent en partie aux sociétés européennes.

Cependant à l'époque dont je parle, M. Burke sortait de l'individualité nationale politique : en se déclarant contre la Révolution française, il entraîna son pays dans cette longue voie d'hostilités qui aboutit aux champs de Waterloo. Isolée pendant vingt-deux ans, l'Angleterre défendit sa constitution contre les idées qui l'envahissent aujourd'hui et l'entraînent au sort commun de l'ancienne civilisation.

THÉATRE. MISTRISS SIDDONS. PARTERRE. INVASION DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Il y avait pourtant de l'ingratitude envers les Classiques que l'on dédaignait : on était revenu à Shakespeare et à Milton; eh bien! les écrivains du siècle de la reine Anne avaient rendu à la lumière ces deux poètes qui attendirent cinquante ans dans les limbes le moment de leur entrée dans la gloire. Dryden, Pope et Addison furent les promoteurs de l'apothéose. Ainsi Voltaire a contribué à l'illustration des grands hommes du règne de Louis XIV : cet esprit mobile, curieux, investigateur, ayant beaucoup de renommée, en prêtait un peu à son prochain, à condition qu'elle lui serait rendue à de gros intérêts.

Durant les huit années de mon émigration à Londres, je vis Shakespeare dominer la scène; à peine Rowe, Congrève, Otway, y paraissent-ils quelquefois : ce peintre sublime et inégal des passions ne permettait à personne de se placer auprès de lui. Mistriss Siddons, dans le rôle de lady

Macbeth, jouait avec une grandeur extraordinaire: la scène du somnambulisme glaçait d'effroi le spectateur. Talma seul était au niveau de cette actrice; mais son talent avait quelque chose de la correction grecque, qui ne se retrouvait pas dans celui de Mistriss Siddons.

Invité à une soirée chez lord Lansdown en 1822, Sa Seigneurie me présenta à une dame sévère, âgée de soixante-treize ans: elle était habillée de crêpe, portait un voile noir comme un diadème sur ses cheveux blancs, et ressemblait à une reine abdiquée. Elle me salua d'un ton solennel et de trois phrases estropiées du *Génie du christianisme;* puis elle me dit, avec non moins de solennité : « Je suis mistriss Siddons. » Si elle m'avait dit : « Je suis lady Macbeth, » je l'aurais cru. Il suffit de vivre pour rencontrer ces débris d'un siècle, jetés par les flots du temps sur le rivage d'un autre siècle.

Le parterre anglais était, en mes jours d'exil, turbulent et grossier; des matelots buvaient de la bière au parterre, mangeaient des oranges, apostrophaient les loges. Je me trouvais un soir auprès d'un matelot entré ivre dans la salle; il me demanda où il était : je lui dis à Covent-Garden : « *Pretty garden, indeed!* — Joli jardin vraiment! » s'écria-t-il, saisi comme les dieux d'Homère d'un rire inextinguible. Mais John Bull, dans sa brutalité, était meilleur juge des beautés de Shakespeare que ces dandys qui préfèrent actuellement

les pièces de Kotzebue et de nos boulevarts, traduites en anglais, aux scènes de *Richard III* et d'*Hamlet*.

La littérature germanique a envahi la littérature anglaise, comme la littérature italienne d'abord, et la littérature française ensuite, firent autrefois irruption dans la patrie de Milton. Walter-Scott débuta dans la carrière des lettres par la traduction du *Berlinchengen* de Goëthe. Puis les drames de Kotzebue profanèrent la scène de Shakespeare : on aurait pu choisir autrement, puisqu'on avait Goëthe, Schiller et Lessing. Quelques poètes écossais ont imité mieux, dans leur courage et dans leurs montagnes, ces chants guerriers de la nouvelle Germanie, que M. Saint-Marc-Girardin nous a fait connaître, comme M. Ampère nous a initiés aux Edda, aux Sagas et aux Nibelungen.

« Comme elle dort (la reine de Prusse) douce-
» ment! Ses traits respirent encore je ne sais quel
» air de vie. Ah! puisses-tu dormir jusqu'au jour
» où ton peuple lavera dans le sang la rouille
» de son épée, dormir jusqu'à la nuit, la plus
» belle des nuits, qui verra briller sur les mon-
» tagnes les signaux de la guerre. Éveille-toi alors,
» éveille-toi, sainte patronne de l'Allemagne : sois
» son ange, l'ange de la liberté et de la ven-
» geance [1] ! »

[1] Kœrner. *Notices sur l'Allemagne*. M. Saint-Marc Girardin.

SUITE DE LA TRANSFORMATION LITTERAIRE.

ÉLOQUENCE POLITIQUE. FOX. BURKE. PITT.

L'éloquence politique pourrait être considérée comme faisant partie de la littératuıe britannique [1] : j'ai été à même de la juger à deux époques bien différentes de ma vie.

« L'Angleterre de 1688 était, vers la fin du siècle dernier, à l'apogée de sa gloire. Pauvre émigré à Londres de 1692 à 1800, j'ai entendu parler les Pitt, les Fox, les Sheridan, les Wilberforce, les Grenville, les Whitbread, les Lauderdale, les Erskine; magnifique ambassadeur à Londres en 1822, je ne saurais dire à quel point je fus frappé, lorsque, au lieu des grands orateurs que j'avais admirés autrefois, je vis se lever ceux qui étaient leurs seconds à la date de mon premier voyage, les écoliers à la place des maîtres. Albion s'en va comme le reste; les idées *générales* ont pénétré dans cette société *particulière* et la

[1] Tout ce qui suit, jusqu'au chapitre *Voyages*, est extrait de mes *Mémoires*, et marqué de guillemets.

mènent. Mais l'aristocratie éclairée, placée à la tête de ce pays depuis cent quarante ans, aura montré au monde une des plus belles et des plus puissantes sociétés qui aient fait honneur à l'espèce humaine, depuis le patriciat romain. Les derniers succès de la couronne britannique sur le continent ont précipité sa chute : l'Angleterre victorieuse, de même que Bonaparte vaincu, a perdu son empire à Waterloo.

» En 1796 j'assistai à la mémorable séance de la chambre des communes, où M. Burke se sépara de M. Fox. Il s'agissait de la révolution française, que M. Burke attaquait et que M. Fox défendait. Jamais les deux orateurs, qui jusqu'alors avaient été amis, ne déployèrent autant d'éloquence. Toute la chambre fut émue, et des larmes remplirent les yeux de M. Fox, quand M. Burke termina sa réplique par ces paroles :

« Le très honorable gentleman, dans le dis-
» cours qu'il a fait, m'a traité à chaque phrase
» avec une dureté peu commune; il a censuré
» ma vie entière, ma conduite et mes opinions.
» Nonobstant cette grande et sérieuse attaque,
» non méritée de ma part, je ne serai pas épou-
» vanté; je ne crains pas de déclarer mes senti-
» mens dans cette chambre, ou partout ailleurs.
» Je dirai au monde entier, que la constitution
» est en péril. C'est certainement une chose in-
» discrète en tout temps, et beaucoup plus indi-
» scrète encore à cet âge de ma vie, que de provo-

» quer des ennemis ou de donner à mes amis des
» raisons de m'abandonner. Cependant si cela
» doit arriver pour mon adhérence à la constitu-
» tion britannique, je risquerai tout, et comme
» le devoir public et la prudence publique me
» l'ordonnent, dans mes dernières paroles je m'é-
» crierai : Fuyez la constitution française ! — *Fly*
» *from the french constitution.* »

« M. Fox ayant dit qu'il ne s'agissait pas de *perdre des amis*, M. Burke s'écria :

« Oui, il s'agit de perdre des amis ! Je connais
» le résultat de ma conduite ; j'ai fait mon devoir
» au prix de mon ami, notre amitié est finie : *I*
» *have done my duty at the price of my friend ; our*
» *friendship is at an end.* J'avertis les très honora-
» bles gentlemen, qui sont les deux grands rivaux
» dans cette chambre, qu'ils doivent à l'avenir
» (soit qu'ils se meuvent dans l'hémisphère poli-
» tique comme deux flamboyans météores, soit
» qu'ils marchent ensemble comme deux frères),
» je les avertis qu'ils doivent préserver et chérir
» la constitution britannique ; qu'ils doivent se
» mettre en garde contre les innovations, et se
» sauver du danger de ces nouvelles théories. » —
From the danger of these new theories.

» Pitt, Fox, Burke, ne sont plus, et la constitution anglaise a subi l'influence des *nouvelles théories*. Il faut avoir vu la gravité des débats parlementaires à cette époque, il faut avoir entendu ces orateurs dont la voix prophétique

semblait annoncer une révolution prochaine, pour se faire une idée de la scène que je viens de rappeler. La liberté contenue dans les limites de l'ordre semblait se débattre à Westminster, sous l'influence de la liberté anarchique qui parlait à la tribune encore sanglante de la Convention.

» M. Pitt, grand et maigre, avait un air triste et moqueur. Sa parole était froide, son intonation monotone, son geste insensible; toutefois la lucidité et la fluidité de ses pensées, la logique de ses raisonnemens subitement illuminés d'éclairs d'éloquence, faisaient de son talent quelque chose hors de ligne.

» J'apercevais assez souvent M. Pitt, lorsque de son hôtel, à travers le parc Saint-James, il allait à pied chez le roi. De son côté, Georges III arrivait de Windsor, après avoir bu de la bière dans un pot d'étain avec les fermiers du voisinage; ils franchissait les vilaines cours de son vilain châtelet, dans une voiture grise que suivaient quelques gardes à cheval : c'était là le maître des rois de l'Europe, comme cinq ou six marchands de la Cité sont les maîtres de l'Inde. M. Pitt, en habit noir, épée à poignée d'acier au côté, chapeau sous le bras, montait enjambant deux ou trois marches à la fois. Il ne trouvait sur son passage que trois ou quatre émigrés désœuvrés : laissant tomber sur nous un regard dédaigneux, il passait le nez au vent, la figure pâle.

» Ce grand financier n'avait aucun ordre chez lui ; point d'heures réglées pour ses repas ou son sommeil. Criblé de dettes, il ne payait rien, et ne se pouvait résoudre à faire l'addition d'un mémoire. Un valet de chambre conduisait sa maison. Mal vêtu, sans plaisir, sans passion, avide de pouvoir, il méprisait les honneurs et ne voulait être que *William Pitt*.

» Lord Liverpool, au mois de juin 1822, me mena dîner à sa campagne : en traversant la bruyère de Pulteney, il me montra la petite maison où mourut pauvre le fils de lord Chatam, l'homme d'état qui avait mis l'Europe à sa solde et distribué de ses propres mains tous les milliards de la terre. »



CHANGEMENT DES MOEURS ANGLAISES.

GENTLEMEN-FARMERS. CLERGÉ. GRAND MONDE. GEORGES III.

« Séparés du continent par une longue guerre[1], les Anglais conservaient à la fin du dernier siècle leurs mœurs et leur caractère national. Tout n'était pas encore machine dans les classes industrielles, folie dans les hautes classes. Sur ces mêmes trottoirs où l'on voit maintenant se promener des figures sales et des hommes en redingote, passaient de petites filles en mantelet blanc, chapeau de paille noué sous le menton avec un ruban, corbeille au bras, dans laquelle étaient des fruits ou un livre; toutes tenant les yeux baissés, toutes rougissant lorsqu'on les regardait. Les redingotes sans habit étaient si peu d'usage à Londres, en 1793, qu'une femme qui pleurait à chaudes larmes la mort de Louis XVI, me disait : « Mais, cher monsieur, est-il vrai que le pauvre » roi était vêtu d'une redingote quand on lui » coupa la tête? »

[1] Extrait de mes *Mémoires*.

» Les *gentlemen-farmers* n'avaient point encore vendu leur patrimoine pour habiter Londres; ils formaient encore dans la chambre des Communes cette fraction indépendante qui, se portant de l'opposition au ministère, maintenait les idées d'ordre et de propriété. Ils chassaient le renard ou le faisan en automne, mangeaient l'oie grasse à Noël, criaient *Vivat* au *Roast-beef*, se plaignaient du présent, vantaient le passé, maudissaient Pitt et la guerre, laquelle augmentait le prix du vin de Porto, et se couchaient ivres pour recommencer le lendemain la même vie. Ils se tenaient assurés que la gloire de la Grande-Bretagne ne périrait point, tant qu'on chanterait *God save the King*, que les bourg-pourris seraient maintenus, que les lois sur la chasse resteraient en vigueur, et que l'on vendrait furtivement au marché les lièvres et les perdrix, sous le nom de *lions* et d'*autruches*.

» Le clergé anglican était savant, hospitalier et généreux; il avait reçu le clergé français avec une charité toute chrétienne. L'université d'Oxford fit imprimer à ses frais, et distribuer gratis aux curés, un Nouveau Testament, selon la leçon romaine, avec ces mots : *A l'usage du clergé catholique exilé pour la religion*.

» Quant à la haute société anglaise, chétif exilé, je n'en apercevais que les dehors. Lors des réceptions à la cour, ou chez la princesse de Galles, passaient des ladies assises de côté dans des chaises

à porteur ; leurs grands paniers sortaient par la porte de la chaise, comme des devans d'autel ; elles ressemblaient elles-mêmes, sur ces autels de leur ceinture, à des madones ou à des pagodes. Ces belles dames étaient les filles dont le duc de Guines et le duc de Lauzun avaient adoré les mères, et ces filles étaient, en 1822, les mères et grand'mères des petites filles qui dansaient chez moi, en robe courte, au son du galoubet de Collinet. Il y a de cela onze années : onze années attachées au bas d'une robe doivent avoir rendu les pas moins légers. Et chacune de ces petites filles a peut-être à présent onze petites filles, les plus vieilles âgées de onze ans et prêtes à se marier bientôt sur la célèbre bruyère ; rapides générations de fleurs.

» Georges III survécut à M. Pitt, mais il avait perdu la raison et la vue. Chaque session, à l'ouverture du parlement, les ministres lisaient, aux chambres silencieuses et attendries, le bulletin de la santé du Roi. On rencontrait le monarque aveugle, errant comme le roi Léar dans ses palais, tâtonnant avec ses mains les murs des salles du château de Windsor, ou assis devant un piano, jouant, en cheveux blancs, une sonate de Handel, ou l'air favori de Shakespeare : C'est une belle fin de la *vieille Angleterre* « OLD ENGLAND [1]. »

[1] Les extraits des Mémoires sont interrompus ici.

VOYAGES. LE CAPITAINE ROSS. JACQUEMONT. LAMARTINE.

Voyage! grand mot! il me rappelle ma vie entière. Les Américains veulent bien me regarder comme le chantre de leurs anciennes forêts, et l'Arabe Abou-Gosh se souvient encore de ma course dans les montagnes de la Judée. J'ai ouvert la porte de l'Orient à Lord Byron et aux voyageurs qui depuis moi ont visité le Céphise, le Jourdain et le Nil; postérité nombreuse que j'ai envoyée en Egypte, comme Jacob y envoya ses fils. Mes vieux et jeunes amis ont élargi le petit sentier qu'avait laissé mon passage : M. Michaud, dernier pélerin de ces croisades, s'est présenté au saint sépulcre : M. Lenormant a visité les tombeaux de Thèbes pour nous conserver la langue de Champollion; il a vu renaître parmi les ruines de la Grèce la liberté que j'y avais vue expirer sous le turban, ivre de fanatisme, d'opium et de femmes. Mes traces en tous pays ont été effacées par d'autres traces; elles ne sont restées solitaires que dans la poussière de Carthage, comme les vestiges d'un hôte du désert sur les

neiges Canadiennes. Dans les savanes mêmes d'Atala, les herbes sont remplacées par des moissons: trois grands chemins mènent au Natchez; et si Chactas vivait encore, il pourrait être député au congrès de Washington. Enfin j'ai reçu une brochure des Chéroquois : ces sauvages me complimentent en anglais, comme un « éminent » écrivain et le conducteur de la presse publi- » que. » *Eminent writer and conductor of the public » press.* »

Les voyages doivent être compris dans la littérature anglaise. Il s'est opéré bien des changemens dans la manière de les écrire depuis Shaw, Chandeler, Raleph, Hudson, Baffine, Anson, etc., jusqu'aux derniers explorateurs de terre et de mer. Il faudrait faire un volume sur les capitaines Cook et Van Couver, sur les mille et une courses à travers l'Inde, sur les découvertes de Claperston et de Laing, de Mungo-Park et des frères Lander, sur celles des capitaines Francklin, Parry et Ross. Si je me laissais entraîner à mon goût pour les voyages, il me serait impossible de sortir de Tambouctou, des bords du Niger ou des vallées de l'Hïmalaya. Cependant, et afin de ne pas omettre cette grande branche de la littérature anglaise, je citerai quelques passages extraits du journal du capitaine Ross: je m'intéresse particulièrement à ce monde arctique dont je rêvai la découverte dans ma jeunesse.

Le capitaine Ross, parti d'Angleterre en 1829, à la recherche du passage du nord-ouest, pénétra dans le détroit de Lancaster et l'*Inlet* du Prince-Régent. Arrêté par les glaces dans le golfe auquel il a donné le nom de Boothia, il demeura quatre ans enfermé sur la côte occidentale de ce golfe. Obligé d'abandonner son navire, *la Victoire*, il revint, sur la surface d'un océan gelé, chercher la baie de Baffin où il eut le bonheur de rencontrer le vaisseau baleinier *l'Isabelle* qui le reçut à son bord : par un concours de circonstances extraordinaires, *l'Isabelle* était le vaisseau même que montait le capitaine Ross, lors de son premier voyage en 1828.

Pendant les quatre années de sa détention dans les glaces, le capitaine découvrit le pôle magnétique et la mer polaire de l'ouest, séparée seulement de la mer de l'est par un isthme fort étroit. Voyons maintenant les souffrances des voyageurs, et l'espèce de poésie désolée de ces régions. Le capitaine peint de cette manière la nature hyperboréenne : je me sers de la traduction de M. Defauconpret.

« La neige détruit l'effet de tout le paysage et » en fait disparaître l'ensemble, en confondant » les distances, les proportions, et surtout l'harmonie du coloris ; en nous donnant une misérable mosaïque de noir et de blanc, au lieu » de ces douces dégradations de teintes et de » ces combinaisons de couleurs que produit la

» nature dans sa parure d'été, au milieu des
» paysages les moins attrayans et les plus
» agrestes.

» Telles sont mes objections contre une vue de
» neige. L'expérience d'un jour suffit pour les
» suggérer. A plus forte raison devaient-elles se
» présenter à nous dans une misérable région où,
» pendant plus de la moitié de l'année, on n'a au-
» dessus de la tête que de la neige; où l'ouragan
» a des ailes de neige; où le brouillard est de la
» neige; où le soleil ne se montre que pour
» briller sur la terre que couvre la neige, quoi-
» qu'il n'en tombe pas; où l'haleine qui sort de
» la bouche se change en neige; où la neige
» s'attache aux cheveux, aux cils et à tous les
» vêtemens; où elle remplit nos chambres, nos
» plats et nos lits, si nous ouvrons une porte
» pour donner accès à l'air extérieur; où le
» cristal liquide qui doit étancher notre soif sort
» d'une bouilloire remplie de neige et suspendue
» sur une lampe; où nous avons des sofas, des
» lits, des maisons de neige; où la neige couvre
» le pont et le toit de notre navire, et forme nos
» observatoires et nos garde-manger; enfin où la
» neige, quand elle ne pourrait plus nous être
» d'aucun autre usage, servirait à former nos
» cercueils et nos tombes. »

Le commandant Ross, neveu du capitaine, était allé faire une course chez une horde d'Esquimaux :

« Nos guides étaient complètement en défaut,
» car la neige qui tombait était si épaisse, qu'ils
» ne pouvaient voir à dix toises devant eux. Nous
» fûmes donc forcés de renoncer à toute tentative
» ultérieure, et de consentir à ce qu'ils construi-
» sissent une hutte de neige.

» Elle fut terminée en une demi-heure, et ja-
» mais nous n'eûmes lieu d'être plus satisfaits de
» ce genre d'architecture, qui, en si peu de temps,
» nous procura un abri contre le vent et la neige
» aussi bien qu'aurait pu faire la meilleure mai-
» son construite en pierre.

» Nos vêtemens avaient été tellement pénétrés
» par la neige qui s'y était ensuite gelée, que
» nous ne pûmes les ôter que lorsque la chaleur
» de nos corps les eût rendus plus souples. Nous
» souffrions beaucoup de la soif, et tandis que les
» Esquimaux construisaient la hutte, nous fîmes
» fondre de la neige à l'aide d'une lampe à l'esprit
» de vin. Nous en eûmes bientôt une quantité
» suffisante pour nous quatre, et nos guides en
» furent aussi enchantés que surpris, car la même
» opération qu'ils font dans un vase de pierre
» suspendu sur leur lampe, est pour eux l'ou-
» vrage de trois à quatre heures.

» Notre habitation n'était pourtant pas sans
» inconvénient. Son extrême petitesse en était
» déjà un; mais le plus grand était que les murs
» se fondaient, et que l'eau tombant sur nos ha-
» bits, les mouillait à un tel point que nous fûmes

» obligés de les ôter, et de nous glisser dans les
» sacs de fourrure dont nous étions munis. Par
» ce moyen nous écartâmes l'ennemi, et nous
» pûmes dormir. »

. . . .

« Nous eûmes un ouragan venant du nord, et
» il dura toute la journée avec tant de force, que
» nous ne pûmes sortir de la hutte. . . . . . Le
» vent hurlait autour de nos murs de neige, et
» celle qu'il chassait battait contre eux avec un
» sifflement que j'étais charmé de pouvoir ou-
» blier en me livrant à une conversation qui
» m'empêchait d'y faire attention. »

Le moment où le commandant Ross découvre l'Océan de l'ouest est remarquable :

« Mes compagnons, que j'avais quittés un mo-
» ment, avaient annoncé leur arrivée sur les bords
» de l'Océan occidental par trois acclamations.
» C'était en effet pour eux, et encore plus pour
» moi, leur chef, un spectacle palpitant d'inté-
» rêt, et qui méritait bien le salut ordinaire du
» marin. C'était cet Océan que nous avions cher-
» ché ; l'objet de notre ambition et de nos efforts;
» l'espace d'eau libre qui, comme nous l'avions
» espéré, devait nous porter autour du continent
» de l'Amérique et nous procurer le triomphe si
» désiré par nos prédécesseurs, et que nous-
» mêmes nous avions si long-temps et si inutile-
» ment travaillé à obtenir. Notre but eût été at-
» teint, si la nature n'y eût mis obstacle; si notre

» chaîne de lacs eût été un bras de mer; si cette
» vallée eût ouvert une communication libre
» entre les deux mers. Du moins, nous en avions
» reconnu l'impossibilité. Cet Océan tant désiré
» était à nos pieds; nous allions bientôt voyager
» sur sa surface, et au milieu de notre désappoin-
» tement, nous avions du moins la consolation
» d'avoir écarté tous les doutes, banni toute in-
» certitude, et de sentir que, lorsque Dieu a dit
» non, il ne reste à l'homme autre chose à faire
» qu'à se soumettre et à lui rendre graces de ce
» qu'il a accordé. C'était un moment solennel, un
» moment à ne jamais oublier; les acclamations
» des marins ne produisirent jamais une impres-
» sion plus profonde qu'en ce moment où elles
» interrompaient le silence de la nuit, au milieu
» d'un désert de glace et de neige, où il n'y avait
» pas un seul objet qui pût rappeler qu'il existait
» des êtres vivans, et où il semblait qu'aucun
» son n'eût jamais été entendu. » . . . .
. . . .

« On peut s'imaginer combien il me répugnait
» de retourner au vaisseau, du point où nous
» étions parvenus, à l'instant où nous touchions
» presque à l'objet principal de notre expédi-
» tion; mais il faudrait être dans la situation où
» nous nous trouvions pour concevoir toute l'é-
» tendue de nos regrets et de notre désappointe-
» ment. Notre distance du cap Turnagain n'était
» pas alors plus grande que l'espace que nous

» avions déjà parcouru, et quelques jours de plus
» à notre disposition nous auraient permis d'ache-
» ver tout ce qui restait à faire, de retourner
» triomphans à *la Victoire*, et de reporter en An-
» gleterre un fruit véritablement digne de nos
» longs et pénibles travaux. Mais ce peu de jours
» n'étaient pas en notre pouvoir. . . . .
. . . .

» Nous déployâmes donc notre drapeau pour
» accomplir le cérémonial d'usage, et nous pri-
» mes possession de tout le pays que nous aperce-
» vions jusqu'à cette pointe éloignée. Nous don-
» nâmes à celle sur laquelle nous étions le nom
» de Pointe de la Victoire; c'était le *nec plus ultrà*
» de nos travaux. . . . .
. . . .

» Nous élevâmes sur la Pointe de la Victoire
» un monticule de pierres de six pieds de hau-
» teur, et dans l'intérieur nous plaçâmes une
» caisse d'étain contenant une courte relation de
» ce que nous avions fait depuis notre départ
» d'Angleterre. Telle est la coutume, et nous de-
» vions nous y conformer, quoiqu'il n'y eût pas
» la moindre apparence que notre petite histoire
» tombât jamais sous les yeux d'un Européen.
» Nous aurions pourtant travaillé à cet ouvrage
» avec une sorte d'espoir, si nous avions su alors
» qu'on nous regardait déjà comme des hommes
» perdus, sinon morts; et que notre ancien ami
» Back, notre ami éprouvé, était sur le point de

» partir pour nous chercher et nous rendre à la
» société et à notre patrie. S'il arrive que le cours
» des recherches qu'il continue en ce moment le
» conduise au cap Turnagain, en cet endroit, et
» qu'il y trouve la preuve de la visite que nous y
» avons faite, nous savons ce que c'est pour le
» voyageur errant dans ces solitudes de trouver
» des traces qui lui rappellent sa patrie et ses
» amis, et nous pourrions presque lui envier ce
» bonheur imaginaire. »

Le sentiment de patrie exprimé au milieu de ces souffrances inouies et de ces affreux climats; ces noms confiés à un monument de neige et qui ne seront pas retrouvés; cette gloire inconnue reposant sous quelques pierres, s'adressant du fond d'une solitude éternelle à une postérité qui n'existera jamais; ces paroles écrites qui ne parleront point dans ces régions muettes, ou qui s'éteindront sous le bruit des glaces brisées par une tempête qu'aucune oreille n'entendra: tout cet ensemble de choses étonne. Mais la première émotion passée, on trouve, en dernier résultat, que la mort est au bout de tout: la vie et la mémoire de l'homme se perdent sur tous les rivages, dans le silence et les glaces de la tombe.

Voyez l'infortuné Jacquemont mourir loin de la France, environné de toutes les populations de l'Indostan : sa voix est-elle moins poignante que celle de ces marins se souvenant de leur pays, dans les solitudes hyperboréennes? Couché sur le

dos, parce qu'il n'avait plus la force de se tenir assis, il traçait au crayon, le 1er décembre 1832, ce billet à son frère :

« Ma fin, si c'est elle qui s'approche, est douce » et tranquille. Si tu étais là assis sur le bord de » mon lit, avec notre père et Frédéric, j'aurais » l'ame brisée et ne verrais pas venir la mort avec » cette résignation et cette sérénité. Console-toi; » console notre père; consolez-vous mutuelle- » ment, mes amis.

» Mais je suis épuisé par cet effort d'écrire. Il » faut vous dire adieu! adieu! Oh! que vous êtes » aimé de votre pauvre Victor! — Adieu pour la » dernière fois. »

Les voyageurs modernes de la France peuvent lutter dans leurs descriptions avec les tableaux présentés par les voyageurs anglais : vous ne trouveriez dans les peintures de l'Inde rien d'aussi brillant que cette description de M. de Lamartine. Sous les pins, dans le sable foulé des chameaux, au milieu des caravanes, aux rayons du soleil de la Syrie, le lecteur aimera à se réchauffer en sortant de cette terre sans arbres, de ce sable de neige, marqué par les pas des renards et des ours, de ces huttes de frimas éclairées par ce que le capitaine Ross appelle le *crépuscule du midi*.

« A une demi-lieue environ de la ville, du côté

» du levant, l'émir Fakardin a planté une forêt
» de pins parasols sur un plateau sablonneux, qui
» s'étend entre la mer et la plaine de Bagdhad,
» beau village arabe au pied du Liban : l'émir
» planta, dit-on, cette magnifique forêt pour
» opposer un rempart à l'invasion des immenses
» collines de sable rouge qui s'élèvent un peu
» plus loin et qui menaçaient d'engloutir Bayruth
» et ses riches plantations. La forêt est devenue
» superbe; les troncs des arbres ont soixante et
» quatre-vingts pieds de haut d'un seul jet, et ils
» étendent de l'un à l'autre leurs larges têtes
» immobiles qui couvrent d'ombres un espace
» immense; des sentiers de sables glissent sous les
» troncs des pins et présentent le sol le plus doux
» aux pieds des chevaux. Le reste du terrain est
» couvert d'un léger duvet de gazon semé de fleurs
» du rouge le plus éclatant; les ognons de ja-
» cinthes sauvages sont si gros, qu'ils ne s'écrasent
» pas sous le fer des chevaux. A travers les colon-
» nades de ces troncs de sapins, on voit d'un côté
» les dunes blanches et rougeâtres de sable qui
» cachent la mer, de l'autre la plaine de Bagdhad
» et le cours du fleuve dans cette plaine, et un
» coin du golfe, semblable à un petit lac, tant
» il est encadré par l'horizon des terres, et les
» douze ou quinze villages arabes jetés sur les
» dernières pentes du Liban, et enfin les groupes
» du Liban même, qui font le rideau de cette
» scène. La lumière est si nette et l'air si pur,

» qu'on distingue à plusieurs lieues d'éléva-
» tion les formes des cèdres ou des caroubiers
» sur les montagnes, ou les grands aigles qui
» nagent sans remuer leurs ailes dans l'océan
» de l'éther. Ce bois de pins est certainement le
» plus magnifique de tous les sites que j'aie vus
» dans ma vie. Le ciel, les montagnes, les neiges,
» l'horizon bleu de la mer, l'horizon rouge et
» funèbre du désert de sable; les lignes serpen-
» tantes du fleuve; les têtes isolées des cyprès;
» les grappes des palmiers épars dans la cam-
» pagne; l'aspect gracieux des chaumières cou-
» vertes d'orangers et de vignes retombant sur
» les toits; l'aspect sévère des hauts monastères
» maronites faisant de larges taches d'ombre ou
» de larges jets de lumière sur les flancs ciselés
» du Liban; les caravanes de chameaux chargés
» des marchandises de Damas, qui passent silen-
» cieusement entre les troncs d'arbres; des bandes
» de pauvres Juifs montés sur des ânes, tenant
» deux enfans sur chaque bras; des femmes en-
» veloppées de voiles blancs, à cheval, marchant
» au son du fifre et du tambourin, environnées
» d'une foule d'enfans vêtus d'étoffes rouges bor-
» dées d'or, et qui dansent devant leurs chevaux;
» quelques cavaliers arabes courant le dgérid au-
» tour de nous sur des chevaux dont la crinière
» balaie littéralement le sable; quelques groupes
» de Turcs assis devant un café bâti en feuillage,
» et fumant la pipe ou faisant la prière; un peu

» plus loin les collines désertes de sable sans fin,
» qui se teignent d'or aux rayons du soleil du
» soir, et où le vent soulève des nuages de pous-
» sière enflammée; enfin, le sourd mugissement
» de la mer qui se mêle au bruit musical du vent
» dans les têtes de sapins, et au chant de milliers
» d'oiseaux inconnus; tout cela offre à l'œil et à la
» pensée du promeneur le mélange le plus su-
» blime, le plus doux, et à la fois le plus mélan-
» colique qui ait jamais enivré mon ame; c'est le
» site de mes rêves, j'y reviendrais tous les jours. »

Le lecteur sera sur ce site de l'avis du poète : il y reviendra.



ROMANS. TRISTES VÉRITÉS QUI SORTENT DES LONGUES CORRESPONDANCES. STYLE ÉPISTOLAIRE.

Les romans, toujours à la fin du dernier siècle, avaient été compris dans la proscription générale. Richardson dormait oublié; ses compatriotes trouvaient dans son style des traces de la société inférieure, au sein de laquelle il avait vécu. Fielding se soutenait bien; Sterne, entrepreneur d'originalité, était passé. On lisait encore le *Vicaire de Wakefield.*

Si Richardson n'a pas de style (ce dont nous ne sommes pas juges nous autres étrangers), il ne vivra pas, parce qu'on ne vit que par le style. En vain on se révolte contre cette vérité : l'ouvrage le mieux composé, orné de portraits d'une bonne ressemblance, rempli de mille autres perfections, est mort-né si le style manque. Le style, et il y en a de mille sortes, ne s'apprend pas; c'est le don du ciel, c'est le talent. Mais si Richardson n'a été abandonné que pour certaines locutions bourgeoises, insupportables à une société élégante, il pourra renaître; la révolution qui s'opère en abaissant l'aristocratie et en éle-

vant les classes moyennes rendra moins sensibles, ou fera disparaître les traces des habitudes de ménage et d'un langage inférieur.

Les romans en lettres (vu l'espace étroit dans lequel l'action et les personnages sont renfermés) manquent d'un intérêt triste et d'une vérité philosophique qui sortent de la lecture des correspondances réelles. Prenez, par exemple, les œuvres de Voltaire; lisez la première lettre, adressée en 1715 à la marquise de Mimeure, et le dernier billet écrit le 26 mai 1778, quatre jours avant la mort de l'auteur, au comte de Lally Tolendal; réfléchissez sur tout ce qui a passé dans cette période de soixante-trois années.

Voyez défiler la longue procession des morts: Chaulieu, Cideville, Thiriot, Algarotti, Genonville, Helvétius; parmi les femmes, la princesse de Bareith, la maréchale de Villars, la marquise de Pompadour, la comtesse de Fontaine, la marquise Du Châtelet, madame Denis, et ces créatures de plaisir qui traversent en riant la vie, les Lecouvreur, les Lubert, les Gaussin, les Sallé, les Camargo, Terpsichores *aux pas mesurés par les Graces*, dit le poète, et dont les cendres légères sont aujourd'hui foulées par les danses aériennes de Taglioni.

Quand vous suivez quelque temps la même correspondance, vous tournez la page, et le nom écrit d'un côté ne l'est plus de l'autre; un nouveau Génonville, une nouvelle Du Châtelet pa-

raissent et vont, à vingt lettres de là, s'abîmer sans retour : les amitiés succèdent aux amitiés, les amours aux amours.

L'illustre vieillard s'enfonçant dans ses années, cesse d'être en rapport, excepté par la gloire, avec les générations qui s'élèvent; il leur parle encore du désert de Ferney, mais il n'a plus que sa voix au milieu d'elles. Qu'il y a loin des vers au fils unique de Louis XIV,

> Noble sang du plus grand des rois,
> Son amour et notre espérance, etc.

aux stances à madame Du Deffant!

> Eh quoi! vous êtes étonnée
> Qu'au bout de quatre-vingts hivers
> Ma muse faible et surannée
> Puisse encor fredonner des vers!
> . . . .
> Quelquefois un peu de verdure
> Rit sous les glaçons de nos champs;
> Elle console la nature,
> Mais elle sèche en peu de temps.

Le roi de Prusse, l'impératrice de Russie, toutes les Grandeurs, toutes les Célébrités de la terre, reçoivent à genoux, comme un brevet d'immortalité, quelques mots de l'écrivain qui vit mourir Louis XIV, passer Louis XV et son siècle, naître et régner Louis XVI, et qui, placé entre le Grand roi et le roi Martyr, est à lui seul toute l'histoire de France de son temps.

Mais une correspondance particulière entre deux personnes qui se sont aimées offre peut-être encore quelque chose de plus triste, car ce ne sont plus les *hommes*, c'est l'*homme* que l'on voit.

D'abord les lettres sont longues, vives, multipliées ; le jour n'y suffit pas : on écrit au coucher du soleil ; on trace quelques mots au clair de la lune, chargeant la lumière chaste, silencieuse, discrète, de couvrir de sa pudeur mille désirs. On s'est quitté à l'aube ; à l'aube on épie la première clarté pour écrire ce que l'on croit avoir oublié de dire dans des heures de délices. Mille sermens couvrent le papier où se reflètent les roses de l'aurore ; mille baisers sont déposés sur les mots brûlans qui semblent naître du premier regard du soleil : pas une idée, une image, une rêverie, un accident, une inquiétude qui n'ait sa lettre.

Voici qu'un matin quelque chose de presque insensible se glisse sur la beauté de cette passion, comme une première ride sur le front d'une femme adorée. Le souffle et le parfum de l'amour expirent dans ces pages de la jeunesse, comme une brise s'alanguit le soir sur des fleurs : on s'en aperçoit, et l'on ne veut pas se l'avouer. Les lettres s'abrègent, diminuent en nombre, se remplissent de nouvelles, de descriptions, de choses étrangères : quelques-unes ont retardé, mais on est moins inquiet ; sûr d'aimer et d'être

aimé, on est devenu raisonnable; on ne gronde plus; on se soumet à l'absence. Les sermens vont toujours leur train; ce sont toujours les mêmes mots, mais ils sont morts; l'ame y manque : *Je vous aime* n'est plus là qu'une expression d'habitude, un protocole obligé, le *j'ai l'honneur d'être* de toute lettre d'amour. Peu à peu le style se glace, ou s'irrite. Le jour de poste n'est plus impatiemment attendu; il est redouté; écrire devient une fatigue. On rougit en pensée des folies que l'on a confiées au papier; on voudrait pouvoir retirer ses lettres et les jeter au feu. Qu'est-il survenu? Est-ce un nouvel attachement qui commence, ou un vieil attachement qui finit? N'importe: c'est l'amour qui meurt avant l'objet aimé.

Vivent les romans en lettres et sans lettres, où les sentimens ne se détruisent que par la violence, où ils ne cèdent jamais à ce travail caché au fond de la nature humaine; fièvre lente du temps qui produit le dégoût et la lassitude, qui dissipe toute illusion et tout enchantement, qui mine nos passions, fane nos amours et change nos cœurs, comme elle change nos cheveux et nos années.

Cependant il est une exception à cette infirmité des choses humaines : il arrive quelquefois que dans une ame forte, un amour dure assez pour se transformer en amitié passionnée, pour devenir un devoir, pour prendre les qualités de la vertu; alors il perd sa défaillance de nature et

vit de ses principes immortels. Richardson a merveilleusement représenté une passion de cette sorte dans le caractère de Clémentine.

Au surplus, en laissant à part les lettres fictives des romans et ne considérant que la langue épistolaire, les Anglais n'ont rien à comparer aux lettres de madame de Sévigné : les lettres de Pope, de Swift, d'Arbuthnot, de Bolingbroke, de Lady Montague et enfin celles de Junius, que l'on croit être de sir Philip Francis, sont des Ouvrages et non des Lettres ; elles ont plus ou moins de rapport avec les lettres de Pline le jeune et de Voiture. Je préférerais, pour mon goût, quelques lettres de l'infortuné lord Russel, de lady Russel, de miss Anne Seward, et le peu que l'on connaît des lettres de lord Byron.



NOUVEAUX ROMANS.

De *Clarisse* et de *Tome Jones* sont sorties les deux principales branches de la famille des romans modernes anglais, les romans à tableaux de famille et drames domestiques, les romans à aventures et à peintures de la société générale. Après Richardson les mœurs de l'*ouest* de la ville firent une irruption dans le domaine des fictions: les romans se remplirent de châteaux, de lords et de ladies, de scènes aux eaux, d'aventures aux *courses* de chevaux, au bal, à l'Opéra, au Ranelagh, avec un *chit-chat*, un caquetage, qui ne finissait plus. La scène ne tarda pas à se transporter en Italie; les amans traversèrent les Alpes avec des périls effroyables et des douleurs d'ame à attendrir les lions : *lè lion répandit des pleurs!* Un jargon de bonne compagnie fut adopté : or les modes de mots, les affectations d'un certain langage, d'une certaine prononciation, changeant dans la haute société anglaise presque à chaque session parlementaire, un honnête lecteur est tout ébahi de ne plus savoir l'anglais qu'il croyait savoir six mois auparavant. En 1822,

lors de mon ambassade à Londres, le *fashionable* devait offrir, au premier coup d'œil, un homme malheureux et malade ; il devait avoir quelque chose de négligé dans sa personne, les ongles longs, la barbe non pas entière, non pas rasée, mais grandie un moment par surprise, par oubli, pendant les préoccupations du désespoir : mèche de cheveux au vent, regard profond, sublime, égaré et fatal; lèvres contractées en dédain de la nature humaine; cœur ennuyé, byronnien, noyé dans le dégoût et le mystère de l'être.

Aujourd'hui le *dandy* doit avoir un air conquérant, léger, insolent; il doit soigner sa toilette, porter des moustaches ou une barbe taillée en rond comme la fraise de la reine Élisabeth, ou comme le disque radieux du soleil; il décèle la fière indépendance de son caractère en gardant son chapeau sur sa tête, en se roulant sur les sophas, en alongeant ses bottes au nez des ladies assises en admiration sur des chaises devant lui. Il monte à cheval avec une canne, qu'il porte comme un cierge, indifférent au cheval qui est entre ses jambes, par hasard. Il faut que sa santé soit parfaite, et son ame toujours au comble de cinq ou six félicités. Quelques *dandys* radicaux, les plus avancés vers l'avenir, ont une pipe. Mais sans doute tout cela est changé, dans le temps même que je mets à le décrire.

Le roman est obligé, sous peine de mort, de suivre le mouvement de l'*ouest* de Londres. Vingt

jeunes femmes, travaillant jour et nuit, n'écrivent pas assez vite pour rester dans la vérité des mœurs d'un bout du roman à l'autre : si malheureusement leur ouvrage a trois petits volumes, nombre exigé par les libraires, le premier chapitre est déjà vieilli lorsqu'elles arrivent au dernier.

Dans ces milliers de romans qui ont inondé l'Angleterre depuis un demi-siècle, deux ont gardé leur place, *Caleb William* et *le Moine*. Dans tous les autres, beaucoup de talent et d'esprit est disséminé, comme on éparpille des dons précieux, des qualités rares, dans des feuilletons et des articles de journaux. Les ouvrages d'Anne Radcliffe font une espèce à part. Ceux de mistriss Barbauld, de miss Edgeworth, de miss Burnett, etc., ont, dit-on, beaucoup de chances de vivre.

« Il y devroit, dit Montaigne, avoir coertion » des loix, contre les *escrivains* ineptes et inuti- » les, comme il y a contre les vagabonds et fai- » néants. On banniroit des mains de notre peuple, » et moy et cent autres. L'*escrivaillerie* semble être » quelque symptosme d'un siècle desbordé. Quand » écrivîmes-nous tant, que depuis que nous som- » mes en trouble? Quand les Romains, tant que » lors de leur ruine? »

Je n'ai presque point parlé des femmes anglaises qui ont brillé jadis ou qui brillent maintenant dans les lettres, parce que j'aurais été entraîné, en suivant mon plan, à des parallèles

que je ne veux point faire. Madame de Staël domine son époque, et ses ouvrages sont restés. Quelques Françaises se distinguent aujourd'hui par un rare mérite d'écrivain : une d'entre elles a ouvert une route où elle sera peu suivie, mais par laquelle elle arrivera certainement à l'avenir. Les femmes, quand elles ont du génie, y mêlent des secrets qui font une partie du charme de leur talent et qu'on n'en peut séparer : or, personne n'a le droit d'entrer dans ces mystères de la femme et de la muse. Enfin le talent change souvent d'objet et de nature; il faut savoir attendre pour l'admirer dans ses modes divers. Plusieurs ont été séduites et comme enlevées par leurs jeunes années : ramenées au foyer maternel par le désenchantement, elles ont ajouté à leur lyre la corde grave ou plaintive sur laquelle s'exprime la religion ou le malheur.



Mais ces écoles diverses de romanciers sédentaires, de romanciers voyageurs en diligence ou en calèche, de romanciers de lac et de montagne, de romanciers de ruines et de fantômes, de romanciers de villes et de salons, sont venues se perdre dans la nouvelle école de Walter Scott, de même que la poésie s'est précipitée sur les pas de lord Byron.

L'illustre peintre de l'Ecosse me semble avoir créé un genre faux; il a, selon moi, perverti le roman et l'histoire : le romancier s'est mis à faire des romans historiques, et l'historien des histoires romanesques. J'en parle avec un peu d'humeur parce que moi qui tant décrivis, aimai, chantai, vantai les vieux temples chrétiens, à force d'en entendre rabâcher, j'en meurs d'ennui : il me restait pour dernière illusion une cathédrale ; on me la fait prendre en grippe.

Quand un auteur jouit d'une réputation générale dans son pays; quand cette réputation s'est soutenue pendant un grand nombre d'années,





SIR WALTER SCOTT.

Walter Scott

Publié par Pourrat F.s à Paris

il n'appartient à personne, et surtout il n'appartient pas à un étranger, de contester les titres de cette réputation ; ils sont établis sur les bases les plus solides : le vrai génie de la langue, l'instinct national et le consentement de l'opinion. Cela suppose toujours des qualités du premier ordre.

Je me récuse donc comme juge de tel auteur anglais, dont le mérite ne me paraît pas atteindre ce degré de supériorité qu'il a aux yeux de ses compatriotes. Si dans Walter Scott je suis obligé de passer souvent des conversations interminables; si je n'y rencontre pas toujours cette nature choisie, cette perfection de scènes, cette originalité, ces pensées, ces traits que je trouve dans Manzzoni et dans plusieurs de nos romanciers modernes, c'est ma faute. Mais un des grands mérites de Walter Scott, à mes yeux, c'est de pouvoir être mis entre les mains de tout le monde : il faut de plus grands efforts de talent pour intéresser, en restant dans l'ordre, que pour plaire en passant toute mesure; il est moins facile de régler le cœur que de le troubler.

Burke retint la politique de l'Angleterre dans le passé; Walter Scott refoula les Anglais jusqu'au moyen-âge : tout ce qu'on écrivit, fabriqua, bâtit, fut gothique : livres, meubles, maisons, églises, châteaux. Mais les Lairds de la Grande Charte sont aujourd'hui des *fashionables* de Bond-Street; race frivole qui campe dans des manoirs antiques, en attendant l'arrivée des deux grands barons

modernes, l'Egalité et la Liberté, qui s'apprêtent à les en chasser.

Walter Scott ne moule pas, comme Richardson, sur le type intérieur de l'homme; il reproduit de préférence l'extérieur du personnage; ses *fantaisies* ont un grand charme, témoin le portrait de la Juive dans *Ivanhoe*.

« Rebecca montrait avec avantage sa taille d'une » proportion exquise, dans une espèce d'habille- » ment oriental, à la mode des femmes de sa » nation. Son turban de soie jaune seyait à son » teint rembruni. L'éclat de ses yeux, l'arc su- » perbe de ses sourcils, son nez aquilin parfai- » tement formé, ses dents aussi blanches que des » perles, ses tresses noires, chacune roulée en » spirale, tombant avec profusion sur son sein » et son col de neige, comme une simarre de la » plus riche soie de Perse, entremêlée de fleurs; » tout cela composait un ensemble de charmes » qui ne le cédait point aux agréables vierges » dont la belle juive était entourée. Un corset » d'or et de perles serrait la taille de Rebecca » depuis la gorge jusqu'à la ceinture, s'entr'ou- » vrait dans la partie supérieure et laissait voir » un collier de diamans orné de pendans d'un » prix inestimable. Une plume d'autruche se rat- » tachait avec une agrafe de pierrerie au tur- » ban de la fille de Sion.... elle ressemblait à » l'épouse des cantiques : *The very bride of the* » *canticles*. »

Fontanes, cet ami que je regretterai éternellement, me demandait un jour pourquoi, dans la race juive, les femmes sont plus belles que les hommes : je lui en donnai une raison de poète et de chrétien. Les juives, lui dis-je, ont échappé à la malédiction dont leurs pères, leurs maris et leurs fils ont été frappés. On ne trouve aucune juive mêlée dans la foule des prêtres et du peuple qui insulta le Fils de l'Homme, le flagella, le couronna d'épines, lui fit subir les ignominies et les douleurs de la croix. Les femmes de la Judée crurent au Sauveur, l'aimèrent, le suivirent, l'assistèrent de leur bien, le soulagèrent dans ses afflictions. Une femme, à Béthanie, versa sur sa tête le nard précieux qu'elle portait dans un vase d'albâtre ; la pécheresse répandit une huile de parfum sur ses pieds, et les essuya avec ses cheveux. Le Christ, à son tour, étendit sa miséricorde et sa grace sur les juives ; il ressuscita le fils de la veuve de Naïm et le frère de Marthe ; il guérit la belle-mère de Simon et la femme qui toucha le bas de son vêtement : pour la Samaritaine il fut une source d'eau vive, un juge compatissant pour la femme adultère. Les filles de Jérusalem pleurèrent sur lui, les Saintes femmes l'accompagnèrent au Calvaire, achetèrent du baume et des aromates, et le cherchèrent au sépulcre en pleurant : *Mulier, quid ploras?* Sa première apparition après sa résurrection fut à Madeleine ; elle ne le reconnaissait pas ; mais il lui dit : « Marie! » Au

son de cette voix, les yeux de Madeleine s'ouvrirent, et elle répondit : « Mon maître ! » Le reflet de quelque beau rayon sera resté sur le front des juives.

Fontanes parut satisfait de ces raisons, concluantes en effet pour les *doctes sœurs*.



ÉCOLE DES LACS. POÈTES DES CLASSES INDUSTRIELLES.

En même temps que le roman passait à l'état *romantique*, la poésie subissait une transformation semblable. Cowper abandonna l'école française pour faire revivre l'école nationale; Burns, en Ecosse, commença la même révolution. Après eux vinrent les restaurateurs des ballades : Coleridge, Wordsworth, Southey, Wilson, Campbell, Thomas Moore, Crabbe, Morgan, Rogers, Sheil, Hogg, ont amené cette poésie jusqu'à nos jours. *Gertrude of Wyoming* de Thomas Campbell, *Lalla-Rookh* de Thomas Moore, *les Plaisirs de la mémoire*, par Rogers, ont obtenu un grand succès. Plusieurs de ces poètes appartiennent à ce qu'on appelait *Lake School*, parce qu'ils demeuraient aux bords des lacs de Cumberland et de Westmorland, et qu'ils les chantaient quelquefois.

Thomas Moore, Campbell, Rogers, Crabbe, Wordsworth, Southey, Hunt, Knowles, lord Holland, vivent encore pour l'honneur des lettres anglaises : mais il faut être né Anglais pour ap-

précier tout le mérite d'un genre intime de composition qui se fait particulièrement sentir aux hommes du sol. Je ne sais s'il serait possible de bien rendre en français les *mélodies* de Thomas Moore, le Barde d'Erin : appliquez cette remarque à ces petites pièces de poésie de noms divers qui charment l'esprit et l'oreille d'un Anglais, d'un Irlandais, d'un Ecossais. Le lyrique Burns, dont Campbell a célébré la mort, et le chansonnier des matelots, sont des enfans de la terre britannique ; ils ne pourraient vivre dans leur énergie et leur grace sous un autre soleil. Nous prétendons comprendre Anacréon et Catulle : je suis persuadé que la finesse attique et l'urbanité romaine nous échappent.

L'Angleterre a vu de temps en temps des poètes sortir des classes industrielles : Bloomfield, garçon cordonnier, est auteur du Garçon de ferme (*the Farmer's Boy*), poème dont la langue est extrêmement savante. Aujourd'hui c'est un forgeron qui brille : Vulcain était fils de Jupiter [1]. Hogg qui vient de mourir, le premier poète de l'Ecosse après Burns, était un fermier. Nous avons aussi nos muses du peuple : je ne parlerai point de la belle Cordière et de Clémence de Bourges, parce qu'en dépit de leurs talens et de leurs noms elles étaient riches ; maître Adam,

[1] On peut lire dans un des numéros du *National* un article excellent sur ces auteurs anglais de la classe du peuple.

menuisier de Nevers, s'oppose mieux au cordonnier anglais. A présent même, J.-C. Jouvenot, *ancien artisan serrurier*, a donné deux volumes de poèmes, de comédies et de tragédies. Reboul, boulanger à Nîmes, adresse à une mère ces stances d'une poétique et touchante inspiration :

L'ANGE ET L'ENFANT.

—

A UNE MÈRE.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble,
» Disait-il, oh ! viens avec moi :
» Viens, nous serons heureux ensemble,
» La terre est indigne de toi.

» Là, jamais entière allégresse ;
» L'ame y souffre de ses plaisirs ;
» Les cris de joie ont leur tristesse ;
» Les voluptés ont leurs soupirs.

» Eh ! quoi ! les chagrins, les alarmes,
» Viendraient troubler ce front si pur,
» Et par l'amertume des larmes
» Se terniraient ces yeux d'azur !

» Non, non ; dans les champs de l'espace
» Avec moi tu vas t'envoler ;
» La Providence te fait grace
» Des jours que tu devais couler. »

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor
Vers les demeures éternelles.....
Pauvre mère, ton fils est mort.

Si M. Reboul a pris femme parmi les filles de Cérès et que cette femme devienne sa muse, la France aura sa Fornarina.

Voici quelques vers d'un facteur de la poste aux lettres, au bureau de Poligny :

ÉLÉGIE AUX MANES DE MARIE GRAND.

Son aurore était belle ; elle était à cet âge
Où l'aimable langueur qui pâlit le visage
Donne aux yeux tant de charme et parle à tant de cœurs!
Elle était à cet âge où l'on verse des pleurs.
O pleurs délicieux !..... Sa paupière arrosée
Payait à la nature une douce rosée,
Déjà dans ses yeux bleus on voyait chaque jour
Éclore, puis mourir un beau rayon d'amour.
. . . .
Elle était . . . .
Tendre comme l'agneau qui bêle à la colline
Quand son dos caressant vers la brebis s'incline.
Hélas ! tant de vertus ne devraient point finir.
Pourquoi n'en reste-t-il, hélas ! qu'un souvenir ?
. . . .
Elle tendit les bras, et nos cœurs s'enlacèrent ;
Nos soupirs confondus ensemble s'étouffèrent !
Cette heure si cruelle était pour nous des jours :
Cette heure vit encore, et je pleure toujours

LA PRINCESSE CHARLOTTE KNOX.

Je viens de nommer Hogg le dernier poète des chaumières des Trois royaumes ; je dirai quelques mots de la dernière muse des palais britanniques, afin qu'on voie tout mourir dans ce siècle de mort. La princesse Charlotte d'Angleterre a chanté les beautés de Clermont, en leur appliquant ces vers d'un grand poète :

> To Claremont's terrac'd heights and Esher groves,
> Where, in the sweet solitude, embraced
> By the soft windings of the silent muse,
> From courts and cities Charlotte find repose :
> Enchanting vale ! beyond whae'er the muse
> Has of Achaia, of Hesperia sung.
> O vale of bliss ! o softly swelling hills,
> On which the power of cultivation lies
> And joys to see the wonders of this soil !

« Terrasses élevées de Claremont ! bocages
» d'Esher ! c'est dans votre paisible solitude que,
» bercée par les doux accens de sa muse modeste,
» Charlotte trouve le repos loin des cités et des
» cours ! Vallon enchanteur ! bien audessus de
» tout ce qu'ont célébré les chantres de la Grèce
» et de l'Ausonie ! O vallée du bonheur ! ô collines

» doucement inclinées, sur lesquelles le génie de
» la culture s'enorgueillit de voir éclore les mer-
» veilles de sa puissance [1] ! »

Quand on voit cette reine présumée rêver si jeune et si heureuse dans les bocages d'Esher, on peut croire qu'elle eût descendu dans la tombe avec moins de peine du haut du trône d'Elisabeth que du haut des terrasses de Clermont. J'avais vu cette princesse enfant dans les bras de sa mère; je ne l'ai point retrouvée en 1822, à Windsor, auprès de son père. Ces vols, que la mort commet sans cesse au milieu de nous, nous surprennent toujours : mais qui sait si ce n'est pas par un effet de sa miséricorde que la Providence a retiré si tôt du monde la fille de Georges IV? Que de bonheur en apparence attendait Marie-Antoinette, quand elle vint poser à Versailles, sur sa belle tête, la plus belle couronne du monde! Abreuvée d'outrages quelques années plus tard, elle ne trouvait pas une voix en France qui dît : Paix à ses douleurs! L'auguste victime n'était chantée qu'en terre étrangère par des fugitifs ou par des étrangers : l'abbé Delille demandait des expiations à sa lyre fidèle; Alfieri composait l'admirable sonnet :

Regina sempre !

[1] J'emprunte ce texte et cette traduction à une biographie nouvellement publiée.

Knox pleurait la captivité de la reine veuve et martyre :

If thy breast soft pity knows,
O ! drop a tear with me;
Feel for th' unexampled woes
Of widow'd royalty.

Fallen, fallen from a throne !
Lo ! beauty, grandeur, pow'r;
Hark ! 'tis a queen's, a mother's moan ;
From yonder dismal tow'r,

I hear her say, or seem to say
« Ye who listen to my story,
Learn how transient beauty's day,
How unstable human glory ! »

« Si ton sein connaît la douce pitié, oh! ré-
» pands avec moi une larme ! laisse-toi toucher
» par les malheurs sans exemple de la veuve
» royale.

» Tombée, tombée du trône! Regardez la
» beauté, la grandeur, la puissance ! Ecoutez!
» c'est le gémissement d'une reine, d'une mère :
» Là, du fond de cette affreuse tour,

» Je l'entends qui dit, ou qui semble dire :
» Vous qui prêtez l'oreille à mon histoire, ap-
» prenez combien est rapide le jour de la beauté,
» combien inconstante la gloire humaine! »

CHANSONS. LORD DORSET. BÉRANGER.

La chanson, aussi ancienne en Angleterre qu'elle l'est dans le royaume de saint Louis, a pris toutes les formes : elle se change en hymne pour la religion; elle reste chanson pour les mille riens et les mille accidens de la vie, gais ou tristes. *Les Marins* (the Seamen) de lord Dorset sont une composition d'une verve élégante. J'en prends la traduction littérale dans la poétique anglaise de M. Hennet.

A vous, mesdames, qui êtes à présent sur terre,
Nous, qui sommes sur mer, nous écrivons;
Mais d'abord nous voudrions vous faire comprendre
Combien il est difficile d'écrire;
Tantôt les muses, et tantôt Neptune,
Nous devons implorer pour vous écrire
Avec un fa, la, la, la, la, la.

Car les muses auraient beau nous être propices,
Et remplir nos cerveaux vides,
Si le fier Neptune soulève le vent
Pour agiter la plaine azurée,
Nos papiers, plume, encre, et nous,
Roulons avec le vaisseau sur la mer,
Avec un fa, la, la, la, la, la.

Donc, si nous n'écrivons pas à chaque poste,
Ne nous accusez pas d'indifférence ;
N'en concluez pas non plus que nos vaisseaux sont pris
Par les Hollandais ou par le vent :
Nous vous enverrons nos larmes par un chemin plus prompt ;
Le flux vous les portera deux fois par jour
Avec un fa, la, la, la, la, la.

Mais à présent nos craintes deviennent plus orageuses
Et renversent nos espérances,
Lorsque vous, sans égard pour nos maux,
Vous vous asseyez avec insouciance au spectacle,
Et permettez peut-être à quelque homme plus heureux
De vous baiser la main ou de jouer avec votre éventail
Avec un fa, la, la, la, la, la.

Or maintenant que nous avons exprimé tout notre amour
Et en même temps toutes nos craintes,
Dans l'espoir que cette déclaration excitera
Quelque pitié pour nos pleurs,
Puissions-nous n'apprendre jamais d'inconstance ;
Nous en avons assez sur mer,
Avec un fa, la, la, la, la, la.

Un couplet de l'original donnera l'idée du rhythme :

And now we ve told you all our loves
And likewise all our fears,
In hope this declaration moves
Some pity for our tears ;
Let's hear of no inconstancy ;
We have too much of that at sea
With a fa, la, la, la, la, la.

C'est la chanson française au XVIII[e] siècle.

Une très jolie chansonnette, *le Pigeon*, repré-

sente une jeune femme envoyant un message à son amant.

Why tarries my love,
Why tarries my love,
Why tarries my love from me?
Come hither, my dove,
I'll write to my love
And send him a letter by thee, etc.

Pourquoi tarde mon amour,
Pourquoi tarde mon amour,
Pourquoi tarde mon amour loin de moi?
Viens ici, ma colombe;
J'écrirai à mon amour,
Et lui enverrai la lettre par toi.

Je l'attacherai à ta patte,
Je l'attacherai à ta patte,
Je l'attacherai bien fort avec un ruban.
— Ah! non pas à ma patte,
Belle lady, je vous prie,
Mais attachez-la sous mon aile.

Elle mit à son cou,
Elle mit à son cou
Un grelot et un collier si jolis.
Elle attacha à son aile
Le rouleau avec un ruban,
Et le baisa, puis l'envoya dehors.

Le *Gode save the king*, le *Rule Britannia*, de Thomson, la ballade de Burns

Scots, who have with Wallace bled.

Écossais, qui avez répandu votre sang avec Wallace, etc.,

doivent rester dans leur langue naturelle. On

admire surtout de Burns les *Two dogs*, le *Cottier's saturday night* : il a plusieurs chansons à boire; quelques-unes décrivent des scènes de village. Toutes ces pièces, pleines d'*humour*, n'ont pas la verve des refrains de Désaugiers.

Mais si Thibaut, comte de Champagne, l'emporta sur tous les Thibauts anglais du treizième siècle, Béranger, dans le dix-neuvième, laisse loin derrière lui tous les Bérangers de la Grande-Bretagne. L'art n'ôte rien au succès auprès de la foule, quand il est réuni au vrai talent : les chansons de Béranger, composées avec le soin que Racine mettait à ses vers, et qui sont, pour ainsi dire, travaillées à la loupe, sont descendues aux classes inférieures de la société; le peuple les a apprises par cœur, comme les écoliers apprennent le *récit de Théramène*. Ainsi que Lafontaine dans la fable, Béranger dans la chanson s'élève au plus haut style. La popularité attachée à des vers de circonstance, à des moqueries spirituelles, passera, mais des beautés supérieures resteront. On sent dans les ouvrages de Béranger, sous une surface de gaieté, un fond de tristesse qui tient à ce qu'il y a de sincère et de permanent dans l'ame humaine. Des couplets tels que ceux-ci seront de toutes les Frances futures et redits dans tous les temps :

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse;
Vous vieillirez, et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.

Survivez-moi ; mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle à mes leçons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmans qui m'auront inspiré,
Des doux récits les jeunes gens avides
Diront : Quel fut cet ami tant pleuré ?
De mon amour, peignez, s'il est possible,
L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable ?
Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable ?
Avec orgueil vous répondrez : Jamais.
Ah ! dites bien qu'amoureux et sensible
D'un luth joyeux il attendrit les sons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs,
A mon portrait quand votre main débile
Chaque printemps suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons ;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

En sortant de Dieppe, le chemin qui conduit à Paris monte assez rapidement : à droite, sur la berge élevée, on voit le mur d'un cimetière ; le long de ce mur est établi un rouet de corderie. Un soir du dernier été, je me promenais sur ce chemin ; deux cordiers marchant parallèlement

à reculons, et se balançant d'une jambe sur l'autre, chantaient ensemble à demi-voix. Je prêtai l'oreille ; ils en étaient à ce couplet du *Vieux Caporal* :

Qui là-bas sanglote et regarde ?
Eh! c'est la veuve du tambour.
En Russie, à l'arrière-garde,
J'ai porté son fils nuit et jour.
Comme le père, enfant et femme,
Sans moi restaient sous les frimas.
Elle va prier pour mon ame.
Conscrits, au pas.
Ne pleurez pas.
Ne pleurez pas.
Marchez au pas.
Au pas, au pas, au pas, au pas!

Ces hommes prononçaient le refrain : *Conscrits, au pas. Ne pleurez pas..... Marchez au pas, au pas, au pas*, d'un ton si mâle et si pathétique, que les larmes me vinrent aux yeux : en marquant eux-mêmes le pas et en dévidant leur chanvre, ils avaient l'air de filer le dernier moment du *Vieux Caporal*. Qui leur avait appris cette complainte ? Ce n'était pas assurément la littérature, la critique, l'admiration enseignée, tout ce qui sert au bruit et au renom ; mais un accent vrai, sorti de quelque part, était arrivé à leur ame du peuple. Je ne saurais dire tout ce qu'il y avait dans cette gloire particulière à Béranger, dans cette gloire solitairement révélée par deux matelots qui chantaient, au soleil couchant, à la vue de la mer, la mort d'un soldat.

BEATTIE.

Burns, Mason, Cowper, moururent pendant mon émigration à Londres avant 1800 et en 1800 ; ils finissaient le siècle : je le commençais. Darwin et Beattie moururent deux ans après mon retour de l'exil.

Beattie avait annoncé l'ère nouvelle de la lyre. Le *Minstrel*, ou le progrès du génie, est la peinture des premiers effets de la Muse sur un jeune barde, lequel ignore encore le génie dont il est tourmenté. Tantôt le poète futur va s'asseoir au bord de la mer pendant une tempête; tantôt il quitte les jeux du village pour écouter à l'écart et dans le lointain le son des musettes : le poème est écrit en stances rimées comme les vieilles ballades.

. . . .

« Si je voulais invoquer une muse savante,
» mes doctes accords diraient ici quelle fut la
» destinée du *barde* dans les jours du vieux
» temps; je le peindrais portant un cœur content
» sous de simples habits : on verrait ses cheveux
» flottans et sa barbe blanchie; sa harpe mo-
» deste, seule compagne de son chemin, répon-

» dant aux soupirs des brises, serait suspendue
» à ses épaules voûtées; le vieillard, en mar-
» chant, chanterait à demi-voix quelque refrain
» joyeux.

» Mais un pauvre *minstrel* inspire aujourd'hui
» mes vers. . . . .
» Dans les siècles gothiques (comme les vieilles
» ballades le racontent) vivait autrefois un ber-
» ger. Ses ancêtres avaient peut-être habité une
» terre aimée des Muses, les grottes de la Sicile
» ou les vallées de l'Arcadie; mais lui, il était né
» dans les contrées du Nord, chez une nation fa-
» meuse par ses chansons et par la beauté de ses
» vierges; nation fière quoique modeste, inno-
» cente quoique libre, patiente dans le travail,
» ferme dans le péril, inébranlable dans sa foi,
» invincible sous les armes.

. . . .

» Edwin n'était pas un enfant vulgaire : son
» œil semblait souvent chargé d'une grave pen-
» sée; il dédaignait les hochets de son âge, hors
» un petit chalumeau grossièrement façonné; il
» était sensible, quoique sauvage, et gardait le
» silence quand il était content; il se montrait
» tour à tour plein de joie et de tristesse, sans
» qu'on en devinât la cause. Les voisins tressail-
» laient et soupiraient à sa vue, et cependant
» le bénissaient. Aux uns il semblait d'une intel-
» ligence merveilleuse; aux autres il paraissait
» insensé.

» Mais pourquoi dirais-je les jeux de son en-
» fance? il ne se mêlait point à la foule brillante
» de ses jeunes compagnons; il aimait à s'en-
» foncer dans la forêt, ou à s'égarer sur le som-
» met solitaire de la montagne. Souvent les dé-
» tours d'un ruisseau sauvage conduisent ses pas
» à des bocages ignorés. Tantôt il descend au
» fond des précipices, du sommet desquels se
» penchent de vieux pins; tantôt il gravit des
» cimes escarpées, ou le torrent brille de rocher
» en rocher, où les eaux, les forêts, les vents
» forment un concert immense, que l'écho grossit
» et porte jusqu'aux cieux.

» Quand l'aube commence à blanchir les airs,
» Edwin, assis au sommet de la colline, contemple
» au loin les nuages de pourpre, l'océan d'azur,
» les montagnes grisâtres, le lac qui brille faible-
» ment parmi les bruyères vaporeuses, et la lon-
» gue vallée étendue vers l'occident, où le jour
» lutte encore avec les ombres.

» Quelquefois, pendant les brouillards de l'au-
» tomne, vous le verriez escalader le sommet des
» monts. O plaisir effrayant! debout sur la pointe
» d'un roc, comme un matelot sauvé du naufrage
» sur une côte déserte, il aime à voir les vapeurs
» se rouler en vagues énormes, s'alonger sur les
» horizons, là se creuser en golfe, ici s'arrondir
» autour des montagnes. Du fond du gouffre,
» au-dessous de lui, la voix de la bergère et le
» bêlement des troupeaux remontent jusqu'à son

» oreille, à travers la brume épaissie. . . . . .

. . . .

. . . .

» Le romanesque enfant sort de l'asile où il
» s'était mis à couvert des tièdes ondées du midi.
» Elle est passée la pluie de l'orage; maintenant
» l'air est frais et parfumé. Dans l'orient obscur,
» déployant un arc immense, l'iris brille au soleil
» couchant. Jeune insensé qui croit pouvoir saisir
» le glorieux météore! combien vaine est la course
» que ton ardeur a commencée! La brillante ap-
» parition s'éloigne à mesure que tu la poursuis.
» Ah! puisses-tu savoir qu'il en est ainsi dans la
» jeunesse, lorsque nous poursuivons les chi-
» mères de la vie.

» Quand la cloche du soir chargeait de ses gé-
» missemens la brise solitaire, le jeune Edwin,
» marchant avec lenteur et prêtant une oreille
» attentive, se plongeait dans le fond des vallées;
» tout autour de lui, il croyait voir errer des
» convois funèbres, de pâles ombres, des fan-
» tômes traînant des chaînes ou de longs voiles;
» mais bientôt ces bruits de la mort se perdaient
» dans le cri lugubre du hibou, ou dans les mur-
» mures du vent des nuits, qui ébranlait par in-
» tervalles les vieux dômes d'une église.

» Si la lune rougeâtre se penchait à son cou-
» chant sur la mer mélancolique et sombre,
» Edwin allait chercher les bords de ces sources
» inconnues, où s'assemblaient sur les bruyères

» les magiciennes des temps passés. Là, souvent
» le sommeil venait le surprendre, et lui appor-
» tait ses visions.

» Le songe a fui..... Edwin, réveillé avec l'au-
» rore, ouvre ses yeux enchantés sur les scènes
» du matin ; chaque zéphyr lui apporte mille
» sons délicieux; on entend le bêlement du trou-
» peau, le tintement de la cloche de la brebis,
» le bourdonnement de l'abeille; la cornemuse
» fait retentir les rochers, et se mêle au bruit
» sourd de l'Océan lointain qui bat ses rivages.

» Le chien de la cabane aboie en voyant passer
» le pélerin matinal; la laitière, couronnée de
» son vase, ehante en descendant la colline; le
» laboureur traverse les guérets en sifflant; le
» lourd chariot crie en gravissant le sentier de
» la montagne; le lièvre étonné sort des épis va-
» cillans; la perdrix s'élève sur son aile bruyante;
» le ramier gémit dans son arbre solitaire, et
» l'alouette gazouille au haut des airs.

. . . .

. . . .

» Quand la jeunesse du village danse au son
» du chalumeau, Edwin, assis à l'écart, se plaît
» à rêver au bruit de la musique. Oh! comme
» alors tous les jeux bruyans semblent vains et
» tumultueux à son ame? Céleste mélancolie,
» que sont près de toi les profanes plaisirs du
» vulgaire . . . .

» Le chant fut le premier amour d'Edwin;

» souvent la harpe de la montagne soupira sous
» sa main aventureuse, et la flûte plaintive gémit
» suspendue à son souffle. Sa muse, encore enfant,
» ignorait l'art du poète, fruit du travail et du
» temps. Edwin atteignit pourtant cette perfec-
» tion si rare, ainsi que mes vers le diront quel-
» que jour. »

La citation est longue; mais elle est importante pour l'histoire de la poésie : Beattie a parcouru la série entière des rêveries et des idées mélancoliques dont cent autres poètes se sont crus les *discoverers*. Beattie se proposait de continuer son poème; en effet, il en a écrit le second chant : Edwin entend un soir une voix grave s'élevant du fond d'une vallée; c'est celle d'un solitaire qui, après avoir connu les illusions du monde, s'est enseveli dans cette retraite, pour y recueillir son ame et chanter les merveilles du Créateur. Cet ermite instruit le jeune *minstrel*, et lui révèle le secret de son génie. L'idée était heureuse, mais l'exécution n'a pas répondu au bonheur de l'idée. Les dernières strophes du nouveau chant sont consacrées au souvenir d'un ami. Beattie était destiné à verser des larmes; la mort de son fils brisa son cœur paternel : comme Ossian après la perte de son Oscar, il suspendit sa harpe aux branches d'un chêne. Peut-être le fils de Beattie était-il ce jeune *minstrel* qu'un père avait chanté, et dont il ne voyait plus les pas sur la montagne.

LORD BYRON. ORME D'HARROW [1].

On retrouve dans les premiers vers de lord Byron des imitations frappantes du *minstrel*. A l'époque de mon exil en Angleterre, lord Byron habitait l'école de Harrow, dans un village à dix milles de Londres. Il était enfant; j'étais jeune et aussi inconnu que lui : je le devais précéder dans la carrière des lettres et y rester après lui. Il avait été élevé sur les bruyères de l'Ecosse, au bord de la mer, comme moi dans les landes de la Bretagne, au bord de la mer : il aima d'abord la Bible et Ossian, comme je les aimais : il chanta dans *Newstead-Abbey* les souvenirs de l'enfance, comme je les chantai dans le château de Combourg.

[1] Tout ce qui suit, jusqu'à la *Conclusion*, est tiré de mes *Mémoires*; j'ai seulement abrégé quelques passages quand il s'est agi de moi, ne pouvant dire de mon vivant tout ce que j'en dirai dans ma tombe : c'est une chose fort commode que d'être mort, pour parler à son aise. Je n'ai point cette fois guillemetté le commencement des paragraphes pour annoncer la citation des *Mémoires*, parce que des citations de lord Byron étant insérées dans le texte même des *Mémoires*, il y aurait eu confusion de guillemets.



BYRON.

When I rowed, a young highlander, o'er the dark heath,
And climb'd thy stoop summit, oh! Morven of snow, etc.

« Lorsque j'explorais, jeune montagnard, la » noire bruyère et gravissais ta cime penchée, » ô Morven couronné de neiges, pour m'ébahir » au torrent qui tonnait au-dessous de moi, ou » aux vapeurs de la tempête qui s'amoncelaient » à mes pieds. . . . .
. . . .

» Je me levais avec l'aube. Mon chien pour » guide, je bondissais de montagne en montagne. » Je fendais avec ma poitrine les vagues de la » marée envahissante de la Dee, et j'écoutais de » loin la chanson du *highlander*. Le soir, à mon » repos, sur ma couche de bruyère, aucun songe, » si ce n'est celui de Marie, ne se présentait à ma » vue. . . . .
. . . .

» J'ai quitté ma givreuse demeure; mes visions » sont passées, mes montagnes évanouies : ma » jeunesse n'est plus. Comme le dernier de ma » race, je dois me faner seul et ne trouver de » délices qu'aux jours dont je fus jadis le témoin. » Ah ! l'éclat est venu, mais il a rendu mon lot » amer ! Plus chères furent les scènes que mon » enfance a connues ! . . . .
. . . .

» Adieu donc, vous collines où mon enfance » fut nourrie ! et toi, douce fluente *Dee*, adieu

» à tes eaux ! Aucun toit dans la forêt n'abritera » ma tête. Ah ! Marie, aucun toit ne peut être le » mien qu'avec vous ! »

Dans mes longues courses solitaires aux environs de Londres, j'ai traversé plusieurs fois le village de Harrow, sans savoir quel génie il renfermait. Je me suis assis dans le cimetière, au pied de l'orme sous lequel, en 1807, lord Byron écrivait ces vers au moment où je revenais de la Palestine :

> Spot of my youth ! whose hoary branches sigh,
> Swept by the breeze that fans thy cloudless sky, etc.

« Lieu de ma jeunesse, où soupirent les bran- » ches chenues effleurées par la brise qui rafraî- » chit ton ciel sans nuage ! Lieu où je vague au- » jourd'hui seul, moi qui souvent ai foulé, avec » ceux que j'aimais, ton gazon mol et vert, avec » ceux qui, dispersés au loin, regrettent comme » moi, par aventure, les heureuses scènes qu'ils » connurent jadis ! Oh ! lorsque de nouveau je » fais le tour de ta colline arrondie, mes yeux » t'admirent, mon cœur t'adore, ô toi, orme » affaissé sous les rameaux duquel je m'étendais, » en livrant aux songes les heures du crépuscule ! » J'y délasse aujourd'hui mes membres fatigués » comme j'avais coutume, mais, hélas ! sans mes » pensées d'autrefois ! . . . .
. . . .

» Quand la destinée glacera ce sein qu'une » fièvre dévore; quand elle en aura calmé les » soucis et les passions; . . . . . ici où » il palpita, ici mon cœur pourra reposer. Puissé-» je m'endormir où s'éveillèrent mes espérances, » . . . . mêlé à » la terre où coururent mes pas. . . . . . » pleuré de ceux qui furent en société avec mes » jeunes années, oublié du reste du monde ! »

Et moi je dirai : Salut, antique ormeau des songes, au pied duquel Byron enfant s'abandonnait aux caprices de son âge, alors que je rêvais *René* sous ton ombre, sous cette même ombre où, plus tard, le poète vint, à son tour, rêver *Childe-Harold!* Byron demandait au cimetière, témoin des premiers jeux de sa vie, une tombe ignorée : inutile prière que n'a point exaucée la gloire.



LES DEUX NOUVELLES ÉCOLES LITTÉRAIRES. QUELQUES RESSEMBLANCES DE DESTINÉE.

Il y aura peut-être [1] quelque intérêt à remarquer dans l'avenir (si pour moi il y a avenir), la rencontre des deux chefs de la nouvelle école française et anglaise, ayant un même fonds d'idées, des destinées, sinon des mœurs, à peu près pareilles : l'un pair d'Angleterre, l'autre pair de France; tous deux voyageurs dans l'Orient, assez souvent l'un près de l'autre, et ne se voyant jamais : seulement la vie du poète anglais a été mêlée à de moins grands évènemens que la mienne.

Lord Byron est allé visiter après moi les ruines de la Grèce : dans *Childe-Harold* il semble embellir de ses propres couleurs les descriptions de l'*Itinéraire*. Au commencement de mon pèlerinage, je reproduis l'adieu du sire de Joinville à son château; Byron dit un égal adieu à sa demeure gothique.

[1] Suite de la citation des *Mémoires*.

Dans les *Martyrs*, Eudore part de la Messénie pour se rendre à Rome.

« Notre navigation fut longue, dit-il . . .
» . . . . Nous vîmes tous ces
» promontoires marqués par des temples ou des
» tombeaux. . . . .
» . . . .
» Nous traversâmes le golfe de Mégare. Devant
» nous était Egine, à droite le Pirée, à gauche
» Corinthe. Ces villes, jadis si florissantes, n'of-
» fraient que des monceaux de ruines. Les ma-
» telots mêmes parurent touchés de ce spectacle.
» La foule accourue sur le pont gardait le silence:
» chacun tenait ses regards attachés à ces débris;
» chacun en tirait peut-être secrètement une
» consolation dans ses maux, en songeant com-
» bien nos propres douleurs sont peu de chose,
» comparées à ces calamités qui frappent des na-
» tions entières, et qui avaient étendu sous nos
» yeux les cadavres de ces cités. »

« . . . . Mes jeunes compagnons
» n'avaient entendu parler que des métamor-
» phoses de Jupiter, et ils ne comprirent rien aux
» débris qu'ils avaient sous les yeux; moi, je
» m'étais déjà assis, avec le prophète, sur les
» ruines des villes désolées, et Babylone m'ensei-
» gnait Corinthe. »

Lisez maintenant lord Byron, quatrième chant de *Childe-Harold :*

. . . . As my bark did skim
The bright blue waters with a fanning wind,
Came Megara before me, and behind
Ægina lay, Piræus on the right,
And Corinth on the left; I lay reclined
Along the prow, and saw all these unite
In ruin. . . . .
. . . .

The Roman saw these tombs in his own age,
These sepulchres of cities, which excite
Sad wonder, and this yet surviving page
The moral lesson bears, drawn from such pilgrimage.

« . . . . Lorsque ma barque » effleurait le brillant azur des vagues sous une » fraîche brise, Mégare vint devant moi, Ægine » restait derrière, le Pirée à ma droite, Corinthe » à ma gauche. J'étais appuyé sur la proue, et je » vis ces ruines réunies. . . . .
. . . .

« Le Romain vit ces tombes dans son propre » temps, ces sépulcres des cités qui excitent » un triste étonnement; et cette page qui leur » survit porte la morale leçon tirée d'un tel » pélerinage. »

Le poète anglais est ici, comme le prosateur français, derrière la lettre de Sulpicius à Cicéron; mais une rencontre si parfaite m'est singulièrement glorieuse, puisque j'ai devancé le chantre immortel au rivage où nous avons eu les mêmes souvenirs, et où nous avons commémoré les mêmes ruines.

J'ai encore l'honneur d'être en rapport avec lord Byron dans la description de Rome : les *Martyrs* et ma *Lettre sur la campagne romaine* ont l'inappréciable avantage pour moi d'avoir deviné les inspirations d'un beau génie. M. de Béranger, notre immortel chansonnier, a placé dans le dernier volume de ses *chansons* une note trop obligeante pour que je la rapporte en entier; il a osé dire, en rappelant le mouvement que j'ai imprimé, selon lui, à la poésie française : « L'in-
» fluence de l'auteur du *Génie du Christianisme*
» s'est fait ressentir également à l'étranger, et il
» y aurait peut-être justice à reconnaître que le
» chantre de *Childe-Harold* est de la famille de
» René [1]. »

S'il était vrai que René entrât pour quelque chose dans le fond du personnage unique mis en scène sous des noms divers dans *Childe-Harold*, Conrad, Lara, Manfred, le Giaour; si par hasard lord Byron m'avait fait vivre de sa vie, il aurait donc eu la faiblesse de ne jamais me nommer? J'étais donc un de ces pères qu'on renie quand on est arrivé au pouvoir? Lord Byron peut-il

[1] Dans un excellent article (*Biograph. Univers. suppl.*) sur lord Byron, M. Villemain a renouvelé la remarque de M. de Béranger : qu'on me pardonne si je cite la phrase qui me concerne; je cherche une excuse à ce que je dis ici dans ces pages extraites de mes *Mémoires :* le lecteur voudra bien compter pour rien une louange donnée par l'indulgence du talent. « Quelques pages incomparables de *René* avaient, il
» est vrai, épuisé ce caractère poétique. Je ne sais si Byron les imitait,
» ou les renouvelait de génie. »

m'avoir complètement ignoré, lui qui cite presque tous les auteurs français, ses contemporains? n'a-t-il jamais entendu parler de moi, quand les journaux anglais, comme les journaux français, ont retenti vingt ans auprès de lui de la controverse sur mes ouvrages, lorsque le *New Times* a fait un parallèle de l'auteur du *Génie du Christianisme* et de l'auteur de *Childe-Harold*?

Point de nature, si favorisée qu'elle soit, qui n'ait ses susceptibilités, ses défiances : on veut garder le sceptre; on craint de le partager; on s'irrite des comparaisons. Ainsi un autre talent supérieur a évité mon nom dans un ouvrage sur la *littérature*. Grace à Dieu, m'estimant à ma juste valeur, je n'ai jamais prétendu à l'empire; comme je ne crois qu'à la vérité religieuse dont la liberté est une forme, je n'ai pas plus de foi en moi qu'en toute autre chose ici-bas. Mais je n'ai jamais senti le besoin de me taire quand j'ai admiré; c'est pourquoi je proclame mon enthousiasme pour madame de Staël et pour lord Byron.

Au surplus, un document trancherait la question si je le possédais. Lorsque *Atala* parut, je reçus une lettre de Cambridge, signé *G. Gordon, lord Byron*. Lord Byron, âgé de quinze ans, était un astre non levé : des milliers de lettres de critiques ou de félicitations m'accablaient; vingt secrétaires n'auraient pas suffi pour mettre à jour cette énorme correspondance. J'étais donc con-

traint de jeter au feu les trois quarts de ces lettres, et à choisir seulement pour remercier ou me défendre, les signatures les plus obligatoires. Je crois cependant me souvenir d'avoir répondu à lord Byron; mais il est possible aussi que le billet de l'étudiant de Cambridge ait subi le sort commun. En ce cas mon impolitesse forcée se sera changée en offense dans un esprit irascible; il aura puni mon silence par le sien. Combien j'ai regretté depuis les glorieuses lignes de la première jeunesse d'un grand poète !

Ce que je viens de dire sur les affinités d'imagination et de destinée entre le chroniqueur de René et le chantre de Childe-Harold n'ôte pas un seul cheveu à la tête du barde immortel. Que peut à la muse de la *Dee*, portant une lyre et des ailes, ma muse pédestre et sans luth? Lord Byron vivra, soit qu'enfant de son siècle comme moi, il en ait exprimé comme moi (et comme Goëthe avant nous) la passion et le malheur; soit que mes périples et le fallot de ma barque gauloise aient montré la route au vaisseau d'Albion sur des mers inexplorées.

D'ailleurs, deux esprits d'une nature analogue peuvent très bien avoir des conceptions pareilles, sans qu'on puisse leur reprocher d'avoir marché servilement dans les mêmes voies. Il est permis de profiter des idées et des images exprimées dans une langue étrangère, pour en enrichir la sienne : cela s'est vu dans tous les

siècles et dans tous les temps. Moi-même ai-je été sans devanciers? Je reconnais tout d'abord que dans ma première jeunesse, *Ossian*, *Werther*, les *Rêveries du promeneur solitaire*, les *Etudes de la nature*, ont pu s'apparenter à mes idées; mais je n'ai rien caché, rien dissimulé du plaisir que me causaient des ouvrages où je me délectais. Quoi de plus doux que l'admiration? c'est de l'amour dans le ciel, de la tendresse élevée jusqu'au culte; on se sent pénétré de reconnaissance pour la divinité qui étend les bases de nos facultés, qui ouvre de nouvelles vues à notre ame, qui nous donne un bonheur si grand, si pur, sans aucun mélange de crainte ou d'envie.



ÉCOLE DE LORD BYRON.

Lord Byron a laissé une déplorable école [1] : je présume qu'il serait aussi désolé des Childe-Harold auxquels il a donné naissance, que je le suis des René qui rêvassent autour de moi. Les sentimens *généraux* qui composent le fond de l'humanité, la tendresse paternelle et maternelle, la piété filiale, l'amitié, l'amour, sont inépuisables; ils fourniront toujours des inspirations nouvelles au talent capable de les développer; mais les manières *particulières* de sentir, les *individualités* d'esprit et de caractère, ne peuvent s'étendre et se multiplier dans de grands et nombreux tableaux. Les petits coins non découverts du cœur de l'homme sont un champ étroit; il ne reste rien à cueillir dans ce champ, après la main qui l'a moissonné la première. Une *maladie* de l'ame n'est pas un état permanent et naturel; on ne peut la reproduire, en faire une *littérature*, en tirer parti comme d'une passion incessamment

[1] Suite de la citation des *Mémoires*.

modifiée au gré des artistes divers qui la manient, et en changent la forme.

La vie de lord Byron a été l'objet de beaucoup d'investigations et de calomnies. Les jeunes gens ont pris au sérieux des paroles magiques; les femmes se sont senties disposées à se laisser séduire avec frayeur par ce *Monstre*, à consoler ce Satan solitaire et malheureux. Qui sait? Il n'avait peut-être pas trouvé la femme qu'il cherchait, une femme assez belle, un cœur vaste comme le sien? Byron, d'après l'opinion fantasmagorique, est l'ancien Serpent séducteur et corrupteur, parce qu'il a vu la corruption incurable de l'espèce humaine; c'est un génie fatal et souffrant placé entre les mystères de la matière et de l'intelligence, qui ne voit point de mot à l'énigme de l'univers, qui regarde la vie comme une affreuse ironie sans cause, comme un sourire pervers du Mal : c'est le fils aîné du Désespoir qui méprise et renie, qui, portant en lui une incurable plaie, se venge en menant à la douleur par la volupté tout ce qui l'approche; c'est un homme qui n'a point passé par l'âge de l'innocence, qui n'a jamais eu l'avantage d'être rejeté et maudit de Dieu; un homme qui, sorti réprouvé du sein de la nature, est le Damné du néant.

Tel est le Byron des imaginations échauffées.

Tout personnage qui doit vivre ne va point aux générations futures tel qu'il était en réalité;

à quelque distance de lui, son Épopée commence: on idéalise ce personnage; on le transfigure; on lui attribue une puissance, des vices et des vertus qu'il n'eut jamais; on arrange les hasards de sa vie, on les violente, on les coordonne à un système. Les Biographes répètent ces mensonges; les Peintres fixent sur la toile ces inventions, et la postérité adopte le fantôme. Bien fou qui croit à l'histoire! L'histoire est une pure tromperie; elle demeure telle qu'un grand écrivain la farde et la façonne. Quand on trouverait des Mémoires qui démontreraient jusqu'à l'évidence que Tacite a débité des impostures, en racontant les vertus d'Agricola et les vices de Tibère, Agricola et Tibère resteraient ce que Tacite les a faits.

Deux hommes distincts se rencontrent dans lord Byron : l'homme de la *nature* et l'homme du *système*. Le poète s'apercevant du rôle que le public lui faisait jouer, l'accepta, et se mit à maudire le monde qu'il n'avait pris d'abord qu'en rêverie : cette marche est sensible dans l'ordre chronologique de ses ouvrages. Quant au caractère de son *génie*, loin d'avoir l'étendue qu'on lui attribue, il est plutôt assez resserré. Sa pensée poétique et passionnée n'est qu'un gémissement, une plainte, une imprécation; en cette qualité, elle est admirable : il ne faut pas demander à la lyre ce qu'elle pense, mais ce qu'elle chante.

Lord Byron a beaucoup *d'esprit* et de l'esprit très varié, mais d'une nature qui agite et d'une

influence funeste; il a bien lu Voltaire, et il l'imite souvent. En suivant pas à pas le grand poète anglais, on est forcé de reconnaître qu'il vise à l'effet, qu'il se perd rarement de vue, qu'il est presque toujours en attitude, qu'il pose complaisamment devant lui; mais l'affectation de bizarrerie, de singularité, d'originalité, tient en général au caractère anglais. Si lord Byron a d'ailleurs expié son génie par quelques faiblesses, l'avenir s'embarrassera peu de ces misères, ou plutôt il les ignorera; le poète cachera l'homme et interposera le talent entre l'homme et les races futures : à travers ce voile divin, la Postérité n'apercevra que le dieu.

Lord Byron a fait époque; il laissera une trace profonde et ineffaçable : l'accident qui le rendit boiteux et qui augmenta sa sauvagerie n'aurait pas dû l'affliger puisqu'il ne l'empêcha pas d'être aimé. Malheureusement le poète ne plaçait pas toujours assez haut ses attachemens, et les recevait de trop bas.

Plaignons Rousseau et Byron d'avoir encensé des autels peu dignes de leurs sacrifices : peut-être avares d'un temps dont chaque minute appartenait au monde, n'ont-ils voulu que le plaisir, chargeant leur talent de le transformer en passion et en gloire. A leurs lyres, la mélancolie, la jalousie, les douleurs de l'amour; à eux, sa volupté et son sommeil sous des mains légères : ils cherchaient de la rêverie, du malheur, des larmes, du

désespoir dans la solitude, les vents, les ténèbres, les tempêtes, les forêts, les mers, et venaient en composer pour leurs lecteurs les tourmens de Childe-Harold et de Saint-Preux, sur le sein *de la Padoana*, et *del Can de la Madona*.

Quoi qu'il en soit, dans le moment de leur ivresse, l'illusion de l'amour était complète : du reste ils savaient bien qu'ils tenaient l'Infidélité même dans leurs bras, qu'elle allait s'envoler avec l'aurore : elle ne les trompait pas par un faux semblant de constance; elle ne se condamnait pas à les suivre, lassée de leur tendresse ou de la sienne. Somme toute, Jean-Jacques et lord Byron ont été des hommes infortunés; c'était la condition de leur génie : le premier s'est empoisonné; le second, fatigué de ses excès et sentant le besoin d'estime, est retourné aux rives de cette Grèce où sa Muse et la Mort l'ont tour à tour si bien servi.



LORD BYRON AU LIDO.

J'ai précédé lord Byron dans la vie, il m'a précédé dans la mort [1] : il a été appelé avant son tour : mon numéro primait le sien, et pourtant le sien est sorti le premier. Byron aurait dû rester sur la terre : le monde me pouvait perdre sans s'apercevoir de ma disparition et sans me regretter.

Tout ce que j'ai vu passer, ou tout ce qui a passé autour de moi, depuis que j'existe, ne se peut dire. Que de tombeaux se sont ouverts et fermés sous mes yeux ! Cent fois par le soleil ou par la pluie, au bord d'une fosse ouverte dans laquelle on descendait une bière avec des cordes, j'ai entendu le râlement de ces cordes ; j'ai ouï le bruit de la première pelletée de terre tombante sur la bière ; à chaque nouvelle pelletée le bruit creux s'assourdissait et diminuait. La terre, en comblant la sépulture, faisait peu à peu monter le silence éternel à la surface du cercueil.

[1] Suite de la citation des *Mémoires*.

Il n'y a pas encore deux années qu'un jour, au lever de l'aube, j'errais au Lido où tant de fois avait erré lord Byron. Il ne sortit de la mer qu'une aurore ébauchée et sans sourire ; la transformation des ténèbres en lumière, avec ses changeantes merveilles, ses étoiles éteintes tour à tour dans l'or et les roses du matin, ne s'opéra point. Quatre ou cinq barques serraient le vent à la côte; un grand vaisseau disparaissait à l'horizon. Des mouettes posées marquetaient en troupe la plage mouillée; quelques unes volaient pesamment au dessous de la houle du large. Le reflux avait laissé le dessin de ses arceaux concentriques sur la grève; le sable guirlandé de fucus était ridé par chaque flot, comme un front sur lequel le temps a passé. La lame déroulante enchaînait ses festons blancs à la rive abandonnée.

Les vagues que je retrouvais ont été partout mes fidèles compagnes; ainsi que de jeunes filles, se tenant par la main dans une ronde, elles m'avaient entouré à ma naissance; je saluai ces berceuses de ma couche. Je me promenai au limbe des flots, écoutant leur bruit dolent, familier et doux à mon oreille. Souvent je m'arrêtais pour contempler l'immensité pélagienne : un mât, un nuage, c'était assez pour réveiller mes souvenirs.

J'avais jadis passé sur cette mer : en face du Lido une tempête m'avait accueilli ; je me disais

au milieu de cette tempête que j'en avais affronté d'autres; mais qu'à l'époque de ma traversée de l'océan j'étais jeune, et qu'alors les dangers m'étaient des plaisirs [1]. Je me regardais donc comme bien vieux, lorsque du port de Trieste je voguais vers la Grèce et la Syrie? Sous quel amas de jours suis-je donc enseveli!

Lord Byron chevauchait le long de ce rivage solitaire : quels étaient ses pensers et ses chants, ses abattemens et ses espérances? Elevait-il la voix pour confier à la tourmente les inspirations de son génie? Est-ce au murmure de cette vague qu'il trouva ces accens mélancoliques?

. . . .
If my fame should be, as my fortunes are,
Of hasty growth and blight, and dull oblivion bar
My name from on the temple where the dead
Are honoured by the nations. — Let it be.
. . . .

« Si ma renommée doit être comme le sont
» mes fortunes, d'une croissance hâtive et frêle [2];
» si l'obscur oubli doit rayer mon nom du temple
» où les morts sont honorés par les nations : —
» soit. »

Byron sentait que ses *fortunes* étaient d'une *croissance frêle* et hâtive; dans ses momens de

[1] *Itinéraire.*
[2] *Blight*, niellée.

doute sur la gloire, puisqu'il ne croyait pas à une autre immortalité, il ne lui restait de joie que le néant. Ses dégoûts eussent été moins amers, sa fuite ici-bas moins stérile, s'il eût changé de voie : au bout de ses passions épuisées, quelque généreux effort l'aurait fait parvenir à une existence nouvelle. On est incrédule parce qu'on s'arrête à la surface de la matière : creusez la terre, vous trouverez le ciel.

Déjà j'étais revenu des forêts américaines, lorsque, auprès de Londres, sous l'orme de Childe-Harold enfant, je rêvai les ennuis de René et le vague de sa tristesse. J'avais vu la trace des premiers pas de Byron dans les sentiers de la colline d'Harrow ; j'ai rencontré les vestiges de ses derniers pas à l'une des stations de son pélerinage ; non : je les cherchais en vain ces vestiges. Soulevé par l'ouragan, le sable a couvert l'empreinte des fers du coursier demeuré sans maître : « Pêcheur de Malamoco, as-tu entendu » parler de lord Byron ? — Il chevauchait presque » tous les jours ici. — Sais-tu où il est allé ? »

Ce fut un jour d'orage : prêt à périr entre Malte et les Sirtes, j'enfermai dans une bouteille vide ce billet : *F. A. de Chateaubriand naufragé sur l'île de Lampedouse le* 26 *décembre* 1806, *en revenant de la Terre-Sainte* [1]. Un verre fragile, quelques lignes ballottées sur un abîme sans

[1] *Itinéraire.*

fond, est tout ce qui convenait à ma fortune et à ma mémoire. Les courans auraient peut-être poussé mon épitaphe vagabonde au Lido, à la borne même où Byron avait marqué sa sépulture, comme le flot des ans a rejeté à ce bord ma vie errante.

Venise, quand je vous vis pour la première fois, vous étiez sous l'Empire du grand homme, votre oppresseur et le mien : une île attendait sa tombe; une île est la vôtre. Vous dormez l'un et l'autre immortels dans vos Sainte-Hélène. O Venise! nos destins ont été pareils! mes songes s'évanouissent à mesure que vos palais s'écroulent ; les heures de mon printemps se sont noircies, comme les arabesques dont le faîte de vos monumens est orné. Mais vous périssez à votre insu; moi, je sais mes ruines. Votre ciel voluptueux, la vénusté des flots qui vous lavent, m'ont retrouvé dans ces derniers jours aussi sensible à vos charmes que je le fus jamais. Inutilement je vieillis; l'énergie de ma nature s'est resserrée au fond de mon cœur; les ans n'ont réussi qu'à chasser ma jeunesse extérieure, à la faire entrer dans mon sein. Mais que me font ces brises du Lido, si chères au poète de la fille de Ravenne? Le vent qui souffle sur une tête à demi dépouillée, ne vient d'aucun rivage heureux [1].

[1] Fin de la citation des *Mémoires*.

Au surplus, la petite chicane que j'ai faite dans mes *Mémoires d'outre-tombe* au plus grand poète que l'Angleterre ait eu depuis Milton ne prouve qu'une chose : le haut prix que j'aurais attaché au moindre souvenir de sa muse. Maintenant, lecteurs, ne vous semble-t-il pas que nous achevons une course rapide parmi des ruines, comme celle que je fis autrefois sur les débris d'Athènes, de Jérusalem, de Memphis et de Carthage? En passant de renommées en renommées, en les voyant s'abîmer tour à tour, n'éprouvez-vous pas un sentiment de tristesse?

Regardez derrière vous; demandez-vous que sont devenus ces siècles éclatans et tumultueux où vécurent Shakespeare et Milton, Henri VIII et Élisabeth, Cromwell et Guillaume, Pitt et Burke : tout cela est fini; supériorités et médiocrités, haines et amours, félicités et misères, oppresseurs et opprimés, bourreaux et victimes, rois et peuples, tout dort dans le même silence et dans la même poussière. Et cependant de quoi nous sommes-nous occupés? de la partie la

plus vivante de la nature humaine, du génie qui reste à peine comme une Ombre des vieux jours au milieu de nous, mais qui ne vit plus pour lui-même, et ignore s'il a jamais été.

Combien de fois l'Angleterre, dans ce tableau de dix siècles, a-t-elle été détruite sous nos yeux! A travers combien de révolutions n'avons-nous point passé, pour arriver au bord d'une révolution plus grande, plus profonde, et qui enveloppera la postérité! J'ai vu ces fameux parlemens britanniques dans toute leur puissance: que deviendront-ils? J'ai vu l'Angleterre dans ses anciennes mœurs et son ancienne prospérité: partout la petite église solitaire avec sa tour, le cimetière de campagne de Gray, des chemins étroits et sablés, des vallons remplis de vaches, des bruyères marbrées de moutons, des parcs, des châteaux, des villes; peu de grands bois, peu d'oiseaux, le vent de la mer. Ce n'étaient pas là ces champs de l'Andalousie où je trouvais les Vieux chrétiens et les jeunes amours, parmi les débris voluptueux du palais des Maures, au milieu des aloès et des palmiers; ce n'était pas là cette Campagne romaine dont le charme irrésistible me rappelait sans cesse; ces flots et ce soleil n'étaient pas ceux qui baignent et éclaire le promontoire sur lequel Platon enseignait ses disciples, ce Sunium où j'entendis chanter le grillon qui demandait en vain à Minerve le foyer des prêtres de son temple; mais enfin telle

qu'elle était, cette Angleterre, entourée de ses navires, couverte de ses troupeaux et professant le culte de ses grands hommes, était charmante.

Aujourd'hui ses vallées sont obscurcies par les fumées des forges et des manufactures, ses chemins changés en ornières de fer, et sur ces chemins, au lieu de Milton et de Shakespeare, on voit passer des chaudières errantes. Déjà ces pépinières de la science où grandirent les palmes de la gloire, Oxford et Cambridge qui seront bientôt dépouillées, prennent un air désert : leurs colléges et leurs chapelles gothiques, demi abandonnés, affligent les regards ; dans leurs cloîtres poudreux, auprès des pierres sépulcrales du moyen-âge, reposent oubliées les annales de marbres de ces peuples de la Grèce qui ne sont plus ; ruines qui gardent les ruines.

La société, telle qu'elle est aujourd'hui, n'existera pas : à mesure que l'instruction descend dans les classes inférieures, celles-ci découvrent la plaie secrète qui ronge l'ordre social depuis le commencement du monde ; plaie qui est la cause de tous les malaises et de toutes les agitations populaires. La trop grande inégalité des conditions et des fortunes a pu se supporter tant qu'elle a été cachée d'un côté par l'ignorance, de l'autre par l'organisation factice de la cité ; mais aussitôt que cette inégalité est généralement aperçue, le coup mortel est porté.

Recomposez, si vous le pouvez, les fictions

aristocratiques; essayez de persuader au pauvre, quand il saura lire, au pauvre à qui la parole est portée chaque jour par la presse, de ville en ville, de village en village, essayez de persuader à ce pauvre, possédant les mêmes lumières et la même intelligence que vous, qu'il doit se soumettre à toutes les privations, tandis que tel homme, son voisin a sans travail mille fois le superflu de la vie, vos efforts seront inutiles : ne demandez point à la foule des vertus au-delà de la nature.

Le développement matériel de la société accroîtra le développement des esprits. Lorsque la vapeur sera perfectionnée, lorsque, unie au télégraphe et aux chemins de fer, elle aura fait disparaître les distances, ce ne seront pas seulement les marchandises qui voyageront d'un bout du globe à l'autre avec la rapidité de l'éclair, mais encore les idées. Quand les barrières fiscales et commerciales auront été abolies entre les divers Etats, comme elles le sont déjà entre les provinces d'un même Etat; quand le *salaire*, qui n'est que l'*esclavage* prolongé, se sera émancipé à l'aide de l'égalité établie entre le producteur et le consommateur; quand les divers pays prenant les mœurs les uns des autres, abandonnant les préjugés nationaux, les vieilles idées de suprématie ou de conquête, tendront à l'unité des peuples; par quel moyen ferez-vous rétrograder la société vers des principes

épuisés ? Bonaparte lui-même ne l'a pu : l'égalité et la liberté, auxquelles il opposa la barre inflexible de son génie, ont repris leurs cours et emportent ses œuvres; le monde de force qu'il créa s'évanouit; ses institutions défaillent; sa race même a disparu avec son fils. La lumière qu'il fit n'était qu'un météore; il ne demeure et ne demeurera de Napoléon que sa mémoire :

> A toi, Napoléon, l'Éternel en sa force
> T'arrachera ton peuple ainsi qu'un vain lambeau :
> Sa colère entrera dans ton étroit tombeau [1].

Il n'y avait qu'une seule monarchie en Europe, la monarchie française; toutes les autres en étaient filles, toutes s'en iront avec leur mère. Les rois, jusqu'ici, à leur insu, avaient vécu derrière cette monarchie de mille ans, à l'abri d'une race incorporée, pour ainsi dire, avec les siècles. Quand le souffle de la révolution eut jeté à bas cette race, Bonaparte vint; il soutint les princes chancelans sur des trônes par lui abattus et relevés. Bonaparte passé, les monarques restans vivent tapis dans les ruines du Colysée napoléonien, comme les ermites à qui l'on fait l'aumône dans le Colysée de Rome; mais bientôt ces ruines mêmes leur manqueront.

La légitimité eût pu encore conduire le monde pendant plus d'un siècle, à une transformation

[1] *Napoléon*, par Edgard Quinet.

insensiblement accomplie, sans secousse et sans catastrophe : plus d'un siècle était encore nécessaire pour achever, sous une tutelle paternelle, l'éducation libre des peuples. Contre des fautes très réparables se sont armées des passions qui n'ont pas vu d'abord que tout pouvait s'arranger, et que le monde pouvait être encore redevable à la légitimité d'un immense et dernier bienfait. Au lieu de descendre sur une pente douce et facile, il faudra donc continuer de marcher par des voies fangeuses ou coupées d'abîmes. Qu'est-ce que des haltes de quelques mois, de quelques années, pour une nation lancée à l'aventure dans un espace sans bornes? Quel esprit assez peu clairvoyant pourrait prendre ces intervalles de repos pour un repos définitif? Une étape est-elle un festin permanent? Le voyageur qui s'assied sur le bord de la route afin de se délasser est-il arrivé au bout de sa course? Tout pouvoir renversé, non par le hasard, mais par le temps, par un changement graduellement opéré dans les convictions ou dans les idées, ne se rétablit plus; en vain vous essaieriez de le relever sous un autre nom, de le rajeunir sous une forme nouvelle : il ne peut rajuster ses membres disloqués dans la poussière où il gît, objet d'insulte ou de risée. De la Divinité qu'on s'était forgée, devant laquelle on avait fléchi le genou, il ne reste que d'ironiques misères : lorsque les chrétiens brisèrent les dieux de l'Egypte, ils virent s'échapper des rats de la tête

des idoles. Tout s'en va : il ne sort pas aujourd'hui un enfant des entrailles de sa mère qui ne soit un ennemi de la vieille société.

Mais quand atteindra-t-on à ce qui doit rester? Quand la société composée jadis d'agrégations et de familles concentriques, depuis le foyer du laboureur jusqu'au foyer du roi, se recomposera-t-elle dans un système inconnu, dans un système plus rapproché de la nature, d'après des idées et à l'aide de moyens qui sont à naître? Dieu le sait. Qui peut calculer la résistance des passions, le froissement des vanités, les perturbations, les accidens de l'histoire? Une guerre survenue, l'apparition à la tête d'un Etat d'un homme d'esprit ou d'un homme stupide, le plus petit évènement, peuvent refouler, suspendre, ou hâter la marche des nations. Plus d'une fois la mort engourdira des races pleines de feu, versera le silence sur des évènemens prêts à s'accomplir, comme un peu de neige tombée pendant la nuit fait cesser les bruits d'une grande cité.

Le manque d'énergie à l'époque ou nous vivons; l'absence des capacités; la nullité ou la dégradation des caractères trop souvent étrangers à l'honneur et voués à l'intérêt; l'extinction du sens moral et religieux; l'indifférence pour le bien et le mal, pour le vice et la vertu; le culte du crime; l'insouciance et l'apathie avec laquelle nous assistons à des évènemens qui jadis auraient remué le monde; la privation des conditions de vie qui

semblent nécessaires à l'ordre social : toutes ces choses pourraient faire croire que le dénouement approche, que la toile va se lever, qu'un autre spectacle va paraître, nullement. D'autres hommes ne sont pas cachés derrière les hommes actuels ; ce qui frappe nos yeux n'est pas une exception, c'est l'état commun des mœurs, des idées et des passions ; c'est la grande et universelle maladie d'un monde qui se dissout. Si tout changeait demain avec la proclamation d'autres principes, nous ne verrions que ce que nous voyons : rêveries dans les uns, fureur dans les autres, également impuissantes, également inféconde.

Que quelques hommes indépendans réclament et se jettent à l'écart pour laisser s'écouler un fleuve de misères ; ah ! ils auront passé avant elles ! Que de jeunes générations remplies d'illusions bravent le flot corrompu des lâchetés ; qu'elles marchent tête baissée vers un avenir pur qu'elles croiront saisir, et qui fuira incessamment ; rien de plus digne de leur courageuse innocence : trouvant dans leur dévouement la récompense de leur sacrifice, arrivées de chimère en chimère au bord de la fosse, elles consigneront le poids des années déçues à d'autres générations abusées, qui le porteront jusqu'aux tombeaux voisins, et et ainsi de suite.

Un avenir sera, un avenir puissant, libre dans toute la plénitude de l'égalité évangélique ; mais il est loin encore, loin, au delà de tout horizon

visible : on n'y parviendra que par cette espérance infatigable, incorruptible au malheur, dont les ailes croissent et grandissent à mesure que tout semble la tromper, par cette espérance plus forte, plus longue que le temps, et que le chrétien seul possède. Avant de toucher au but, avant d'atteindre l'unité des peuples, la démocratie naturelle, il faudra traverser la décomposition sociale, temps d'anarchie, de sang peut-être, d'infirmités certainement : cette décomposition est commencée; elle n'est pas prête à reproduire de ses germes non encore assez fermentés le monde nouveau.



En finissant, revenons par un dernier mot au *premier titre* de cet ouvrage, et redescendons à l'humble rang de traducteur. Quand on a vu comme moi Washington et Bonaparte; à leur niveau, dans un autre ordre de puissance, Pitt et Mirabeau; parmi les hauts révolutionnaires, Robespierre et Danton; parmi les masses plébléiennes, l'homme du peuple marchant aux exterminations de la frontière, le paysan vendéen s'enfermant dans les flammes de ses récoltes, que reste-t-il à regarder derrière la grande tombe de Sainte-Hélène?

Pourquoi ai-je survécu au siècle et aux hommes auxquels j'appartenais par la date de l'heure où ma mère m'infligea la vie? Pourquoi n'ai-je pas disparu avec mes contemporains, les derniers d'une race épuisée? Pourquoi suis-je demeuré seul à chercher leurs os, dans les ténèbres et la poussière d'un monde écroulé? J'avais tout à gagner à ne pas traîner sur la terre. Je n'aurais pas été obligé de commencer et de suspendre ensuite mes justices d'outre-tombe, pour écrire ces Essais afin de conserver mon indépendance d'homme.

Lorsqu'au commencement de ma vie l'Angleterre m'offrit un refuge, je traduisis quelques vers de Milton pour subvenir aux besoins de l'exil : aujourd'hui rentré dans ma patrie, approchant de la fin de ma carrière, j'ai encore recours au poète d'Eden. Le chantre du *Paradis perdu* ne fut cependant pas plus riche que moi. Assis entre ses filles, privé de la clarté du ciel, mais éclairé du flambeau de son génie, il leur dictait ses vers. Je n'ai point de filles; je puis contempler l'astre du jour, mais je ne puis dire comme l'aveugle d'Albion :

. . . How glorious once above thy sphear!

« Soleil ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière ! »

Milton servit Cromwell; j'ai combattu Napoléon : il attaqua les rois ; je les ai défendus : il n'espéra point en leur pardon; je n'ai pas compté sur leur reconnaissance. Maintenant que dans nos deux pays la monarchie penche vers sa fin, Milton et moi n'avons plus rien de politique à démêler ensemble ; je viens me rasseoir à la table de mon hôte; il m'aura nourri jeune et vieux. Il est plus noble et plus sûr de recourir à la gloire qu'à la puissance.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

QUATRIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE SOUS LES DEUX DERNIERS STUARTS.

PEUPLE DES DEUX NATIONS A L'ÉPOQUE RÉVOLUTIONNAIRE.

PROSE.

POÉSIE.

CINQUIÈME PARTIE.

LITTÉRATURE SOUS LA MAISON DE HANOVRE.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

